

N.Oumbarov, I. Soatjonov

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE



83.3 (ФР)
У - 47

OUMBAROV NICHONE
SOATJONOV IRGACHE

HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE

*Университетлар ва педагогика
олий ўқув юртлари француз тили факультети
талабалари учун дарслик*

ТОШКЕНТ — “ЎҚИТУВЧИ” — 2002



Тақризчи: Филология фанлари доктори, профессор
А. Маматов.

Мазкур “Француз адабиёти тарихи” дарслиги таълим соҳа-сидаги ислохотлар асосида университет ва Олий ўқув юртлари француз тили факультетлари талабаларига мўлжаллаб ёзилди.

Дарслик талабаларнинг билим даражасини ҳисобга олган ҳолда, шу курс юзасидан кўп йиллар ўқилган маърузалар асоси-да ва миллий дастуримизга мос равишда яратилди.

Маълумки, француз адабиёти дунё халқлари адабиётлари орасида жуда бой, турли адабий жанрларни қамраб олган энг халқчил адабиёт ҳисобланади.

Дарсликдан кўзда тутилган мақсад талабалар ва кенг китоб-хонлар оммаси француз халқининг бой адабий мероси билан яқиндан таништиришдан иборат.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

En écrivant ce manuel, il est naturel que nous avons pensé avant tout aux étudiants et aux professeurs désireux de bien connaître la littérature française. Ce manuel "L'histoire de la littérature française" est écrit conformément aux réformes et au programme national du Ministère de l'enseignement supérieur de la République d'Ouzbékistan et s'adresse aux étudiants des facultés et des instituts pédagogiques. Il est à souligner que le manuel est écrit en français et se base sur les connaissances des étudiants qui souhaitent l'acquisitions des compétences nécessaires et le perfectionnement dans le domaine littéraire. Le but de cet ouvrage est de présenter aux lecteurs et aux étudiants un riche héritage littéraire français. Il est vrai que la littérature française est considérée comme l'une des plus riches parmi les autres, et elle rassemble presque tous les genres et présente une grande diversité.

Dans la littérature française il existe des pléiades des écrivains qui ont laissé des centaines œuvres qui nourrissent jusqu'aux nos jours la mentalité, la psychologie et la philosophie des hommes. Ce présent manuel donne non seulement des renseignements sur les différents courants littéraires mais aussi il assure l'apprentissage de la civilisation de l'époques où vivaient des écrivains dont les œuvres sont considérées comme des grands chef-d'œuvres littéraires.

En créant ce manuel on a fait recours au dictionnaire de trois volumes de la bibliothèque de l'Alliance Française qui fonctionne sous la direction de l'ambassade de la France en Ouzbékistan et on a largement utilisé des œuvres originales des écrivains français.

L'élaboration de ce manuel est inspiré par le désir d'offrir aux étudiants des connaissances nécessaires dans le domaine littéraire.

Les auteurs trouvent que cette publication est très utile aux étudiants pour former l'esprit, enrichir la pensée et perfectionner leurs connaissances. Nous espérons que ce manuel pourra rendre service aux enseignants et aux étudiants et faire provoquer un renouvellement de l'intérêt chez eux.

En remerciant très cordialement nos lecteurs, nous recevons sincèrement toutes les critiques sur cet ouvrage et nous souhaitons que ce nouveau livre ne les déçoive pas.

LITTERATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE

Les origines de la littérature française remontent à l'époque de la formation de la nationalité française et de l'apparition de la langue française. La nationalité française s'est formée à la suite de la fusion de la tribu celtique des Gaulois avec la tribu germanique des Francs, qui avaient conquis la Gaule à partir de 486.

Auparavant, la Gaule, conquise par les Romains dès le I^{er} siècle avant notre ère, avait assimilé leur langue et leur civilisation. Les Gaulois avaient donc été romanisés et leur civilisation s'est trouvée être bien supérieure à celle des Francs, ce qui explique que les conquérants francs assimilèrent à leur tour la langue et la civilisation des vaincus. Cette assimilation est à l'origine de la nation et de la langue française qui appartient au groupe linguistique roman, c'est à dire dérivée du latin. D'un commun avis, on place la naissance du français au IX^e siècle. Vers cette époque, en effet, le latin cesse d'être la langue de la majorité des Gaulois, dans la prédication à l'église il est évincé par le français (813), qui devient aussi la langue de la noblesse d'origine franque. Le premier document en langue française est le Serment de Strasbourg (842), Serment prêté par deux petits fils de Charlemagne, Charles le Chauve et Louis le Germanique, qui s'étaient juré la fidélité et l'aide mutuelle.

Le parler français reçoit son droit de cité au moment où la France, après la mort de Charlemagne, se constitue en un royaume à part. Peu après la formation de l'Etat français, on assiste en France à la stabilisation des rapports féodaux. Aux X^e et XI^e siècles la France nous apparaît déjà tel un ensemble d'Etats vasseux, subordonnés les uns aux autres et reposant sur l'exploitation du labeur de la paysannerie serve.

Au sein de la France féodale l'Eglise catholique avait une force politique et spirituelle énorme. L'Eglise tenait en ses mains l'enseignement, les lettres, la science et l'art. Elle a donc, exercé une influence considérable sur la littérature française, surtout dans

la période du Haut Moyen Age. En effet les monuments les plus anciens de la littérature française relèvent du genre religieux, par exemple: la Cantilène de Sainte Eulalie (fin du IX siècle), la Passion, la Vie de Saint Léger (X siècle), la Vie de Saint Alexis (vers 1050). Cependant, quelle qu'ait été l'importance politique et morale de l'Englise dans la France médiévale, les compositions poétique les plus marquantes de l'époque féodale ne sont pas celle qui s'inspirent de sujets religieux, mais celle qui ont trait à la vie du peuple. Il est vrai qu'à cette époque l'instruction tout entière se trouvait entre les mains du clergé, les masses populaires étaient illettrées, et, jusqu'à la fin du Moyen Age, la poésie populaire n'existait qu'à l'état de folklore, pour lequel le seigneur et le curé n'éprouvaient qu'un profond mépris.

Néanmoins c'est bien dans ce folklore que la littérature du Moyen Age puisait ses sujets, ses images et ses formes. En d'autres termes, pendant tout le Moyen Age, c'est le fonds de poésie orale qui alimentait en France la littérature écrite dans tous les genres: épopée, poésie lyrique, drame etc.

La grande valeur de la littérature française du Moyen Age lui vient justement des rapports étroits existant entre cette littérature écrite et le folklore. La poésie populaire du Moyen Age avait des exécutants qui parfois en remaniaient à leur guise des passages entiers. C'étaient des professionnels: bardes, musiciens et sorte de buffons-saltimbanques, appelés jongleurs. Ils chantaient dans les châteaux ou sur les places publiques des poèmes épiques ou des cantiques sacrés en s'accompagnant de la viole. Ces jongleurs, bardes et musiciens étaient pour la plupart illettrés. Ces chansons qu'ils interprétaient, ils les avaient apprises des autres. Ils considéraient leurs morceaux comme des œuvres collectives, composées dans un style traditionnel et dépourvues de traits propres à la personnalité de l'auteur.

De tous les genres de la poésie populaire remaniés par les jongleurs, c'est l'époque héroïque qui s'est le mieux conservée. On possède aujourd'hui une centaine de poèmes dont les plus anciens remontent au début du XII siècle et les plus récents datent du XIV siècle. Ces poèmes sont connus sous le nom de chansons de geste. Ils comptent chacun de mille à vingt mille vers groupés en strophes

de longueur inégale, de 5 à 40 vers décasyllabique s'enchainent au moyen de simples assonances. Plus tard ces assonances furent remplacées par des rimes justes. Ces poèmes étaient composés pour être chantés d'un bout à l'autre sur une seule mélodie et leur exécution devait un peu ressembler à la manière de réciter les bylines russes, en usage chez nos bardes jusqu'à ces temps derniers.

En fait de sujet, les chansons de geste avaient pour fondement un événement historique réel, mais surchargés d'éléments fantastiques. La source primitive des chansons de geste et l'épopée guerrière des rois mérovingiens et des premiers rois de la dynastie carolingienne. Les récits de cette époque-là avaient passé dans la tradition orale, puis, plus tard, rédigés en français et remaniés aux X-XI siècles par les jongleurs, ils nous sont parvenus sous le nom de chansons de geste.

Les chansons de geste forment, d'après leur contenu, trois cycles : geste du roi, geste de Garin de Montglane et geste de Doon de Mayence.

Les poèmes du premier cycle sont une épopée héroïque populaire. Le personnage central y est toujours le roi qui réunit en sa personne l'idée de la justice et de la force populaire. Il personifie également l'idée de la patrie en la défendant contre les ennemis extérieurs et intérieurs. L'œuvre la plus remarquable de ce cycle est la Chanson de Roland. C'est le plus ancien et le plus célèbre monument de la poésie épique française.

Si l'épopée de ce cycle est surtout empreinte d'héroïsme patriotique, la place d'honneur dans les poèmes du second cycle est réservée à l'image d'un vassal parfait, qui sert avec désintéressement son roi et sa patrie. Par contre, le roi y apparaît plutôt faible, indécis, incapable de maintenir l'intégrité de la patrie son royaume sans l'aide de ses vassaux entreprenants et énergiques. La figure centrale de ce cycle est Guillaume d'Orange. Le poème le plus célèbre en est le Couronnement de Louis.

Enfin, dans les poèmes du troisième cycle on trouve représentés le plus souvent des conflits intérieurs. Tantôt ce sont des féodaux aux prises avec d'autres féodaux, tantôt des vassaux rebelles qui se liguent contre leur roi. L'interprétation de ces conflits n'est pas partout la même. Dans certains poèmes l'auteur invite à déplorer la

conduite infâme des vassaux. Il y en a d'autres, par contre où s'exprime de la sympathie pour les vassaux rebelles tandis que le roi y est représenté sous un jour défavorable. Le poème le plus marquant de ce cycle est Raoul de Cambrai.

Ce qui caractérise — l'épopée française dans son ensemble, c'est la grande variété de situations — et de sentiments. On y voit, à côté de hauts de caractères faits et d'exploits héroïques, les menus détails de la vie quotidienne. Tout cela-personnages et action-est très caractéristiques pour l'époque.

Au XIII siècle, on assiste en France à l'achèvement de la formation de la société féodale. La chevalerie-dont le bien-être matériel n'a fait que croître avec les progrès de commerce avec l'Orient-devient la classe dirigeante. Les premières croisades, entreprises pour conquérir les marchés orientaux, contribuent à élargir l'horison intellectuel des chevaliers. Elles les conduisent dans un monde nouveau, les mettent en contact avec une civilisation plus raffinée. Le progrès de la chevalerie est intimement lié à celui des villes médiévales, à l'économie sociale, fondée sur l'argent comme un moyen d'échange, et, d'autres part, à la naissance de courants intellectuels nouveaux. Or c'est en France que l'ascension de la chevalerie s'accomplit avec le plus d'ampleur et plutôt que dans aucun autre pays.

Le XIII siècle est pour la France le siècle de l'épanouissement de la scolastique. A Paris on fonde la Sorbonne. Université qui devient, à l'époque, le centre scientifique le plus important de l'Europe. A côté de la théologie, on y enseigne des sciences laïques. C'est là la Sorbonne, que, pour la première fois en Europe, on se met à étudier les auteurs latins: Virgile, Horace, Ovide, Cicéron et d'autres.

Dans le domaine de la religion, nous voyons au XII siècle une forte effervescence des esprits. L'une après l'autre apparaissent les hérésies, qui, pour la plupart, renferment certains éléments pour ainsi dire démocratiques sous forme de pointes acérées, dirigées contre le régime féodale. La plus importante était l'hérésie des Albigeois, du nom de la ville d'Albi en Provence qui était son centre de rayonnement. Les Albigeois niaient l'hérarchie ecclésiastique et prêchaient le nivellement des biens.

La libre pensée en matière religieuse gagne même la Sorbonne. Le représentant le plus en vue de la libre pensée dans la philosophie est P. Abélard (1079-1142). Abélard nous est bien connu par sa correspondance avec son élève Héloïse, dont il fut séparé par la volonté du père d'Héloïse, un homme cruel. La correspondance d'Abélard et d'Héloïse a été traduite du latin en français dès la fin du XIII^e siècle.

Les chevaliers assimilent donc peu à peu ces nouvelles conquêtes de l'esprit. Et leur mentalité s'en trouve considérablement changée. Nous voyons des cours princières fastueuses, où l'on s'habille avec recherche, où l'on cultive des manières élégantes, où l'on fait de la musique et de la poésie. On crée tout un code nouveau de noblesse chevaleresque appelée courtoisie. La notion de courtoisie renferme les qualités que tout chevalier devait nécessairement posséder: politesse, élégance, savoir-vivre, finesse et délicatesse de sentiments. Un chevalier devait dès lors non seulement apprendre le métier des armes, l'art militaire et la chasse, mais il devait encore connaître la musique, le chant, la danse, la poésie et l'art de courtiser les dames.

La littérature chevaleresque compte deux genres principaux: la poésie lyrique et le roman. La poésie lyrique apparaît d'abord dans le Midi de la France, en Provence, qui gardait une indépendance politique vis-à-vis de la France du Nord; et qui s'en distinguait aussi par la langue. C'est en Provence que, dérivant du latin, avait apparu une langue à part, le provençal qu'on appelait dans le Nord de la France "Langue d'oc" pour le distinguer du vieux français, appelé "Langue d'oïl" (d'après la particule affirmative "oui").

Du point de vue économique, la Provence du XI^e siècle était la région la plus prospère en France. Grâce à un commerce maritime intense avec les pays voisins, les villes provençales furent prospères. D'ailleurs elles gardent encore quelques restes de leurs droits municipaux hérités de l'Empire Romain. A côté de ces villes florissait la chevalerie provençale, fort riche et ouverte aux courants nouveaux. C'est en Provence que l'idéal courtois prend corps. La poésie lyrique chevaleresque de Provence exprimait à son origine la joie de vivre. Mais cette poésie était compliquée et difficile. A l'époque où la poésie lyrique provençale parvenait à son point

culminant, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XII siècle, il y eut une fameuse discussion entre les partisans du style "claire" et du style "obscur". Les uns voulaient une poésie simple, accessible à tous; les autres défendaient au contraire les droits de la poésie obscure, surchargée de sous-entendus nébuleux et d'allégories diverses; une poésie inaccessible à ceux qui n'étaient pas initiés. Cette discussion avait une base sociale. Elle reflétait la lutte entre deux tendances dans la poésie de l'époque, la tendance démocratique et la celle aristocratique.

Les poètes provençaux portaient le nom de troubadours. C'étaient parfois des chevaliers voire des personnages princiers. Mais à l'ordinaire, les poètes courtois étaient des ministriels-chanteurs et musiciens en service dans un château, qui vinrent remplacer les jongleurs d'auparavant. Ils avaient une certaine instruction. Les plus connus des troubadours provençaux étaient Jaufré Rudel, Marcabrun, Bernara de Ventadour, Bertrand du Bure, Peire Vidal, Peire Cardinal. Les troubadours puisaient leur inspiration surtout dans le folklore, remanié dans le milieu chevaleresque. Le lien unissant la poésie des troubadours au folklore primitif est surtout visible dans la poésie d'amour où l'on retrouve les anciens chants du printemps et les rites du Mois de Mai. C'est à partir de ce moment qu'on commence aussi à exalter par des chants la joie de vivre et l'amour. La poésie des troubadours avait existé pendant un siècle et demie, depuis la fin du XI jusqu'au milieu du XIII siècle. Le déclin de la poésie courtoise en Provence fut hâtée l'effondrement politique de ce pays. Nous avons en effet que, sous prétexte d'y extirper l'hérésie albigeoise, une coalition de barons de la France du Nord organisa une croisade contre le comté de Toulouse. Ce fut le commencement des "guerres albigeoises" qui allaient durer 20 ans. Le Nord de la France en sortit vainqueur. Beaucoup de villes provençales furent mises à sac, nombre de châteaux brûlés. Les troubadours durent fuir dans le pays voisins- en Italie, en Espagne, en Allemagne.

En Provence même la poésie lyrique disparut à peu près partout. Quelques troubadours traitèrent en vers des sujets politiques.

Ils s'élevaient avec indignation contre les fanatiques qui avaient mis à sac leur belle patrie.

Cependant avant de s'éteindre complètement sur son sol natal, la poésie lyrique de Provence a influencé celle du Nord. La poésie du Nord apparaît un peu plus tard que celle de la Provence, mais elle a les mêmes racines et pousse sur un terrain semblable. Les poètes du Nord de la France s'appelaient trouvères. Ce qui les distingue des troubadours du Midi c'est que ceux-ci ne cultivaient que le genre lyrique, tandis qu'eux composaient aussi des œuvres épiques et dramatiques. Le trait caractéristique des œuvres des trouvères était la simplicité de fond et de forme. Mais les trouvères ont subi par la suite l'influence des troubadours. Le premier pionnier de ce nouveau genre en France du Nord fut Thibault de Champagne. La petite fille de Guillaume IX, Eléonore d'Aquitaine, qui avait épousé le roi de France Louis VII y joua également un rôle important. Elle avait emmené avec elle des troubadours et des jongleurs de Provence. Plus tard elle les remit à sa fille Marie, qui avait épousé le comte de Champagne. Au service de Marie se trouvaient également le célèbre poète Chrétien de Troyes, — le premier qui eût écrit en français des chansons dans le style provençal.

L'épanouissement de la poésie lyrique courtoise en France ne fut pas de longue durée. Vers le milieu du XIII^e siècle elle cède la place à la poésie lyrique bourgeoise.

Un autre genre de la littérature courtoise, très répandu lui aussi, est le roman chevaleresque. Par ses sujets, il se rapproche beaucoup de la poésie lyrique. Son thème préféré est l'amour conçu dans un sens assez élevé. Le thème de l'amour est d'ailleurs traité avec le concours d'éléments fantastiques et ceux d'un roman d'aventure. Les héros des romans courtois accomplissent leurs hauts faits non pas pour l'honneur de leur clan, de leur tribu, de leur pays ou de leur seigneur, mais pour leur honneur personnel et par là même pour l'honneur de leur dame. De la sorte nous voyons apparaître le roman chevaleresque des traits individuels et, en même temps, l'élément psychologique. Par d'ailleurs, dans le roman courtois la couleur locale est loin d'être nette. Bien plus, par certains côtés le roman chevaleresque est cosmopolite. La raison en est que la chevalerie était considérée comme une institution commune à la fois à l'antiquité, à l'Orient et à l'Europe d'alors. La haute antiquité, d'une part, et les régions lointaines, de l'autre, sont représentées

dans ces romans sous des traits contemporains, à travers le prisme de la manière de penser et des goûts de leurs auteurs et du milieu où ceux-ci vivaient.

Jusqu'au XIII siècle le roman chevaleresque était en vers, puis les auteurs commencèrent à écrire en prose. La manière de présenter la trame des événements dans un roman courtois diffère de beaucoup du récit de l'époque héroïque. Une bonne place y est réservée aux monologues où perce une analyse de l'Etat d'âme des personnages.

Le roman chevaleresque, apparu d'abord dans le Nord de la France, pénètre ensuite dans les autres pays. Par la choix du sujets, les romans courtois présentent une grande variété. On en distingue trois cycles:

1. le cycle antique;
2. le cycle byzantino-oriental;
3. le cycle breton, le plus typique de la littérature courtoise, et dont les œuvres furent très populaires.

Le plus grand maître du roman breton fut Chrétien de Troyes, qui avait vécu assez longtemps à la cour de Marie de Champagne (XII siècle). Ce fut d'ailleurs un des plus remarquables poètes du Moyen Age par la force et par la pénétration de la poésie, par la vivacité de l'imagination, par l'esprit d'observation et enfin par la perfection de la forme. Sa description de la cour du roi Arthur, Chrétien de Troyes l'emprunte à l'œuvre de Gaufrey. Mais il n'y emprunte que le croquis à l'aide duquel; il brodera lui-même une large fresque du milieu chevaleresque de son temps.

Dans les premiers, l'amour est peint avec beaucoup de simplicité. Nous n'y trouvons pas encore cette idéalisation conventionnelle qui caractérise la manière des poètes courtois de traiter ce genre. Tel, par exemple, le roman intitulé "Erec et Enide" où l'auteur nous montre que l'audace peut bien s'allier avec l'amour et que la femme peut être la compagne dévouée de son époux dans toutes ses actions. Dans son roman "Lancelot, ou Chevalier du chariot" il nous peint un amoureux parfait suivant l'idéal de la chevalerie, montrant en détail ce qu'il doit ressentir et comment il doit agir dans chaque cas. Dans son "Ivain, ou Chevalier au Lion", Chrétien revient au problème de la compatibilité de l'amour avec la bravoure chevaleresque.

A ce groupe se rattachent aussi les romans de Tristan et Iseult et de Saint Graal. Le premier sujet avait été traité par bien des auteurs dont Chrétien de Troyes. Mais la plupart de ces ouvrages primitifs sont perdus. On ne possède aujourd'hui qu'une seule version en prose datant du XIII^e siècle. Ce qui est le plus remarquable dans le roman de Tristan et Iseult c'est l'épopée de l'amour-passion qui se dresse contre les lois de la société féodale et même contre l'Eglise catholique.

La légende de "Saint Graal" a également servi de source aux œuvres de plusieurs romanciers courtois, y compris Chrétien de Troyes. Son "Saint Graal" reste toute fois inachevé par suite de la mort du poète. Plusieurs autres écrivains continuèrent le roman jusqu'à lui donner à la fin une longueur démesurée de cinquante mille vers.

C'est au XIII^e siècle que la civilisation du Moyen Age atteint son plein épanouissement dans la plupart des pays de l'Europe occidentale. L'activité intense bat son plein dans tous les domaines de la vie politique, sociale et intellectuelle. La cause principale de cet essor est l'accroissement rapide des forces productives, le développement du commerce et la concentration des richesses considérables entre les mains des bourgeois. Le centre de la vie économique et culturelle se déplace du château seigneurial à la ville-commune avec la ville-urbaine. La ville-commune défend ses droits et ses licences. Les villes concluent, par exemple, des pactes avec le pouvoir royal pour modérer d'un commun effort les prétentions des gros féodaux.

Les rapports sociaux nouveaux sont à la base des changements profonds qui apparaissent dans la civilisation au XIII^e siècle. A la place de la poésie chevaleresque, déjà à son déclin, vient la littérature bourgeoise pour autant qu'elle reflète la vie d'artisans et de commerçants.

La littérature bourgeoise adopte plus d'un genre de la poésie chevaleresque-vers lyriques, romans, contes, littérature didactique. Cependant, à tous ces genres-pour le fond comme pour la forme — les auteurs bourgeois font subir de fortes modifications. L'essentiel y est leur effort pour copier la réalité telle qu'elle est, d'une part et, pour rapprocher, d'autre part, la langue de leur poésie de la langue

parlée. Le genre le plus populaire de la littérature bourgeoise est le fabliau-un petit conte en vers, gai et amusant, ayant pour sujet quelque événement de la vie des citadins et des villageois. Il existe plusieurs espèces de fabliaux. Le fabliau le plus simple est bâti sur une situation comique, une anecdote quelconque, parfois même un calembour. D'autres fabliaux ont à la fois un sujet plus complexe et accusent une tendance moralisatrice. La moralité consiste généralement à railler la naïveté des gens et à louer leur adresse et leur habileté. Un modèle de ce genre est "Le Paysan Médecin" dont Molière s'inspirera plus tard pour écrire sa farce le "Médecin malgré lui". Ce fabliau est l'éloge d'un homme du peuple débrouillard et habile à qui l'on avait demandé de guérir la fille du roi, laquelle étouffait, étranglée par un os qu'elle avait avalé en mangeant. Le brave homme l'a guérie en la faisant rire par ses grimaces et contorsions, si bien que l'on est sorti de son gosier tout seul.

Ce qui frappe dans le fabliau de ce dernier genre, c'est la diversité des types humains qui y sont représentés. Cela s'explique par la diversité du milieu qui a engendré ces fabliaux.

Très proche du fabliau, tant que sa tendance idéologique que par son style, est le célèbre "Roman de Renard". C'est une épopée animale comique qui est aussi une satire de la société féodale.

Un autre genre typique de la littérature bourgeoise est le dit. Il fut créé par un des plus grands poètes français du XIII siècle. Rutebeuf. Dans l'œuvre de Rutebeuf, nous voyons, d'un côté des épanchements lyriques et des croquis très réalistes des types humains et des mœurs, tandis que, d'autre part, nous y trouvons, sous forme d'une satire mordante, l'écho des événements publics.

Ces dits ont plus d'un élément commun avec les pièces du théâtre comique à ses débuts, celles d'Adam de la Halle, le "Jeu de la feuillée" et le "Jeu de Robin et de Marion", par exemple. La première de ces pièces, pleine de nuances satiriques contient une peinture de mœurs de la ville d'Arras; la seconde est une petite comédie villageoise où l'auteur montre beaucoup de sympathie pour les bergers, tandis que le chevalier y est représenté sous un jour défavorable.

Vers le milieu du XIV siècle le régime féodal en France accuse déjà quelques signes du déclin. Cependant le triomphe de la

mentalité bourgeoise dans la littérature est retardé par la Guerre de Cent Ans (1337-1453) qui a fortement ébranlé la vie économique et culturelle du pays.

En France on commence à panser les blessures de la guerre sans attendre la fin des hostilités, dès 1429 notamment, lorsque l'entrée en scène de Jeanne d'Arc marque un tournant décisif dans la marche des opinions militaires. Après la Guerre de Cent Ans, un grand changement dans les rapports des forces sociales s'opère en France. La cour seigneuriale perd à vue d'œil son importance, tandis que celle des villes, qui se relèvent rapidement, ne fait que s'accroître. C'est sur les villes que le pouvoir royal cherche à s'appuyer; et c'est ce qui lui vaut d'ailleurs la force et le prestige qu'il n'a jamais eus auparavant. Déjà sous Charles VII (1422-1461) sont entreprises des réformes qui fortifient le pouvoir central. Ce dernier se raffermi encore davantage sous Louis XI (1461-1483) qui jette les fondements de l'édifice de la monarchie absolue, et achève presque l'édification politique de la France.

Dans la seconde moitié du XV siècle on assiste en France au progrès de l'instruction publique qui commence à échapper des mains du clergé. On fonde un grand nombre d'écoles où pénètre le souffle nouveau de l'humanisme venu d'Italie. En 1470, à Paris, apparaît la première imprimerie et l'on publie des œuvres latines et italiennes.

Dans la littérature française du XV siècle prédominent nettement les genres et les courants bourgeois. C'est la naissance du roman réaliste et de la nouvelle. L'auteur le plus en vue parmi ceux qui ont adopté ces genres est Antoine de la Salle, à qui nous devons probablement le recueil intitulé "Cent nouvelles nouvelles" (1460). Quand au genre lyrique, une inspiration nouvelle se manifeste chez le plus grand des poètes français du Haut Moyen Age, François Villon. Ce chantre de la bohème parisienne, en proie contradictions profondes, est indubitablement un devancier.

Le XV siècle est aussi l'époque de l'épanouissement du genre dramatique. Il existe à cette époque plusieurs espèces de drame. Il y a toujours les mystères, pièces à sujet religieux, apparus déjà au siècle précédant, mais parvenus à leur plein développement seulement au XV siècle. Il y a aussi le drame laïque allégorique à la

tendance moralisante. Il y a enfin la comédie de mœurs appelée farce.

Un chef-d'œuvre qui marque bien l'apogée de la littérature bourgeoise au XV siècle est la farce anonyme de "Maitre Pathelin" (1470, environ). Nous y voyons des représentants typiques de toutes les classes d'habitants de ville usant d'adresse et de ruse contre un simple berger, et c'est ce berger-un nigaud en apparence-qui a le dessus. Cette farce, célèbre à juste titre, fraie le chemin aux comédies satiriques de Molière.

CHANSON DE ROLAND (vers 1100)

La chanson de Roland est le plus remarquable des monuments de l'épopée populaire française. Sa renommée est mondiale. Le poème contient 4992 vers. Il nous conte la fin héroïque du paladin Roland, neveu de Charlemagne, dans la vallée de Roncevaux, où son petit détachement fut taillé en pièces par les Maures, très supérieurs en nombre.

L'événement célébré dans ce poème a une base historique. En effet, en 778 ans, Charlemagne, profitant des dissensions chez les Maures établis en Espagne, franchit les Pyrénées et assiège la ville de Saragosse. Mais le siège ne réussit point, et Charlemagne fut contraint de le lever au bout de quelques semaines et de rentrer en France les mains vides. Ce fut justement pendant son retour que dans le col de Roncevaux l'arrière-garde de son armée fut attaquée par les Vascons (Basques) qui en voulaient aux Francs d'avoir dévasté leurs champs.

La rencontre fut sanglante. Elle coute la vie à beaucoup de notables France, dont Roland, "préfet de la marche bretonne". Cependant, mis en déroute à l'issue du combat, les Basques (Vascons) s'enfuirent de tous cotés. Quoi qu'il en soit, ce ne fut là qu'un épisode d'importance médiocre.

Mais les bardes en firent un grand événement historique. La Chanson de Roland nous conte comment sept années durant Charlemagne guerroya en Espagne et comment il a conquis le pays tout entier. L'épisode en question y est à la fois très grossi et défiguré. Les agresseurs n'y sont plus les Basques-qui étaient des chrétiens, mais les Maures, des musulmans. D'une escarmouche (парламент жанжали), en somme banale, le poème fait une grande bataille symbolique du conflit de deux mondes, musulman et chrétien. Cette bataille se termine par la victoire des chrétiens, par laquelle Charlemagne venge la mort de Roland. Quand à Roland, le poème l'idéalise au point d'en faire un paladin de l'empereur et son neveu

bien aimé le plus valeureux des chevaliers francs, donnant sa vie pour "douce France, la belle".

Les principaux personnages positifs de la Chanson de Roland - l'empereur Charlemagne, Roland lui-même l'archevêque Turpin - sont tous hyperbolisés quand à leur vertu et à l'ampleur de l'action dans laquelle ils sont engagés. Cette manière de faire était d'ailleurs coutumière à l'épopée populaire. Aussi les voyons-nous tous doués d'une force, d'une adresse, d'une sagesse, d'une générosité surhumaines. Ils ont tous reçu la haute mission de lutter contre les "infidèles". Le poème abonde, en effet, en prières, exhortations religieuses, signes du ciel. Les Maures sont traités de païens, tandis qu'une protection divine toute spéciale accompagne Charlemagne. Le plus stylisé parmi les personnages de la Chanson de Roland est l'empereur Charlemagne. Entouré d'une auréole de gloire, il incarne l'idée de la suprême sagesse, de la bravoure parfaite et de la plus haute justice. Tous les autres personnages, positifs et négatifs, sont traités à la manière réaliste. Aussi les personnages positifs (tel Roland) ne sont-ils pas exempts de faiblesse, tandis qu'aux personnages négatifs (Ganelon) il ne manque pas quelques traits de noblesse d'âme (sa conduite fière et hardie à la cour du roi, des Sarrazins, Marcilius, auquel il transmet l'ultimatum de Charlemagne).

Les relations de tous ces personnages sont réglés par le code de l'hérarchie féodale. Dieu est le suzerain suprême. Charlemagne est son vassal et en même temps suzerain de Roland et des autres chefs francs. Roland est donc simultanément vassal de Charlemagne et de Dieu. Avant de mourir Roland remet à Dieu son gant comme à son suzerain.

Bien typique est aussi le personnage de l'archevêque Turpin qui ne se contente pas de bénir les chevaliers allant, au combat, mais qui prend part à ce combat lui-même, réalisant ainsi dans sa personne l'union de la croix et du glaive dans la lutte contre les ennemis de la foi chrétienne.

Une des idées principales de la Chanson de Roland est donc l'idée religieuse, celle de la défense du christianisme contre les "infidèles", c-à-d. les musulmans. La conception du poème a subi l'influence de la propagande d'une croisade des Francs en Espagne, croisade entreprise soi-disant pour porter secours aux coreli-

gionnaires, les Espagnols et pour chasser les Arabes de l'Espagne. La question arabe était alors à l'ordre du jour. Nous savons qu'en 732 déjà Charles Martel arrêta la progression des Arabes en France en les battant à Poitiers. Ensuite, jusqu'à la fin du IX^e siècle, entre les Francs et les Arabes ce n'est pas qu'une lutte continuelle. Tantôt ce sont les Francs qui entreprennent des expéditions en Espagne, tantôt ils en sont réduits à défendre le Midi de la France contre les incursions incessantes des Arabes. L'Eglise considère ces guerres comme justes et saintes, leur but étant l'extirpation du paganisme. Et dans cet esprit que la Chanson de Roland interprète l'expédition espagnole de Charlemagne en 778. Une autre grande idée qui pénètre la Chanson de Roland est l'idée patriotique. Lorsque les rois et les chevaliers défendent leur pays contre les ennemis de la nation, le peuple les glorifie. Le peuple hait les seigneurs qui trahissent la "belle et douce France" dans leurs intérêts égoïstes. Ce motif est mis en relief dans l'épisode de la trahison de Ganelon. Ganelon a des comptes à régler avec Roland, son beau-fils, qu'ils soupçonne de vouloir le perdre en recommandant à Charlemagne de l'envoyer, lui Ganelon, en ambassade chez Marsile. Pour se débarrasser de celui qu'il croit être son ennemi, Ganelon livre les Francs aux Sarrazins. Il s'ensuit que les Francs sont massacrés dans le col de Roncevaux, Ganelon n'est pas un traître vulgaire. C'est un symbole. Il personnifie l'égoïsme anarchique du seigneur féodal, et plus généralement encore, il symbolise le mal qui consiste à nuire à la cause commune.

La scène finale du procès de Ganelon est du plus haut intérêt. Bien que la trahison de Ganelon soit chose évidente, néanmoins celui-ci ne manque pas d'avocats. Sa nombreuse parenté prend sa défense et vient plaider sa non-culpabilité. Il aurait, disent-ils entièrement rempli son devoir de vassal vis-à-vis de Charlemagne. Quant à la perte de Roland, et bien ce n'est là qu'un règlement de comptes, une affaire personnelle. Mais toutes ces plaidoiries n'empêchent pas Charlemagne de condamner Ganelon qui, pour assouvir sa soif de vengeance personnelle, a oublié son devoir envers la patrie. C'est ainsi que l'auteur du poème nous fait voir que le service de la patrie est au-dessus de tous les droits et intérêts personnels.

On peut donc dire, d'une manière générale, que dans la chanson de Roland on voit le conflit entre les intérêts de l'Etat et ceux des seigneurs féodaux. Le peuple voudrait bien avoir un Etat fort et uni, qui fût point déchiré par des conflits intérieurs. En condamnant Ganelon, le peuple condamne en sa personne tous les féodaux. Le peuple soutient, par contre, Charlemagne, qui personifie son rêve, celui d'avoir un roi fort et juste, capable de protéger le pays contre tous ses ennemis, extérieurs et intérieurs. Le héros du poème est Roland. Il possède toutes les vertus du chevalier parfait. Il est courageux, preux, honnête; il est bon chrétien et vassal fidèle. Sa hardiesse va jusqu'à la témérité.

Il ne connaît pas la peur. Il ne se préoccupe pas du nombre de ses ennemis, il ne pense qu'à la patrie et à la gloire. Il donne toutes ses forces au service de sa partie, de son peuple et de son roi qui incarne pour lui l'idée de patrie. C'est à la patrie qu'il adresse ces paroles pleines d'une touchante et noble tendresse: "douce France, la belle", et c'est en pensant à la patrie qu'il expire. Il meurt le visage tourné vers l'ennemi pour montrer que, quoique mort, il reste moralement vainqueur.

Quand aux Maures, effarés par tant de bravoure, ils n'osent s'approcher de ce chevalier, pourtant mortellement blessé et tout seul, pour l'achever. Même mourant, Roland s'avère vainqueur. Tout cela fait de Roland, quoique Chevalier, un véritable héros populaire, un vrai preux, proche au cœur de toutes les simples gents de France. Et c'est cela même qui explique immense popularité dont la Chanson de Roland jouit non seulement en France, mais aussi au delà de ses frontières.

Le style de la Chanson de Roland est puissant et sévère. Le récit est d'une sobriété austère et grandiose. Le thème de l'amour en est totalement absent. Même à l'heure de sa mort Roland ne songe pas à sa fiancée Aude, qui ne doit pas lui survivre.

D'autres traits de la vie intime font aussi complètement défaut dans le poème. Les descriptions de mœurs ainsi que les procédés comiques y manquent aussi. Tout cela cadre bien avec l'allure éminemment héroïque du poème. Mais il ne faudrait pas en conclure que toutes les œuvres épiques soient en tout semblables à la Chanson

de Roland. L'épopée française présente assez de variété de forme et d'inspiration.

Etant donné que la Chanson de Roland est écrite en vieux français, peu accessible au lecteur contemporain, l'extrait qui suit est donnée en français moderne.

CHANSON DE ROLAND

Les chefs païens, dans un tumulte immense,
Entraînement plus de cent mille homme. Bleu,
Vermeil ou blanc, au bout de chaque lance
Un gonfanon se déroule. "Vrai Dieu!
Crie Olivier, nous aurons d'ici peu
Grande bataille". Au loin l'acier flamboie;
Et, regardant cette vague de feu:
"Bataille? dit Roland, Dieu nous l'octroie!"

"Un bon vassal, ami, lorsqu'il le faut,
Perd de son poil et de son cuir. Qu'il vente,
Ou grêle, ou tonne, il souffre tout, le chaud
Comme le froid. Je ne veux point qu'on chante
Sur vous ou moi quelque chanson méchante.
Prêchons d'exemples. Ah, mon ardeur s'accroît.
Un contre dix, voilà ce qui me tente.
Païens ont tort, frère, et chrétiens ont droit!"

Sire Olivier, abritant ses paupières,
Du haut d'un roc aperçoit, soucieux,
Heaumes brillants d'or et de fines pierres,
Hauberts brodés, bruns et luisants épieux.
Il en voit tant qu'il n'en croit pas ses yeux.
"Ah, Ganelon! fait-il avec colère,
Ah, Ganelon, le traître" "Parlez mieux,
Lui dit Roland; car il est mon beau-père".

Son compagnon reprend: "Je vous promets
Bataille ardente et longtemps indécise,
Bataille, enfants, comme on n'en vit jamais.
Soutenez bien le choc sans lâcher prise!"

Il n'est pas un Français qui ne lui dise:
"Comte Olivier, maudit qui s'enfuira!
Personne, ici, n'est blanc de couardise;
Et, pour mourir, nul ne vous manquera".

Olivier dit: "Nous avons bien peu d'hommes;
Mais l'empereur peut nous entendre encor.
Pour qu'il s'arrête et sache où nous en sommes,
Ami Roland, sonnez de votre cor".
"Ma Durendal, fait l'autre, est mon trésor;
Vous la verrez, frère, toute vermeille
Jusqu'à la garde étincelante d'or.
Païens sont fous; un diable les consille".

"Roland, sonnez de votre cor, afin
Que l'empereur l'entende et qu'il revienne.
Contre un tel nombre, ami, tout serait vain.
Votre vaillance aussi bien que la mienne".
"Sonnez du cor, moi, pour la gent païenne?
Ceci ferait à mes proches grand tort.
Attaquons, frère, et que Dieu nous soutienne!
Tous ces maudits sont condamnés à mort".

Roland est preux, mais Olivier est sage;
Et leur bravoure est pareille. "Roland,
Charles n'a point franchi l'étroit passage:
Il reviendra. Sonnez de l'olifant"
"Non pas. Je veux que nul homme vivant
Ne puisse dire: il eut visage blême.
Notre espérance est dans l'acier sanglant.
Plus nous frappons, plus l'empereur nous aime!".

Longtemps encore ils parlent tous les deux;
Roland n'a point appelé Charlemagne.
Marchant toujours, il doit être loin d'eux,
Le roi des Francs, bien loin dans les montagne,
De toutes parts accourent ceux d'Espagne,

Et l'on entend des destriers hennir,
Les gens crier, Sans que la peur le gagne,
Sire Olivier les regarde venir.

“Notre prudence, ami, qui l'eût blâmée?
Mais à présent, frapper, c'est le meilleur.
La voyez-vous, la monstrueuse armée?
La voyez-vous? S'il nous advient malheur,
Nul ne dira. du moins, que l'empereur
En fut coupable. Ah, regardez les nôtres
Pour cette affaire ils ont assez de cœur;
Mais la plupart n'en verront jamais d'autres”.

Alors Roland, plus fier qu'un léopard
En contemplant l'ennemi qui s'avance:
Frère Olivier, dit-il, de votre part
Un tel propos est pour moi dure offense.
Ne parlons plus. Frappez de votre lance
Je frapperai, moi, de ma Durendal;
Et, si je meurs, on en dira, je pense:
“Qui la brandit fut un noble Vassal!”

Sous les grands coups des païens, des Français,
Les heaumes clairs jettent des étincelles.
Comme il en meurt, des bons et des mauvais!
Que de ruisseaux de sang et de cervelles!
Marsile dit: Tenez bon sur vos selles.
Chargez, frappez! Si Roland meurt, barons,
Charles est perdu, qui prit nos citadelles.
S'il ne meurt pas, c'est nous qui périrons”.

Ah! la bataille est rude à ceux de France!
Tout allait bien aux quatre premiers chocs:
Mais au cinquième, ils ont dure souffrance.
Ils restent là, pourtant, comme des rocs:
Et, n'ayant que des tronçons d'estocs,
Frappent avec une fureur croissante,

Puis, tour à tour, tombent comme des blocs
Ils ne sont plus, maintenant, que soixante.

“Plus que soixante!” Ainsi pense Roland,
Ils ne pourront que vendre cher leur vie.
“Tous mes soldats, dil-il, triste et dolent,
Tous, en dépit de leur chevalerie.
Sont étendus, sanglants, sur la prairie
Ou vont mourir...” Ayant ainsi songé,
Qu’il le désire ou n’en ait point envie,
Roland sent bien que son cœur est changé.

ROMAN DE TRISTAN ET ISEULT

Le roman de Tristan et Iseult est une des œuvres les plus célèbres dans la littérature de chevalerie française. Ce sujet n’a pas été traité seulement en français, mais aussi en allemand et en anglais. On ne possède des grand-chose des plus anciennes versions françaises de ce dit. Beaucoup d’elles sont entièrement perdues. Des autres, nous n’avons que des fragments. Parmi ceux-ci il faudrait mentionner deux; le poème de Bérulle (1190, environ) d’allure archaïque, et celui de Thomas, écrit entre 1160 et 1170 dans le style moderne du genre courtois.

En 1902 le savant paléographe français J; Bédier compare les versions françaises et a publié sa belle adaptation du roman en français moderne.

C’est le résumé du récit d’après la version primitive, reconstitué par Bédier.

Tristan, le fils d’un roi, a été enlevé par des marchands norvégiens. Il réussit à s’enfuir et échoue à Cornouailles, à la cour du roi Marc, sont oncle. Celui-ci se charge de l’élever et d’en faire ensuite sont héritier. Parvenu à l’âge d’homme, et Tristan devient un chevalier accompli. Il tue un preux irlandais, Morolt, et libère ainsi Cornouailles du tribut annuel que ses habitants payaient aux Irlandais. Mais, avant de mourir, Morolt blesse son vainqueur d’une flèche empoisonnée. La plaie ne peut pas guérir. Dans l’espoir d’une

guérison, Tristan navigue devant soi au hasard. Il arrive en Irlande. La reine d'Irlande guérit la plaie de Tristan ne sachant que Tristan a tué son frère Morolt. Lorsque Tristan est de retour à Cornouailles, les barons exigent du roi Marc qu'il se marie et qu'il leur donne un autre héritier que Tristan qu'ils exècrent. Le roi Marc leur déclare qu'il épousera la Fille à la Chevelure d'or. Mais c'est justement Tristan qui s'offre d'aller la chercher par le monde. De nouveau il fait voile en Irlande et y trouve la fiancée rêvée de Marc en la personne de la fille du roi d'Irlande, Iseult aux cheveux d'or.

Dans cette contrée, Tristan tue un terrible griffon qui ravageait le pays. En récompense il se voit offrir par le roi la main de sa fille. Alors Tristan déclare au roi qu'il va emmener Iseult comme fiancée pour son oncle. Mais voici qu'en chemin tous deux boivent par mégarde le philtre d'amour que la reine avait préparé pour Iseult et le roi Marc. Dès cet instant Iseult et Tristan s'éprennent l'un pour l'autre d'une amour si fort qu'il leur est impossible d'y résister. Arrivée à Cornouailles, Iseult épouse le roi Marc. Mais elle continue d'aimer Tristan et le voit dans des lieux secrets. Le roi Marc, par délicatesse d'âme feint de ne s'apercevoir de rien. Mais finalement les amoureux sont surpris, et le tribunal les condamne au supplice. Cependant ils réussissent à fuir. Ils errent longtemps par le bois, souffrant cruellement des privations. Enfin le roi Marc est prêt à les pardonner mais à la condition que Tristan parte en exil. Tristan s'en va en Bretagne et y épouse une autre Iseult surnommée aux Blanches Mains. Mais aussitôt après la noce il s'en repent et décide de rester fidèle à sa première Iseult aux cheveux d'Or. Plus d'une fois il vient à Cornouailles pour voir en cachette sa bien-aimée. Un jour en Bretagne, il est mortellement blessé. Il expédie à Cornouailles un ami qui doit lui ramener son Iseult aux Cheveux d'Or, car elle seule peut le guérir encore. Si cet ami réussit à ramener Iseult, il doit, en s'approchant du rivage, mettre la voile blanche, sinon, la voile sera noire. Mais sa femme est informée de ce projet. Voyant un navire à la voile blanche approcher, elle fait dire à Tristan qu'on en voit un avec la voile noire. Tristan meurt, inconsolable. A côté de son cadavre s'étent bientôt et meurt aussi sa bien-aimée, prouvant ainsi que même par la mort elle ne veut en être séparée.

Ce roman reproduit avec assez d'exactitude dans l'ensemble la légende celte. Mais il y a là aussi pas mal de détails et d'épisode

d'origine diverse, où l'auteur a presque partout substitué aux traits de mœurs celtiques ceux de la chevalerie franque. L'immense succès qu'avait eu le roman est dû au fait que le lecteur est constamment tenu en haleine par le conflit aigu entre les sentiments intimes des personnages et les règles de morale en usage dans le milieu de chevalerie. Nous y voyons Tristan qu'accable à la fois l'illégalité de son amour pour Iseult et le regret d'avoir gravement offensé le roi Marc. Celui-ci, à qui le roman attribue une noblesse de sentiments et une générosité rares, est, lui aussi, représenté en victime des préjugés sur l'honneur qui passe les barons de Cornouailles à discréditer Tristan aux yeux du roi. Par contre, Iseult reste étrangère aux conflits et tourments de l'âme quels qu'ils soient. Elle est l'image de la femme dans la société féodale, un être mineur et par conséquent presque irresponsable. A l'opposé de Tristan, elle n'a pas le moindre respect des principes moraux sur lesquels repose la société féodale. Elle lutte comme elle peut pour son bonheur en usant de toutes sortes de moyens, parfois de procédés immoraux. Elle nous apparaît plutôt équivoque. D'une part, l'auteur semble reconnaître le bien-fondé de la morale reçue, ce qui le fait accabler Tristan de tout le poids des remords d'avoir transgressé la loi. Mais en même temps il ne cache pas sa sympathie pour l'amour fatal des deux jeunes gens. Bien plus, il rend pleins d'attraits ceux de ses personnages qui favorisent l'amour de Tristan et d'Iseult, et désagréables ceux qui le contrarient. Il est vrai qu'à cette attitude contradictoire il essaie de trouver une explication. Tout devrait s'expliquer notamment par le philtre magique et fatal, qui a déchainé l'amour irrésistible de Tristan et d'Iseult. Cependant dans ce motif même du philtre on serait tenté de voir plutôt un paravent, destiné à dissimuler le fond de la pensée de l'auteur et ses sentiments véritables. Ceux-ci se font jour justement dans la manière de peindre ses personnages et de poursuivre son récit. Or on y voit sans peine que l'auteur ressent l'injustice et la cruauté qui se cachent au fond de la société féodale. Par ailleurs et ceci déjà d'une manière plus franche et plus manifeste, le roman représente une apologie enthousiaste de l'amour terrestre, de l'amour des sens. Cet amour est plus fort que la mort, ce qui lui confère le droit de s'élever contre la morale ecclésiastique et féodale.

Tristan et Iseult. amoureux parfaits selon l'idéal médiéval sont entrés à jamais dans la littérature mondiale à côté des héros shakespeareiens Roméo et Juliette, dont ils sont, dans une certaine mesure, le prototype.

Bédier. Roman de Tristan et Iseult.

LA MORT

Ecoutez, seigneurs, une aventure douloureuse, pitoyable à tous ceux qui aiment. Déjà Iseult approchait, déjà la falaise de Penmarch surgissait au loin, et la nef cinglait plus joyeuse. Un vent d'orage grandit tout à coup, frappe droit contre la voile et fait tourner la nef sur elle-même. Les mariniers courent au lof, et contre leur gré virent en arrière. Le vent fait rage, les vagues profondes s'émeuvent, l'air s'épaissait en ténèbres la mer noircit, la pluie s'abat en rafales. Haubans et boulines se rompent, les mariniers baissent la voile et louvoient au gré de l'onde et du vent; ils avaient, pour leur malheur, oublié de hisser à bord la barque amarrée à la poupe et qui suivait le sillage de la nef. Une vague la brise et l'emporte.

Iseult s'écrie:

"Hélas!, chétive! Dieu ne veut pas que je vive assez pour voir Tristan, mon ami, une fois encore, une fois seulement, il veut que je sois noyée en cette mer. Tristan, si je vous avais parlé une fois encore, je me soucierais peu de mourir après. Ami, si je ne viens pas jusqu'à vous, c'est que Dieu ne le veut pas, et c'est ma pire douleur. Ma mort ne m'est rien; puisque Dieu la veut, je l'accepte; mes ami, quand vous le saurez, vous mourrez, je le sais bien. Notre amour est de telle guise que vous ne pouvez mourir sans moi, ni moi sans vous. Je vois votre mort devant moi en même temps que la mienne. Hélas!, ami, j'ai failli à mon désir; il était de mourir dans vos bras, d'être ensevelie dans votre cercueil; mais nous y avons failli. Je vais mourir seule, et sans vous, disparaître dans la mer. Peut-être vous ne saurez pas ma mort, vous vivrez encore, attendant toujours que je vienne. Si Dieu le veut, vous guérirez même "Ah!, peut-être après moi vous aimerez une autre femme, vous aimerez Iseult aux Blanches Mains. Je ne sais ce qui sera de vous; pour moi, ami, si je

vous savais mort, je ne vivrais guère après. Que Dieu nous accorde, ami, ou que je vous guérisse, ou que nous mourions tous deux d'une même angoisse!"

Ainsi gémit la reine, tant que dura la tourmente. Mais après cinq jours, l'orage s'apaisa. Au plus haut du mât Kaherdin hissa joyeusement la voile blanche, afin que Tristan reconnût de plus loin sa couleur. Déjà Kaherdin voit la Bretagne... Hélas!, presque aussitôt le calme suivit la tempête, la mer devient douce et toute plate, le vent cesse de gonfler la voile et les mariniers louvoyèrent vainement en amont et en aval, en avant et en arrière. Au loin ils apercevaient la côte, mais la tempête avait emporté leur barque, en sorte qu'ils ne pouvaient atterrir. A la troisième nuit, Iseult songée qu'elle tenait en son giron la tête d'un grand sanglier qui honnissait sa robe de sang, et connut par là qu'elle ne reverrait plus son ami vivant.

Tristan était très faible désormais pour veiller encore sur la falaise de Penmarch, et depuis de longs jours, enfermé loin du rivage, il pleurait pour Iseult qui ne venait pas. Dolent et las, il se plaint, soupire, s'agite; peu s'en faut qu'il ne meure de son désir.

Enfin, le vent fraîchit et la voile blanche apparut. Alors Iseult aux Blanches Mains se vengea.

Elle vient vers le lit de Tristan et dit:

"Ami, Kaherdin arrive. J'ai vu sa nef en mer; elle avance à grande-peine; pourtant je l'ai reconnu; puisse-t-il apporter ce qui doit vous guérir".

Tristan tressaille:

"Ami belle, vous êtes sûre que c'est sa nef? Or, dites-moi comment est la voile".

"Je l'ai bien vue, ils l'ont ouverte et dressée très haut, car ils ont peu de vent. Sachez quelles est toute noire". Tristan se tourna vers la muraille et dit:

"Je ne puis retenir ma vie plus longtemps". Il dit trois fois:

"Iseult, amie" A la quatrième, il rendit l'âme.

Alors, par la maison, pleurèrent les chevaliers, les compagnons de Tristan. Ils l'ôtèrent de son lit, l'étendirent sur un riche tapis et recouvrirent son corps d'un linceul. Sur la mer, le vent s'était levé et frappait la voile en plein milieu. Il poussa la nef jusqu'à la terre.

Iseult la Blonde débarqua. Elle entendit de grandes plaintes par les rues, et les cloches sonner aux moutiers, aux chapelles. Elle demande aux gens du pays pourquoi ces glas, pourquoi ces pleurs.

Un vieillard lui dit:

“Dame, nous avons une grande douleur. Tristan le franc, le preux est mort. Il était large aux besoigneux, secourable aux souffrants. C’est le pire désastre qui soit jamais tombé sur ce pays”.

Iseult l’entend, elle ne peut dire une parole. Elle monte vers le palais. Elle suit la rue, sa guimpe déliée. Les Bretons s’émerveillaient à la regarder; jamais ils n’avaient vu femme d’une telle beauté. Qui est-elle? D’où vient-elle?

Auprès de Tristan, Iseult aux Blanches Mains, affolée par le mal qu’elle avait causé, poussait de grands cris sur le cadavre. L’autre Iseult entra et lui dit:

“Dame, relevez-vous et laissez-moi approcher. J’ai plus de droits à le pleurer que vous, croyez m’en. Je l’ai plus aimé”. Elle se tourna vers l’orient et pria Dieu. Puis elle découvrit un peu le corps, s’étendit près de lui, tout le long de son ami, lui baisa la bouche et la face, et le serra étroitement; corps contre corps, bouche contre bouche, elle rendit ainsi son âme, elle mourut auprès de lui pour la douleur de son ami. Quand le roi Marc apprit la mort des amants, il franchit la mer et venu en Bretagne, fit ouvrir deux cercueils, l’un de chalcédoine, pour Iseult, l’autre de béril, pour Tristan. Il emporte sur sa nef vers Tintagel leurs corps aimés. Auprès d’une chapelle à gauche et à droite de l’abside, il les ensevelit en deux tombeaux. Mais, pendant la nuit, de la tombe de Tristan jaillit une ronce verte et feuillue, aux forts rameaux, aux fleurs odorantes, qui, s’élevant pardessus la chapelle, s’enfonça dans la tombe d’Iseult. Les gens du pays coupèrent la ronce: au lendemain elle renaît, aussi verte aussi fleurie, aussi vivace et plonge encore au lit d’Iseult la Blonde. Par trois fois ils voulurent la détruire, vainement. Enfin, ils rapportèrent la merveille au roi Marc, le roi défendit de couper la ronce désormais.

LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVI SIÈCLE

Depuis le début du XVI siècle, dans toute la littérature française commencent à se faire jour des tendances nouvelles, propres à ce grand mouvement d'idées qui a gagné toute l'Europe et qui nous est connu sous le nom de Renaissance.

Les traits essentiels de ce vaste monument sont d'abord la rupture avec la civilisation féodale et ecclésiastique du Moyen Age et ensuite la tentative de créer une nouvelle civilisation laïque, fondée sur des principes humanitaires. Brûlant du désir de libérer l'humanité de l'esclavage féodal, les humanistes de la Renaissance proclamaient le libre développement de la personnalité humaine et réclamaient sa libération de la gênante tutelle de la religion et de l'Eglise. Ce mouvement est tout pénétrer du plus vif intérêt pour le monde et pour l'homme. Il a comme un culte de la vie. Il est aussi tout assoiffé de science. A toutes ces tendances libératrices et révolutionnaires dans le monde des idées, à ce besoin de trouver des moyens d'expression propre aux nouvelles vues philosophiques à ce besoin de refléter telle quelle la vie des gens, à tout cela il fallait naturellement une littérature nouvelle, avec des genres nouveaux. Dans le domaine des lettres il y eut donc aussi une véritable révolution. Luttant contre les traditions de la littérature médiévale, les humanistes cherchaient leur point d'appui dans les œuvres de l'antiquité greco-latine libre de ce que la conception de vie féodale et chrétienne avaient d'étroit et de borné. Les humanistes s'étaient donc mis à l'école des grands écrivains de l'antiquité païenne, ce qui les aida puissamment à se débarrasser du mysticisme des écrivains du Moyen Age et à jeter les bases d'une nouvelle conception littéraire avec son style propre le réalisme. Les écrivains réalistes de la Renaissance se trouvent être les interprètes fidèles des aspirations profondes des masses populaires. Plusieurs facteurs d'ordre social et psychologique y avaient contribué. Tout d'abord, entre l'intérêt privé et l'intérêt publique la séparation n'était pas

encore très grande; puis les rapports sociaux étaient relativement peu différenciés.

Les traits distinctifs de la littérature de la Renaissance sont communs à tous les pays d'Europe. Ils sont tout aussi nettement marqués dans la littérature française de ce temps-là, à ceci près qu'en France, ils portent un cachet spécial, dû aux particularités du développement historique du pays. Dès le début du XVI^e siècle, l'absolutisme français nous apparaît comme une force puissante qui frappe simultanément sur les privilèges des seigneurs féodaux et sur les droits municipaux des villes indépendantes, qu'on appelait alors "Communes". La monarchie absolue apparaît comme un centre de civilisation, porteuse de l'unité nationale. L'absolutisme français a su se soumettre jusqu'à l'Eglise catholique française. Il le fit en s'arrogeant le droit de désigner les candidats aux sièges épiscopaux sans consulter Rome. Cela a fortement contribué à réduire l'envergure du mouvement de la Réforme, et, dès, le premier tiers du XVI^e siècle, a donné l'idée au pouvoir royal en la personne de François I de prendre sous sa protection l'œuvre des humanistes.

Les campagnes d'Italie (1494-1525) des rois Charles VIII, Louis XII et François I ont contribué à initier les couches supérieures de la société française à la civilisation raffinée d'Italie, patrie de l'humanisme européen. Les français vainqueurs rapportèrent d'Italie des œuvres d'art et des anciens manuscrits. Charles VIII fit venir en France le savant grec Lascaris, lequel devait introduire en France l'étude de la littérature grecque. Son élève français, Guillaume Budé, devint un helliniste célèbre dont Louis XII fit son secrétaire. Dans son rôle de protecteur des humanistes, François I alla encore plus loin. A Paris, en face de la Sorbonne, il fit bâtir le Collège des Trois Langues, où étaient enseignés le grec, le latin et l'hébreu. Fondé en 1530 ce collège de France a puissamment contribué au progrès des sciences humanitaires. Autour de François I, à côté de savants, se groupaient aussi des poètes-traducteurs.

En même temps que les études humanitaires, apparut en France, au contact de la réalité attrayante, une sorte de joie de vivre, état d'âme habituel chez les Italiens de la Renaissance.

C'est également sous l'influence italienne qu'on fait en France les premiers pas vers l'émancipation morale de la femme dans la

haute société. L'exemple est donné par Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre (1492-1549), sœur de François I, une des femmes les plus instruites. Elle sait six langues. Elle est écrivain de talent qui unit dans son œuvre les traditions littéraires du Moyen Âge aux idées nouvelles de la Renaissance. Nous avons d'elle un recueil de poésies "Les Marguerites de la Marguerite des princesses", ainsi qu'un livre de nouvelles imitées du Boccace, intitulé l'Heptaméron. La cour de Marguerite avait réuni des poètes et des savants de toutes tendances. C'est là que fit ses débuts un des plus grands poètes lyriques français de la Renaissance, Clément Marot (1496-1544). Humaniste par sa formation, Marot chantait l'amour et les plaisirs de la vie. Marot a d'ailleurs du penchant pour les genres lyriques anciens: ballade, rondeau, etc. Marot est aussi un connaisseur de la chanson populaire. Les plus réalistes sont ses fables, ses épîtres, ses satires et ses épigrammes, où il raille les abbés débouchés et les savants ignares de l'école scolastique. Dans ses poésies Clément Marot s'avère pleinement poète national, doué de cette finesse "gauloise" qui semble proclamer les droits de l'homme à la jouissance physique en union harmonieuse avec la jouissance de l'esprit et du goût esthétique.

Un autre écrivain appartenant au cercle de Marguerite fut le secrétaire de celle-ci, Bonaventure Despériers (1500-1543), auteur d'un recueil de nouvelles "Récréations et joyeux devis et de cymbalum mundi (1558), recueil de dialogues pleins d'une satire mordante, dirigés contre la superstition et le fanatisme religieux. Despériers introduit dans la littérature française de la Renaissance un courant libertaire et démocratique.

Les tendances athées dans l'œuvre de Despériers ne sont pas sans inspirer quelque méfiance du pouvoir monarchique, qui, après 1535, persécuta la libre pensée. Marot et Despériers furent les victimes de cette persécution.

La cause directe de cette terreur politique et religieuse fut l'essor puissant du mouvement de la Réforme ayant à sa tête Jean Calvin (1509-1564). Par sa formation et par le pli de son esprit, le chef de la Réforme en France était un humaniste, passionné pour l'étude des auteurs latins. Mais Calvin montra son vrai visage seulement au moment où il attaque à fonds la libre pensée et l'esprit païen des

humanistes. L'œuvre de Calvin "Institution de la religion chrétienne" (paru en latin, 1536) dirigé à la fois contre le catholicisme, la scolastique et, l'humanisme, devient le code de la doctrine qui doit son nom à son auteur. Calvin mit au premier plan le caractère bourgeois de la Réforme, républicainisa et démocratisa l'Eglise".

En France, la doctrine calviniste avait fortement stimulé le mouvement antimonarchique dans les villes. Dès, 1540, l'hérésie de Calvin fut déclarée crime politique. L'état se mit à persécuter avec acharnement les savants et les gens de lettres suspects de calvinisme. De son côté, Calvin, s'étant retiré à Genève, ne le cédait guère en violence aux catholiques usant d'atroces représailles contre ceux qu'ils considéraient comme "hérétiques".

A l'époque où les luttes sur le terrain des idées entraient dans leur phase décisive, François Rabelais, le plus grand écrivain français du XVI siècle, faisait ses débuts. Il reste en France l'interprète le plus fidèle de l'humanisme révolutionnaire. Rabelais avait très bien saisi le bien étroit existant entre la nouvelle civilisation dont les humanistes se faisaient les pionniers et les aspirations profondes des masses populaires. Il a écrit l'ouvrage le plus original et le plus vaste de la Renaissance française-le roman épopée tout pénétré d'éléments satiriques, Gargantua et Pantagruel. Ce roman est sans conteste l'œuvre la plus avancée et la plus démocratique de son époque.

Vers le milieu du XVI siècle la France entre dans une longue période de guerres civiles qui vont ralentir quelque peu la consolidation de l'Etat centralisé.

L'humanisme rabelaisien d'allure franche et de tendance démocratique cède à présent du terrain devant la poussée d'un autre courant humaniste-bien moins radical celui-là-des poètes gravitant autour de la cour royale. Les œuvres de tous ces poètes sont bien à l'unisson de la politique de la monarchie absolue, politique dirigée d'une part contre une réaction possible des seigneurs féodaux, et, d'autre part, contre les revendications du tiers état. Ces tendances nouvelles trouvèrent leur expression dans le cercle des poètes humanistes qui avait pris le nom de Pléiade. La Pléiade se composait de sept poètes: Ronsard, Du Bellay, Dorat, Baïf, Remi Belleau, Jodelle, Pontis de Tyard. Son fondateur et chef était Ronsard, son

grand théoricien-Joachim Du Bellay, auteur de manifeste de la Pléiade, "Défence et illustration de la langue française". Ayant rompu avec la tradition médiévale, la Pléiade se désolidarisait aussi des premiers humanistes qui préféraient le latin à leur langue maternelle. Réhabilitant avec énergie le français littéraire, Du Bellay indiquait en même temps un certain nombre de procédés pour l'enrichir de plus en plus. Il recommandait des emprunts au vocabulaire archaïque et l'emploi de néologismes, de provincialismes et des termes techniques divers. La lutte pour l'unité de la langue littéraire entreprise par la Pléiade en pleine guerre civile, fut, sans aucun doute, un progrès.

Il est cependant regrettable que la nation de la langue nationale fut alors fort rétrécie; la pléiade en effet se préoccupait surtout de la langue de la haute société se désintéressant plutôt du langage populaire.

La Pléiade n'avait guère réussi à réaliser la majeure partie des buts qu'elles s'était proposés. Elle n'avait pas réussi à en finir avec la pédanterie des humanistes érudits; elle n'avait pu non plus s'élever assez haut pour pouvoir juger de la valeur des œuvres antiques et italiennes; elle n'avait pu enfin élargir assez les cadres de la poésie pour les remplir d'œuvres d'inspiration nationale.

Le plus grand poète français du XVI^e siècle est Ronsard-poète éminemment lyrique et, d'autre part, un novateur qui nous a laissé des modèles d'une poésie nouvelle. A côté de la poésie lyrique, Ronsard cultive aussi le genre épique, Dans sa "Franciade" il essaie de donner une épopée nationale à fond historique à l'imitation de l'Enéide de Virgile pour la forme et pour le contenu.

La Pléiade avait aussi tenté une réforme du drame. Elle s'était donné pour but la renaissance de la tragédie et de la comédie antiques dans leur ancienne grandeur. Mais la Pléiade ne se trouva guère à la hauteur de cette tâche. Etienne Jodelle, auteur de la première tragédie française, "Cléopâtre captive" (1552), et de la première comédie nationale, "Eugène" (1552) ne sut pas donner des pièces ayant des qualités scéniques réelles.

Bien que les poètes de la Pléiade fussent avec Ronsard, des catholiques, leurs innovations furent bien accueillies aussi par les poètes du camp des Huguenots. Leur représentant le plus en vue

était Guillaume du Bartas. Dans ses "Semaines", aux sujets antiques des poètes de la Renaissance il substitue des sujets tirés de l'Histoire Sainte. Les poésies de cet auteur étaient très estimées de ses contemporains.

Un autre poète protestant remarquable est Agrippa d'Aubigné. Il prend une part active à la lutte politique et aux guerres de religion. Quoique élève de Ronsard, d'Aubigné ne réserve dans son œuvre que la deuxième place à la poésie lyrique. Il est avant tout poète satirique. L'objet principal de sa satire était le clergé catholique qu'il peignait impitoyablement comme hypocrite, obscurantiste et fanatique. Le chef-d'œuvre de d'Aubigné est son poème "Les Tragiques" où il nous décrit les horreurs de la guerre civile. Dans cette œuvre il représente sous les couleurs les plus sombres les violences et la cruauté des catholiques. L'éloquence de d'Aubigné est pleine d'indignation et de sarcasme.

La prose française du milieu du XVI siècle est surtout représentée par un groupe d'auteurs de Mémoires qui consignent les péripéties de la vie sociale et privée de cette époque riche en bouleversements.

Le dernier des grands écrivains de la Renaissance française avec lequel l'humanisme français a atteint à sa pleine maturité fut Michel de Montaigne (1533-1592). Conseiller au parlement de Bordeaux, royaliste et catholique, Montaigne essaya de rester neutre dans les années des guerres religieuses; Dans le calme de la solitude champêtre, il écrivit ses "Essais" (1580) qui le rendirent célèbre. Montaigne était par-dessus tout en esprit libre de toute entrave.

Il méprisait tout ce qui était autorité, dogme, préjugé quel qu'il soit. Il essayait de passer au crible de sa critique tout ce que l'humanité entière avait accumulé de savoir et de croyances. Dans ses "Essais", fruit du labeur de toute sa vie, il s'est donné pour but de dissiper toutes les erreurs de prouver que toute vérité n'est que relative, ne laissent ainsi aux gens qu'un certain nombre de probabilités accessibles à l'observation. Et pourtant le scepticisme de Montaigne n'a rien de pessimiste. Montaigne prêche la tolérance et l'égalité civile. Il rejette l'ascétisme et nous enseigne à n'obéir qu'à une seule voix, celle de notre grande et puissante mère-la nature.

"Les Essais" se composent de petites esquisses détachées, écrites dans un style dont on ne saurait admirer trop la finesse et l'élégance.



*François
Rabelais
(1494-1553)*

François Rabelais est né aux environs de Chinon (Touraine) dans la famille d'un avocat riche de province. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique. Le jeune Rabelais a été donc élevé dans un couvent, et, à l'âge de 26 ans, devient religieux de l'ordre des franciscains. Mais la vie monastique ne satisfaisait guère son esprit hardi et curieux. Séduit par les idées des humanistes, il se plongea dans l'étude des langues classiques et vivantes et du droit. Il entre également en rapports avec des philosophes et des savants.

Mécontents de sa passion pour l'étude de l'antiquité païenne, ses supérieurs lui interdisent la lecture. Ils vont même jusqu'à lui prendre et brûler ses livres. Alors Rabelais, excédé, a quitté son couvent et a commencé à mener une existence assez étrange de prêtre vagabond, sans paroisse. En 1516 il vient s'installer à Lyon qui était alors un des centres des études humanitaires. A Lyon, Rabelais s'est mis à étudier la médecine, a reçu bientôt son diplôme de praticien et un poste d'interne à l'hôpital de la ville.

Plus tard Rabelais fait deux voyages à Rome où il peut étudier à son aise les monuments de l'antiquité romaine et les plantes médicinales d'Orient. Il était pendant deux ans au service de François I, voyage dans le Midi de la France où, à Montpellier, il a reçu docteur en médecine. Puis il est allé encore une fois à Rome et, à son retour, a reçu deux paroisses à administrer.

Mais Rabelais remplissait assez mal ses devoirs de curé, et en 1553 il se démit de sa charge. La même année il est mort à Paris.

Les écrits scientifiques de Rabelais témoignent de l'étendue de ses connaissances. Rabelais a publié des traités de médecine de l'antiquité

(les Aphorismes d'Hippocrate) en y joignant ses commentaires. Il fait aussi paraître des ouvrages anciens de jurisprudence ainsi que ses propres études archéologiques. L'étendue et la profondeur de son érudition font de Rabelais un homme de la Renaissance. Mais le plus remarquable de ses ouvrages est son roman "Gargantua et Pantagruel" (1532-1544).

Rabelais s'était inspiré d'un livre anonyme qui contenait les aventures fantastiques d'un géant nommé Gargantua. C'était en somme un parodie du roman chevaleresque du Moyen Âge. Rabelais en a emprunté, tout en les remaniant, quelques personnages et quelques situations pour faire une vaste caricature de la société féodale. Il a commencé par publier la deuxième partie de son roman-épopée (1532), où il nous fait le récit des faits et des gestes de Pantagruel, fils de Gargantua. Par ailleurs, dans les récits d'aventure de Pantagruel et de son inséparable compagnon Panurge, c'est l'élément qui l'emporte sur le sérieux. Le premier livre est bien plus original. On y trouve réunis les péripéties essentielles de héros du roman à travers lesquelles on perçoit les idées de l'auteur. Tout d'abord, c'est l'éducation de Gargantua, où sont mis en relief les côtés opposés de deux méthodes d'éducation-scolastique et humaniste. Puis c'est le récit de l'invasion de Picrochole, qui est une brillante satire des guerres féodales et des mœurs seigneuriales. Nous y trouvons incomparable image du "Frère laïque" Jean qui personnifie la santé physique et morale de l'homme libéré des entraves moyenâgeuses. Le livre se termine par la description de l'abbaye de Thélème, fondée d'après le projet de frère Jean. C'est une sorte d'association d'intellectuels qui se donnent pour but de mener une vie libre, conforme à la nature.

Ces deux premières parties de l'ouvrage étaient publiées sous le voile d'un pseudonyme. Ce ne fut que bien plus tard, en 1546, que parut la troisième partie du roman, signée de l'auteur. Les traits satiriques y sont fort émoussés, ce qui s'explique par un changement opéré entre temps dans l'attitude du roi vis-à-vis des calvinistes et libres penseurs. Dans le premier chapitre du troisième livre du roman on trouve exposé la philosophie du pantagruélisme "qu'on pourrait résumer ainsi: garder le calme de l'âme en la laissant indifférente aux choses extérieures.

Dans le quatrième livre du roman (paru en 1548) Rabelais revient de nouveau au style bouffon comme pour rendre le récit encore plus comique, mais inoffensif. Cependant dès que Rabelais se sent en sûreté sous la protection du cardinal du Bellay, il réédite après l'avoir sensiblement agrandi et modifié. Dans cette édition nouvelle de Gargantua et Pantagruel, l'auteur ne dissimule déjà plus son indignation de la politique du roi, qui encourage le fanatisme religieux. Le livre nous fait le récit de la navigation

de Panurge et de ses compagnons en Chine pour trouver l'oracle de la Dive Bouteille qui, seul, est capable de lever leurs doutes douloureux. Le sens de ce voyage allégorique est surtout satirique. Les voyageurs visitent l'Île de la Procuration, peuplée de Chicanniers. Ils s'en vont après aux Îles des Papimanes et des Papefigues, c'est-à-dire catholiques et protestants, puis à celle où le roi est Messire Gaster (l'Estomac) dont on gagne les grâces par des offrandes de victuailles.

Dans le cinquième livre, paru en édition posthume, entre 1562 et 1564 et qui n'est qu'un brouillon de Rabelais, remanié par un de ses élèves, la satire s'amplifie et s'attaque à de nouveaux objets. Nos voyageurs accostent à l'Île Sonnante, peuplée d'oiseaux de proie (les cléricaux) qui se nourrissent aux dépens de tous les habitants de globe terrestre: puis à l'Île des Chats Peluchés (officiers de justice) dont la griffe ne lâche personne, ensuite ils arrivent au royaume de la Quintessence (scolastique) et enfin ils reviennent avoir de nouveau l'oracle de la Dive Bouteille qui ne leur dit qu'un mot: "Trink", ce qui veut dire "bois". On peut l'interpréter dans le sens littéral, bas et grossier, mais on peut y voir l'invitation à boire "à la Source de la Sagesse".

Considéré dans son ensemble, le roman de Rabelais est une critique mordante de la société féodale avec ses mœurs, ses institutions, ses idées et ses préjugés. Rabelais ridiculise à outrance l'Eglise et son clergé, l'administration féodale, la science et la pédagogie scolastiques, la superstition et le fanatisme religieux. La satire de Rabelais prend de plus en plus d'envergure, s'attaquant à de nouveaux objets et devenant de plus en plus cinglante. L'inoffensive plaisanterie du début se transforme peu à peu en sarcasme indigné.

La philosophie de Rabelais repose sur la règle d'or de la Renaissance: suivre la nature. La nature pour Rabelais est la seule maîtresse. Être près de la nature, voilà le seul critère du vrai. Tous les vices des hommes, toutes les violences, toutes les superstitions et tous les préjugés n'ont qu'une cause: l'éloignement des hommes de la nature. L'humanisme de Rabelais est teinté de matérialisme. Reconnaître à la chair ses droits au lieu de la mortifier, comme on le voulait au Moyen Âge est un des leit-motifs du roman. Rabelais est par ailleurs ennemi juré d'un romantisme à l'eau de rose et surtout du mysticisme de la scolastique, des illusions et des superstitions. Son but est d'arracher tous les masques quels qu'ils soient. Voilà pourquoi Rabelais est un des plus grands réalistes de la littérature mondiale.

Le réalisme de Rabelais est d'inspiration franchement populaire. Rabelais boit à larges traits à la source du folklore. En effet, sa langue

abonde en diction, proverbes, plaisanteries et calembours tels qu'on peut les surprendre dans la bouche des gens du peuple de son temps. Les notions savantes dont le roman est farci sont, elles aussi, présentées au lecteur avec beaucoup de clarté et de simplicité. C'est pourquoi le roman de Rabelais est une des perles précieuses dans la littérature française de la Renaissance.

GARGANTUA ET PANTAGRUEL

LIVRE I (1534)

Chapitre XXIII

Comment Gargantua fut élevé par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdait pas une heure du jour.

Quand Ponocrates connut la vicieuse manière de vivre de Gargantua, il décida de l'instruire autrement: toutefois les premiers jours, il usa de tolérance, considérant que la nature ne supporte sans grande violence des changements aussi soudains.

Donc, pour mieux commencer son œuvre, il supplie un savant médecin de ce temps, maître Théodor, d'étudier s'il était possible de remettre Gargantua en meilleure voie. Celui-ci le purgea canoniquement avec de l'ellébore d'Antycire et le nettoya ains de l'altération et de la perverse habitude de son cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocrates lui fit oublier tout ce qu'il avait appris de ces anciens précepteurs, ainsi que le faisait Timothée à ses disciples qui avaient été instruits par d'autres musiciens.

Afin de mieux réussir, il introduisit dans la compagnie des savants qui étaient là et à l'exemple desquels se développa son esprit en même temps que son désir d'étudier différemment et de se faire valoir.

Tous cela le mit en un tel train d'études qu'il ne perdait aucune heure du jour et qu'il dépensait tout son temps à l'étude des lettres et de la science honnête Gargantua s'éveillait donc à quatre heures du matin. Pendant qu'on le frottait, il lui était lu quelque page de la divine Ecriture hautement et clairement, avec prononciation appropriée à la matière.(...) Puis il allait aux lieux secrets faire excrétion des digestions naturelles.

Là, son précepteur lui répétait ce qui avait été lu, lui exposait les points obscurs et difficiles. En revenant ils considéraient si l'état du ciel était comme ils l'avaient laissé la veille au soir et ce que présageait, pour la journée, la lune et le soleil.

Cela fait, il était habillé, peigné, coiffé, accoutré, par fumé durant ce temps, on lui rappelait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur et en déduisant quelque cas pratique concernant l'être humain. Parfois, il s'y étendait deux ou trois heures, mais il cessait ordinairement lorsqu'il était complètement habillé, et pendant trois bonnes heures ensuite on lui faisait la lecture.

Alors ils sortaient, conférant toujours du sujet de cette lecture et se rendaient au carrefour de Bracque ou aux prés, et jouait à la balle, à la paume, s'exerçant galamment le corps puisqu'ils avaient assoupli leurs âmes. Ils jouaient en toute liberté et abandonnaient la patrie quand il leur plaisait.

Entre temps, M.l'Appétit venait et ils se mettaient à table au bon moment. Au début du repas, on lui lisait, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin, quelque histoire plaisante des anciennes prouesses. Puis, si bon semblait, on continuait la lecture; sinon ils commençaient tous à deviser joyeusement ensemble parlant les premiers mois, de la vertu, de la propriété, de l'efficacité et de la nature de ce qui leur était servi à table; du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, des poissons, des fruits, des herbes, des racines et de leur apprêt.

Après que Gargantua s'était écuré les dents avec un tronc de lentisque et lavé les mains et les yeux de belle eau fraîche, ils rendaient grâce à Dieu.

Cela fait, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentilleses et inventions nouvelles, toutes inspirées de l'arithmétique. Gargantua affectionna cette science numérale. Et cela non seulement de l'arithmétique, mais de toutes les autres sciences mathématiques: géométrie, astronomie et musique. Gargantua apprit aussi à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte allemande et à neuf trous, de la viole et du trombone.

Cette heure, ainsi employée et sa digestion terminée, pendant trois heures ou même plus il se remettait à l'étude, tant à répéter la lecture du matin qu'à poursuivre le livre entrepris, écrire, bien tracer et former les antiques lettres romaines.

Ils sortaient alors de leur hôtel. Avec eux était un jeune gentilhomme de Touraine, l'écuyer Gymnaste, qui montrait à Gargantua l'art de la chevalerie.

Pour ce qui est de parader et de faire de petites gentillesses sur un cheval, nul ne le fit mieux.

Un autre jour, il s'exerçait supérieurement à la hache, branlait la pique, dégaînait à deux mains l'épée bâtarde, l'espagnole, la dague, le poignard armé, non armé au bouclier, à la cape, à la rondelle.

Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, l'outarde, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan.

Il luttait, courait, sautait.

Il nageait en eau profonde, sur le dos, sur le ventre, sur le côté, de tout le corps, des pieds seuls, une main hors de l'eau, tenant un livre qu'il ne mouillait pas en traversant le Seine. Il menait le bateau de toutes les façons. Il jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, tirait à l'arc.

Pour s'exercer le thorax et les poumons, il criait comme tous les diables... Stentor n'eut jamais une telle voix à la bataille de Troie.

Pour fortifier ses nerfs, on lui avait fabriqué deux gros haltères de plomb pesant chacun huit mille sept cent quintaux. Ils les prenait à terre de chaque main et les élevait au-dessus de sa tête, les tenant ainsi trois quarts d'heures et davantage, sans bouger, ce qui était d'une force inimitable.

Le temps ainsi employé, après s'être frotté, nettoyé et vêtu d'habillement frais, il s'en retournait lentement, suivi de ses serviteurs. Passant par quelque pré ou autre lieu herbeux, ils visitaient les arbres et les plantes, s'en rapportant aux livres que les anciens, comme Théophraste, Dioscoride, Marinus, Pline, Nicandre, Macer et Galien, ont écrit sur eux. Pendant qu'on apprêtait le souper ils répétaient, assis à la table, quelques passages de ce qui avait été lu. Notez que le dîner de Gargantua était sobre et frugal; il mangeait seulement pour calmer les tiraillements de son estomac, mais le souper était large et copieux. Après avoir fait ses prières, ils chantaient, jouaient d'instruments harmonieux ou se livraient à quelque passe-temps amusant, comme le jeu de cartes, les dés, les gobelets. Tout en faisant bonne chère, ils jouaient parfois jusqu'à l'heure du coucher; quelquefois ils allaient visiter les compagnies de littrés ou de gens qui avaient beaucoup vu de pays étrangers.

En pleine nuit, avant de se retirer, ils se rendaient à l'endroit du logis le plus écarté et le plus découvert pour voir la face du ciel, et là notaient les comètes s'il y en avait, les figures, situations, oppositions et conjonctions des astres.

Puis, avec son précepteur, Gargantua récapitulait brièvement, comme les Pythagoriciens, tout ce qu'il avait vu, appris, fait et entendu durant le cours de la journée.

Cela fait ils s'abandonnaient au sommeil...

Chapitre LII

Comment Gargantua fit bâtir pour le moine l'abbaye de Thélème

Il ne restait à pourvoir que le moine que Gargantua voulait faire abbé de Seuillé; Frère Jean refusa. Gargantua voulut alors lui donner l'abbaye de Bourgueil ou celle de Saint Florent, celle qui lui conviendrait le mieux, ou toutes les deux, s'il le voulait. Mais le moine lui répondit péremptoirement qu'il ne voulait ni charge ni gouvernement de moines.

"Comment, dit-il, pourrais-je gouverner autrui, alors que je ne sais pas me gouverner moi-même? S'il vous semble qu'est agréable ce que j'ai fait et puis faire pour vous à l'avenir, accordez-moi d'en fonder une ainsi qu'il me plaira".

La demande plut à Gargantua qui offrit tout son pays de Thélème, au bord de la Loire, à deux lieue de la grande forêt de Port-Huault.

Frère Jean demanda à Gargantua qu'il lui permit de fonder la religion contrairement à toutes les autres.

"D'abord dit Gargantua, il n'y faudra pas bâtir de murailles tout autour, car toutes les autres abbayes sont solidement murées. En effet, dit le moine, et ce n'est pas sans cause: où il y a des murs, devant et derrière, il y a force murmure, envie et muette conspiration".

"Et parce que dans la religion de ce monde tout est limité et réglé par les heures, on décida que dans cette abbaye il n'y aurait ni horloge ni cadran, que tous les travaux seraient dispensés selon les occasions et les opportunités.

“Car, disant Gargantua, on ne perd plus son temps que lorsqu’on compte les heures. Quel bien en résulte-t-il? La plus grosse sottise du monde est de se régler au son d’une cloche, et non à son bon sens et à sa raison”.

Et parce que ce temps les femmes n’entraient point en religion, sauf-les borgnes, les boiteuses, les bossues, les laides, les contrefaites, les folles, les insensées, les disgraciées et les tarées; pas plus d’ailleurs que les hommes, si ce n’est pas catarrheux, les mal nés, les niais ou ceux qui gênaient... il fut décidé que dans cette abbaye on ne recevraient les femmes que si elles étaient belles, bien conformées, et en chair, et seulement les hommes beaux et bien musclés.

Parce que dans les couvents de femmes n’entraient point les hommes, si ce n’est cachette et clandestinement, on décréta que dans celui-ci il n’y aurait pas de femmes s’il n’y avait déjà des hommes, et point d’hommes au cas où des femmes ne s’y trouveraient pas.

Parce que tant les hommes que les femmes, une fois admis en religion, après un an de noviciat, étaient forcés et astreints d’y demeurer toute leur vie, on décida que les hommes et les femmes, dans celui-ci, sortiraient quand bon leur semblerait, en pleine et entière liberté.

Parce qu’ordinairement les religieux faisaient trois vœux: ceux de chasteté, de pauvreté et d’obéissance, il fut décidé qu’ici on peut être marié, riche et vivre librement.

L’age auquel on pouvait être admis était: pour les femmes, de dix à quinze ans; pour les hommes, de douze à dix-huit.

LIVRE IV (1532)

Chapitre XLV

Comment Pantagruel descendit dans l’Ile des Papefigues.

Le lendemain matin, nous rencontrâmes l’île des Papefigues dont les habitants étaient jadis riches et heureux: en les nommait Guaillerdets.

Ils étaient maintenant pauvres, malheureux et sujets des Papimanes. Cela s'était produit de la façon suivante.

Un jour de fête annuelle où les croix et les bannières étaient déployées, les bourgmestres, les syndics et les gros docteurs guillardets étaient allés, pour passe-temps, voir la fête en Papimanie, dont l'île est proche.

L'un d'eux, voyant le portrait de pape, comme c'était la coutume de le montrer publiquement aux jours de fête, lui fit la figue, ce qui est dans ce pays, un signe de mépris et de dérision manifeste. Pour venger cette injure, les Papimanes, quelques jours après, se mirent tous en armes, et, sans crier gare, surprirent, saccagèrent et ruinèrent toute l'île des Guillardets, passant au fil de l'épée tout homme portant la barbe...

... Ces pauvres et désolés Guillardets ... furent faits esclaves et tributaires des Papimanes, et le nom de Papefigues leur fut imposé parce qu'ils avaient fait la figue au portrait papal. Depuis ce temps, les pauvres gens n'avaient pas prospéré. Tous les ans, il y eut de la grêle, de la tempête, de la famine et tous les malheurs, comme une éternelle punition de péché de leurs ancêtres.

1. Des Papefigues — des protestants.
2. Des Guillardets — les Réformes.
3. Des Papimanes — des catholiques.

Chapitre XLVIII

Comment Pantagruel descendit dans l'île des Papimanes.

Laissant l'île désolée des Papefigues, nous naviguâmes tout un jour en sérénité et tout plaisir, quand, à notre vue, s'offrit l'île des Papimanes.

Lorsque nous eûmes jetés nos ancres dans le port et avant même d'avoir fixé nos cordages, nous vîmes soudain venir à nous dans un esquif quatre personnes différemment vêtues.

L'une était en moine enfroqué, botté, crotté; la seconde en fauconnier, avec un leurre et un gant d'oiseau, la troisième, en

solliciteur de procès et portant un grand sac d'informations, de citations, de chicaneries et d'ajournements; la quatrième, un vigneron d'Orléans, avec de belles guêtres de toiles, un panier et une serpe à la ceinture.

Dès qu'ils eurent joint notre navire, ils s'écrièrent tous ensemble à haute voix:

— "L'avez-vous vu, gens passagers? L'avez-vous vu?"

— Qui, demanda Pantagruel.

— Celui-là, répondirent-ils.

— Qui est-il? demanda frère Jean. Par la mort bœuf, je l'assommerai de coup!"

Il pensait qu'ils se lamentaient sur quelque larron, meutrier ou sacrilège.

"Comment, voyageurs, demandèrent-ils, vous ne connaissez pas l'Unique?"

— Seigneurs, dit Epistemon, nous ne comprenons pas de tels termes. Mais expliquez-nous, s'il vous plaît, de qui vous parlez, et nous vous dirons la vérité sans dissimulation.

— C'est celui qui est, dirent-ils. L'avez-vous jamais vu?"

— Celui qui est, répondit Pantagruel, par notre doctrine théologique, est Dieu. Certes, nous ne le vîmes jamais et il est invisible aux yeux des humains.

— Nous ne parlons pas de ce Dieu qui domine dans les cieux, répondirent-ils. Nous parlons du Dieu qui est sur terre. L'avez-vous jamais vu?"

— Ils entendent le pape, sur mon honneur, dit Carpalim.

— Oui, oui, répondit Panurge, oui-da, messieurs, j'en ai vu trois, de la vue desquels je n'ai guère profité.

— Comment, reprirent-ils, nos Décrétales sacrées chantent qu'il n'y en a eu jamais qu'un vivant.

— Je ne veux dire successivement les uns après les autres, répondit Panurge. Autrement, je n'en ai vu qu'un à la fois.

— O gens trois et quatre fois heureux s'écrièrent-ils, soyez plus que les bienvenus.

Ils s'agenouillèrent alors devant nous et voulaient nous baiser les pieds, ce que nous ne voulûmes leur permettre.

Pantagruel, pendant ce temps, demandait à un mousse de leur bateau qui étaient ces personnages. Il lui fut répondu que c'étaient les quatre états de l'île; il ajouta que nous serions bien accueillis et bien traités, puisque nous avons vu le pape. Il le répéta à Panurge qui lui dit secrètement:

"Je fais vœu à Dieu. C'est cela, tout vient à point à qui sait attendre. De la vue du Pape nous n'avions jamais profité. A cette heure, de par tous les diables, nous en profiterons à ce que je vois".

Nous descendîmes alors à terre. Tout le peuple du pays, hommes, femmes, petits enfants, comme en procession, venait au-devant de nous. Les quatre états leur dirent à haute voix:

"Ils l'ont vu! Ils l'ont vu! Ils l'ont vu!"

A cette proclamation tout le peuple s'agenouille devant nous, levant les mains jointes au ciel et s'écriant:

"O gens heureux! O gens bienheureux!"

Ce cri dura plus d'un quart d'heure. Puis le maître d'école accourut avec tous ses pédagogues et ses écoliers qu'il fouettait magistralement, comme, dans notre pays, on avait coutume de fouetter les petits enfants lors de la pendaison d'un malfaiteur, afin qu'ils s'en souvinssent. Pantagruel en fut fâché et dit: "Messieurs, si vous ne cessez de fouetter ces enfants, je m'en retourne".

Le peuple s'étonna en entendant cette voix de stentor et je vis un petit bossu à long doigts qui demandait au maître d'école: "Vertus extravagantes. Ceux qui voient le pape deviennent-ils aussi grands que celui-ci qui vous menace?..."

Leurs exclamations furent si grandes qu'Homenas (c'est ainsi qu'ils appellent leur évêque) accourut sur une mule débridée, caparaçonnée de vert... Il voulait lui aussi, nous baiser les pieds à toute force...

*Pierre
de Ronsard
(1524-1585)*

Pierre de Ronsard est un remarquable poète lyrique français. Il est né à Paris, en 1524, dans la famille d'une vieille noblesse. Il fut nommé, déjà à l'âge de dix ans, page auprès des fils du roi François I. Plus tard il était au service d'autres membres de la famille royale. Il fit aussi plus d'une fois partie des missions diplomatiques, ce qui lui servit d'occasion d'aller en Angleterre, en Ecosse, au Danemark, en Allemagne et en Italie. Le séjour à l'étranger avait élargi l'horizon intellectuel du jeune homme. Mais il dit renoncer à la carrière diplomatique, car à l'âge de 18 ans, à la suite d'une maladie grave, il fut frappé de surdité presque complète, et Ronsard se donne tout entier à la poésie qui était sa vocation depuis les années d'enfance.

Ronsard commença par étudier à fond la littérature de l'antiquité. La connaissance des poètes anciens (Homère, Pindare, Virgile, Horace, Ovide) le remplit d'enthousiasme. Mais il ne se borna pas à étudier la poésie de l'antiquité, il étudia aussi la philosophie ancienne qui a laissé son empreinte sur toute l'œuvre du poète. Ronsard fit publier ses premières poésies en 1547. Trois années plus tard parut son premier recueil de vers — "Odes" (1550). Son succès fut immense, la gloire lui vint aussitôt, et elle ne le quitta plus pendant toute sa vie. Il eut ses entrées au palais, put parler aux personnages princiers comme à ses égaux mais il préférait la solitude champêtre, loin de la capitale. Là il se plongeait dans son travail. Il n'a presque pas pris part aux guerres civiles de la deuxième moitié du XVI^e siècle qui ont mis aux prises les catholiques et les huguenots.

La période la plus féconde dans la vie de Ronsard va de 1550 à 1560 et coïncide avec la lutte pour le renouvellement de la poésie française, de son style et de ses genres. Il commença des odes en essayant sur le sol français l'ode solennelle créée par le poète grec Pindare (V^e siècle avant

notre ère). Dans ses odes Ronsard tenta de présenter la France contemporaine sous un jour héroïque. Il s'en rendit d'ailleurs compte lui-même et passa aux odes d'un autre genre, à celles où excellait le poète romain Homère (I siècle de notre ère). C'étaient surtout des odes dans lesquelles Horace chantait les joies de la vie champêtre. En même temps Ronsard s'est mis à écrire des pièces de poésie lyrique. Il fit deux cycles de sonnets, adressés à Cassandre et à Marie. Les premiers des sonnets de Ronsard sont, dans une certaine mesure, une imitation de Pétrarque. Mais ensuite Ronsard se soustrait à l'influence du grand poète lyrique italien et trouve une manière à lui de faire un sonnet, d'ailleurs beaucoup plus réaliste que celle de Pétrarque. Enfin dans ses deux recueils intitulés "Hymnes" (1555-1556); Ronsard nous donne des échantillons de pièces en vers à tendance morale et philosophique ou politique.

Dans la deuxième période de son œuvre (1560-1572) Ronsard devient un poète de cour. Il compose une quantité de madrigaux d'épigrammes et d'impromptus dans le genre de ceux qu'il avait condamnés lui-même auparavant. C'est alors aussi qu'il travaille à son épopée nationale la "Franciade" qui est restée inachevée. Il cesse d'écrire sa "Franciade" après la mort de Charles IX (1574) qui la lui avait commandée.

Au début de la troisième période, après 1572, Ronsard se retire de la vie de cour, pour se renfermer dans le monde de ses sentiments intimes. C'est alors qu'il fait son recueil de sonnets à Hélène-des chants d'un amour tardif et émouvant. Ronsard se représente la vie comme un jardin magnifique plein de belles fleurs et de fruits délicieux.

En homme de la Renaissance, Ronsard reconnaît aux sens leurs droits; il chante la vie terrestre avec ses voluptés. Sa morale qui dit oui à la vie, repose sur une sorte de naturalisme sain. Ronsard vit à la cour, mais cela ne l'empêche pas de dénoncer les mœurs des courtisans. Il condamne par ailleurs l'aspiration à la richesse, le pouvoir de l'argent et en vient par moments jusqu'à renier la civilisation et à lui opposer l'âge d'or des temps primitifs. Ronsard ne fut pas poète-citoyen. Au commencement, il avait cherché à mettre sa poésie au-dessus de toute politique. Mais au moment où la lutte entre les catholiques et les protestants arrive à son paroxysme, il fut bien forcé de faire son choix. Il se rangea alors du côté des catholiques, voyant en eux le parti national qui luttait pour l'unité de l'Etat. Ronsard a réformé la poésie française. Il l'a enrichie de sujets élevés qu'il a traités d'une manière réaliste. Il a renoué la langue poétique et ses moyens d'expression.

Chez Ronsard la poésie acquiert une finesse et une élégance de la forme, une richesse et une force, une souplesse et une harmonie du vers, une simplicité et un naturel de la langue telles qu'elle n'avait encore jamais eues auparavant.

* * *

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée.

Et son teint au vôtre pareil.
Las voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse:
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

(*Odes*, 1550)

* * *

Cesse tes pleurs, mon livre: il n'est pas ordonné
Du destin, que moi vif tu sois riche de gloire;
Avant que l'homme passe outre la rive noire,
L'honneur de son travail ne lui est point donné.
Quelqu'un après mille ans de mes vers étonné,
Viendra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire:
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit champ Ronsard se vante né.

Prends mon livre, prends cœur: le vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.
Mais après le trépas chacun le pense un Dieu.

La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie;
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

(*Les Amours*, 1552)

* * *

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant:
"Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle".

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom de s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Cueillez, des aujourd'hui, les roses de la vie.

(*Sonnets pour Hélène*, 1572-1574)

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVII SIÈCLE

Les guerres civiles qui déchiraient la France pendant la deuxième moitié de XVI siècle se terminèrent avec l'avènement de Henri IV (1594), qui rétablit l'unité de l'Etat français. Le XVII siècle marqua le triomphe de l'absolutisme. Ce fut aussi le siècle où apparurent en Europe une science et une philosophie nouvelles qui devaient porter un coup mortel à la doctrine scolastique de l'Eglise catholique. En ce sens le XVII siècle tout le progrès de la civilisation en France s'accomplit sous l'égide et sous la direction du pouvoir absolu. La monarchie absolue se trouve être le creuset où se forme la jeune société bourgeoise. Au moyen d'une réglementation officielle la monarchie absolue veut régir en France toute la vie intellectuelle et morale, et cela dans les cadres rigides de la centralisation administrative. Dans le monde des idées cet état de choses finit par trouver son expression dans le système harmonieux de la philosophie rationaliste de René Descartes (1596-1650).

Descartes fut un des fondateurs de la conception du monde moderne basée sur les données scientifiques. Descartes essaya de justifier du point de vue méthodologique les procédés nouveaux d'investigation scientifique. Il déclara la raison humaine juge suprême en matière de vérité, pourtant par là même un coup mortel à la religion et à l'Eglise. La lutte que Descartes mena pour une discipline rigoureuse de la pensée, sa règle absolue selon laquelle l'idée doit être simple, claire et distincte fit grandement progresser la civilisation. D'autre part, il ne se lasse guère de recommander à limiter et à définir de plus près l'objet étudié. Son discours de la Méthode" (1637) fut le premier coup de frein aux tendances anarchiques qui caractérisent la vie intellectuelle du siècle précédent. Dans son "Discours" Descartes enseigne comment il faut analyser les faits, les choses et les personnes pour les réduire à leur "essence", c'est-à-dire à la pensée pure. La règle de la distinction logique s'applique tout aussi bien à la langue. On commence à distinguer le

langage de la cour et la langue de la ville, le style élevé et le style bas.

Un principe tout calqué sur celui de la hiérarchie sociale est à la base de l'école littéraire (de l'absolutisme) qui avec son style, détient la suprématie, connue sous le nom de classicisme. La formation du classicisme commence tout au début du XVII^e siècle. Son pionnier fut François Malherbe (1555-1628). Malherbe mena une lutte énergique contre l'individualisme, le subjectivisme et l'anarchie sentimentale des poètes de la Pléiade au nom de la raison.

Malherbe se rendit célèbre par sa réforme poétique qui liquida l'œuvre de la Pléiade. Il commença par épurer la langue poétique d'un grand nombre de néologismes introduits par Ronsard; il réduisit de beaucoup la vogue de l'imitation des poètes antiques et italiens, enfin il fixa les règles de la versification.

Il luttait pour la pureté de la langue française.

Au début, Corneille écrivit quelques comédies et tragédies où il n'y était pas encore question de principes classiques. Le classicisme de Corneille ne se manifesta qu'avec son "Cid" qui fut son premier chef-d'œuvre. Mais le "Cid" avait déclenché une polémique violente dont l'inspirateur était Richelieu lui-même. Le tout-passant cardinal était mécontent de l'indépendance de Corneille, de son humanisme et de son patriotisme qui ne témoignait pas d'un dévouement sans borne au roi.

L'Académie Française condamna le "Cid" parce qu'il choquait les règles du classicisme. Corneille révisa plusieurs fois ses vues et conceptions. Il abandonna les principes de la morale libre des humanistes et adopta les positions monarchistes tout en observant très rigoureusement les règles formelles du classicisme.

Devenu chantre de l'absolutisme Pierre Corneille développe l'idée de la maîtrise de nos passions dans l'intérêt de l'Etat.

Empruntant à l'histoire les sujets de presque toutes ses tragédies. Corneille y exprime ses idées politiques.

Après 1660 la tragédie cornélienne, à sujet historique et politique, tout imprégnée de morale stoïcienne, cède le pas à la tragédie d'un autre genre, dont le créateur fut Jean Racine. Dans ses tragédies Racine nous donne une analyse psychologique de l'amour. Son œuvre reflète les changements survenus dans l'état d'esprit des

aristocrates français qui, sous Louis XIV avaient définitivement capitulé devant le pouvoir absolu du roi.

Dans ses premières tragédies, depuis "Andromaque" jusqu'à "Phèdre" il met au premier plan la passion amoureuse et non pas l'héroïsme politique et religieux. Avec cela il enseigne l'abnégation, l'abandon de ses passions, le renoncement à la lutte. Classique parfait. Racine, au point de vue religieux, professait la doctrine rigoureuse de jansénisme. Le jansénisme était un courant théologique et moral au sein de l'Eglise catholique de France, qui avait des adeptes dans la classe bourgeoise. Il niait la liberté de la volonté humaine et proclamait la prédestination. Dieu prédestine l'homme d'avance au salut ou à la damnation. Un moment, il est vrai, dans la première moitié de sa vie Racine s'éloigna du jansénisme, car ce dernier était hostile à l'art. Mais lorsque l'aristocratie réactionnaire fit échouer sa "Phèdre", Racine quitte le théâtre et redevint janséniste (1677).

Après cela Racine ne donna plus que deux tragédies à sujet biblique "Esther" et "Athalie". Cette dernière est son chef-d'œuvre. C'est une pièce politique et une peinture de la révolte du peuple contre le pouvoir tyrannique.

Le vrai créateur de la comédie classique de caractères fut Molière. Avant de le devenir, Molière étudia à fond la comédie à travers les âges, depuis l'antiquité romaine avec Plaute et Térence jusqu'à la comédie italienne et espagnole des XVI et XVII siècles.

Ecrivain vraiment populaire, Molière emploie une langue qui est à la portée du peuple: vive, savoureuse, toute nourrie de locutions populaires, de dictons et de proverbes.

Héritier des meilleures traditions de la Renaissance française, Molière n'avait d'autre critère du vrai, du bon et du beau que "la nature". Sa méthode littéraire était réaliste. Dans ses comédies Molière brosse un tableau de la vie française au XVII siècle d'une richesse et d'une fidélité extraordinaires.

En dehors du genre dramatique, le classicisme français a pour principal représentant Jean de la Fontaine. Il s'est acquis la gloire par ses fameuses "Fables" (1668-1694) qui, sous une forme élégante, légère et finement ironique, nous donnent une peinture exacte de la vie française.

La Fontaine fut un peintre de large envergure; Dans ses fables l'élément épique s'entremêle avec les éléments lyriques et dramatiques. La Fontaine fut le seul poète de son temps qui aimât la nature et qui sût la peindre d'une manière magistrale.

Les prosateurs les plus marquants du XVII^e siècle furent Pascal (les Provinciales, 1656; les Pensées, 1670), La Rochefoucauld (Maxime, 1665) et la Bruyère (Caractères ou Mœurs de ce siècle, 1688).



*Pierre
Corneille
(1606-1684)*

Pierre Corneille est le premier grand auteur dramatique français, le créateur de la tragédie classique.

Il est né à Rouen, en 1606, dans la famille aisée d'un fonctionnaire. Il a fait ses études dans un collège des jésuites à Rouen. Après le collège, il a étudié le droit et est entré dans le barreau.

Corneille a débuté dans la carrière littéraire par de courtes poésies lyriques. Il écrit ensuite sa comédie "Mélite" (1629), qui eut à Paris du succès à cause de la simplicité naïve de son style. Puis Corneille a fait quelques tragicomédies dans le style espagnole (Clitandre, 1630-1631), (la Veuve, 1632; l'illusion comique, 1636), où il paye un riche tribut à la mode du temps qui avait rendu ce genre dramatique très populaire. Simultanément, il a écrit aussi quelques comédies (la Galerie du Palais, 1632; la Suivante, 1633; la Place Royale, 1633-1634), où il tente de donner un tableau réaliste des mœurs parisiennes du temps de Louis XIII. Corneille n'emprunte pas le sujet de sa première tragédie "Médée" (1635) à l'histoire, mais à la mythologie antique. La tragédie n'a eu qu'un succès médiocre. Corneille n'est devenu réellement célèbre qu'avec son "Cid" (1636). C'était un vrai triomphe qui a divisé cependant le public parisien en deux camps adverses. En tête du camp hostile se trouvait le puissant cardinal Richelieu. Il gardait sans doute un mauvais souvenir de n'avoir pas réussi à soumettre Corneille à son influence. Le Cardinal faisait au "Cid" plus d'un reproche: il critique le sujet de la pièce; il trouvait que le conflit entre l'amour et le devoir n'y était pas conçu comme il fallait enfin il reprochait à l'auteur du "Cid" de violer les règles classiques. Le fondateur de l'Académie Française, Richelieu, a obligé celle-ci de juger le "Cid". Obéissant au cardinal, l'Académie condamne la pièce. Conscient d'être tombé en disgrâce, Corneille a regagné Rouen, où il passe quelque temps à réviser ses idées

sur le théâtre. En 1640, il a fait jouer deux tragédies: "Horace" et "Cinna". Les sujets de ces pièces étaient empruntés à l'histoire romaine. Ces deux pièces écrites dans un style mâle et sévère, ont fait de Corneille le père du théâtre français. Corneille a écrit ensuite "Polyeucte" (1643), tragédie représentant le martyr de Polyeucte, seigneur arménien et néophyte du christianisme. La dernière des tragédies de Corneille est "Pompée" (1649), tragédie destinée à glorifier encore une fois la vertu guerrière des Romains. L'année 1644 s'ouvre avec la tragédie "Rodogune", que Corneille estimait. Les traits caractéristiques de celle-ci sont: sujet plus compliqué, péripéties enchevêtrées de l'action et dénouement à effet.

Corneille crée un genre spécial "de la tragédie à machines" comportant des effets féériques (Andromède, 1650). Puis il introduit dans la tragédie l'élément comique et le dénouement heureux (Don Sanche d'Aragon, 1650; Nicomède, 1651).

En 1647, Pierre Corneille est élu à l'Académie Française. Dans les cinq années suivantes (1648-1653) il paye quelque tribut à la Fronde, ce vaste mouvement antimonarchique soulevé par les féodaux qui ont profité de l'hostilité des masses populaires au gouvernement du cardinal Mazarin.

Le souffle de la Fronde se fait sentir dans "Nicomède" et "Pertharite" (1653). Corneille ne reprend son activité littéraire qu'en 1659. Mais ses meilleures tragédies écrites dans la dernière période de sa vie (Œdipe, 1659; Sertorius, 1662; Othon, 1664) témoignent du déclin de son génie. L'apparition sur la scène de Jean Racine ne fait qu'accentuer ce déclin.

Corneille entreprend en vain de se mesurer avec son jeune rival. En 1674, après le four de sa pièce "Suréna", Corneille renonce définitivement au théâtre. Il est mort dix ans après dans la misère ayant le malheur d'avoir survécu à sa gloire.

Le rôle de Corneille dans l'histoire de la littérature française est considérable. Il a formé la tragédie française classique. Il a donné à la tragédie le caractère de tragédie politique. Corneille salue dans la monarchie le principe d'unification nationale. Les héros positifs de Corneille, ce sont des hommes à la volonté de fer, fidèles au devoir jusqu'au fanatisme, et qui savent tenir leurs passions en bride pour des motifs politiques.

Corneille est assez réaliste dans les meilleures de ses tragédies où il met en relief avec beaucoup d'exactitude les principales tendances de la vie française de son temps en peignant magistralement les personnages qui les traduisent.

LE CID

(1636)

Le sujet de cette célèbre tragédie est emprunté à la pièce de l'auteur dramatique espagnol Guillem de Castro "la Jeunesse du "Cid". Son héros est Ruy (Rodrigo) Diaz, vainqueur des Maures, dont les exploits ont fourni la matière aux légendes populaire d'Espagne. Corneille a simplifié l'intrigue de la pièce espagnole. Il a mis l'accent non pas sur l'action compliquée, comme chez de Castro, mais sur le conflit des sentiments de ses personnages. Le jeune et brave chevalier don Rodrigue, en défendant l'honneur de sa famille, tue dans un duel le père de sa fiancée Chimène, Don Gomez, qui avait souffleté son vieux père. Ce meurtre creuse un abîme entre les deux jeunes amants. Chimène continue à aimer Rodrigue, qui a accompli son devoir. Mais pour venger l'honneur familial, elle doit le faire mourir. Elle pleure la mort de son père et elle tremble pour la vie de son amant. Chimène n'abandonne pas son dessein de vengeance même après le retour victorieux de Don Rodrigue d'une campagne contre les Maures qui avaient attaqué le pays.

Le roi de Castille Don Fernand personnifie dans la pièce le despote éclairé. Il trouve une solution: un duel doit avoir lieu entre Don Rodrigue et Don Sanche, amoureux de Chimène. De ce duel c'est de nouveau Rodrigue qui sort vainqueur. Mais il épargne son adversaire. Le roi ordonne à Chimène d'épouser Don Rodrigue; il ajourne cependant le mariage d'un an pour donner à Chimène le temps "d'essuyer ses larmes".

ACTE III

SCENE IV

Don Rodrigue, Chimène, Elvire

Don Rodrigue

Eh bien sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

Chimène

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

Don Rodrigue

N'épargner point mon sang: goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

Chimène

Hélas!

Don Rodrigue

Ecoute-moi.

Chimène

Je me meurs

Don Rodrigue

Un moment.

Chimène

Va, laisse-moi mourir.

Don Rodrigue

Quatre mots seulement:
Après ne me réponds qu'avec que cette épée.

Chimène

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

Don Rodrigue

Ma Chimène...

Chimène

Ote-moi cet objet odieux.
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

Don Rodrigue

Regarde le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère et pour hâter ma peine.

Chimène

Il est teint de mon sang.

Don Rodrigue

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

Chimène

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir:
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

Don Rodrigue

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonorait mon père et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur;
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur:
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir: dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance,
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,

J'ai pensé qu'à tour mon bras était trop prompt;
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté sans doute emportait la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Que, malgré cette part que j'avais en ton âme,
Qui m'aime généreux me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis encore; et quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire:
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte et pour te mériter;
Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire:
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

Chimène

Ah. Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage;
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire:
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère:

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir:
Et contre ma douleur; j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne:
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

Don Rodrigue

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

Chimène

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

Don Rodrigue

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne

Et pour venger un père emprunter d'autre bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

Chimène

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu veux m'en donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aus traits de ton amour ni de ton désespoir.

Don Rodrigue

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

Chimène

Va, je ne te hais point.

Don Rodrigue

Tu le dois.

Chimène

Je ne puis.

Don Rodrigue

Crains-tu si peu le blâme, ert si peu les faux bruits?
Quand on sura mon crime, et que ta flamme dure,

Que ne publieront point l'envie et l'imposture.
Force-les au silence, et sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

Chimène

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Elève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis.
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime,
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ:
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence:
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

Don Rodrigue

Que je meure!

Chimène

Va-t'en.

Don Rodrigue

A quoi te résous-tu?

Chimène

Malgré des feux si beaux, qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

Don Rodrigue

O miracle d'amour!

Chimène

O comble de misères!

Don Rodrigue

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

Chimène

Rodrigue, qui l'eût cru?

Don Rodrigue

Chimène, qui l'eût dit?

Chimène

Que notre heur fût si proche et sitôt se perdit?

Don Rodrigue

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

Chimène

Ah! mortelles douleurs!

Don Rodrigue

Ah! regrets superflus!

Chimène

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

Don Rodrigue

Adieu: je vais trainer une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

Chimène

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu: sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

Elvire

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

Chimène

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.



*Jean
Racine
(1639-1699)*

Racine, le second grand poète tragique français du XVII^e siècle, est né à la Ferte-Milon dans la famille d'un fonctionnaire. Ses parents perdus de bonne heure, Racine a été élevé par sa grand-mère. Elle était janséniste. Racine fait ses études dans les écoles jansénistes, où il acquiert d'excellentes connaissances des langues classiques et de l'antiquité. Ecolier, il faisait des vers.

Ses études terminées, Racine a renoncé à la doctrine austère de Jansénius et a mené un certain temps une vie déréglée en compagnie de poètes et acteurs. Après un scandale avec un jeune homme, ses tuteurs (des gens pieux) l'ont envoyé en Languedoc chez son oncle, prêtre. Mais Racine y reste pendant deux ans (1661-1663), et il revient à Paris.

Au début, Racine écrit des odes, ce qui lui ouvre les portes des palais et lui vaut une pension royale. Mais, Racine ne trouve que sa vocation dans la tragédie. Sa première tragédie était "La Thébaine, ou les frères ennemis" (1664), une imitation de Corneille. Dans sa deuxième pièce "Alexandre le Grand" (1665), Racine a fait du conquérant macédonien un amoureux galant. La pièce a eu un brillant succès, mais Corneille a refusé de reconnaître le talent dramatique de Racine. Racine s'est éloigné de Corneille en 1666, a rompu définitivement avec ses maîtres jansénistes.

En novembre 1667, Racine a fait jouer sa grande tragédie "Andromaque" qui lui a valu le rang du premier poète tragique de France. Le succès a été immense, mais cette pièce a divisé le public parisien en deux camps. Les adversaires de Racine étaient les amateurs de Corneille et, en même temps, les représentants de la noblesse faisaient partie de l'opposition.

Les partisans de Racine étaient Louis XIV, ses favoris et les intellectuels nobles et bourgeois d'avant-garde.

En effet, chaque pièce de Racine offrait au spectateur du théâtre français quelque chose de neuf et d'inedit. Sa comédie "Les Plaideurs" (1669) est une imitation unique en son genre des Guêpes d'Aristophane; Sa tragédie "Britannicus" (1668) a pour sujet un épisode de l'histoire romaine. Le personnage central de "Britannicus" est l'empereur Néron au moment où, poussé par son favori Narcisse, il commence à donner libre cours à ses penchants "vicieux et à sa soif de pouvoir tyrannique. Dans une autre tragédie "Bénéfice" (1670), à Néron succède l'empereur Titus, souverain vertueux qui sait maîtriser ses sentiments dans les intérêts de l'Etat et se soumettre la volonté du peuple romain. Le sujet de cette tragédie est aussi simple que possible.

Il y a aussi du nouveau dans la tragédie "Bajazet" (1672). Son sujet n'est plus tiré de l'antiquité, comme c'était devenu coutume au théâtre classique, mais de l'histoire turque contemporaine. L'action se déroule dans la Turquie. C'est un drame sanglant dans le sérail du sultan. On y sent toute l'horreur de la despotie orientale.

En 1673, Racine a été élu à l'Académie Française et a fait jouer sa tragédie "Mithridate", où il peint le roi du Pont qu'il représente comme un prince brave et fier dans la vie publique, mais qui, dans la vie privée, est un despote jaloux et et hypocrite.

Les ennemis de Racine commencèrent, dans le but de ternir sa gloire, d'exagérer les succès insignifiants des auteurs médiocres, ses concurrents. Ils ont recouru à cette indigne manœuvre lors de la représentation d'Iphigénie en Aulide" (1674). Mais ce fut en vain.

Cependant, les ennemis de Racine ne se tiennent pas pour battus, et ils prennent leur revanche à la représentation du chef-d'œuvre "Phèdre" (1677), à laquelle leur "cabale" infligea un échec, alors la méchante pièce de Pradon, "Phèdre et Hippolyte", a eu un brillant succès.

La chute de "Phèdre" a eu sur Racine un effet des plus défavorables. Il a renoncé au théâtre et revient au jansénisme. En 1689, sur la demande de Madame de Maintenon, épouse du roi, Racine écrit un drame lyrique sur un sujet biblique, "Esther", pour être représenté dans le couvent des demoiselles de Saint-Cyr, qu'elle avait fondé. Esther, femme du roi persan Assurérus, obtient le salut du peuple juif menacé d'extermination. A travers l'image pieuse d'Esther, Racine laisse deviner les traits de Madame de Maintenon elle-même, tandis que le souverain persan ressemble à Louis XIV. La pièce a eu un succès immense. Racine a fait une autre pièce de même genre — "Athalie" (1691),

Après "Athalie", Racine écrit quatre "Contiques Spirituels" (1694) dont les vers harmonieux soulignent la profondeur des sentiments. Peu avant la mort de Racine, Louis XIV lui interdit l'accès de la cour.

Racine lutte pour la simplicité et la vraisemblance du sujet de la tragédie, de sa langue et de son style. Il cherche à condenser l'action et à la serrer le plus possible dans le temps et l'espace, tout cela pour mettre en relief l'analyse psychologique de la nature humaine. Classique par excellence, Racine suit facilement toute les prescriptions des théoriciens du classicisme, car elles conviennent à son génie.

Racine préfère peindre de mauvais princes: des despotes couronnés et des tyrans qui abusent de leur toute-puissance pour satisfaire leurs appétits grossiers, en particulier pour assouvir leur basse concupissance dont les femmes sont les victimes. Dans ses tragédies Racine donne toute une galerie de magnifiques portrait de femmes. Racine est le premier poète qui ait chanté la femme en France.

PHEDRE

(1677)

“Phèdre” est la plus mûre et la plus parfaite des tragédies de Racine. Le thème psychologique de “Phèdre” est la démonstration des ravages que produit dans l'âme d'une femme une passion violente et aveugle qui l'entraîne malgré elle au crime et à sa propre perte. Phèdre, épouse du roi d'Athènes, Thésée, s'éprend du fils de son mari, Hippolyte. Au début, elle cache à son beau-fils ses sentiments coupables. Elle ne lui en fait l'aveu qu'après avoir reçu la nouvelle de la mort de Thésée. Hippolyte repousse l'amour de Phèdre non seulement parce qu'elle est la femme de son père, mais aussi parce qu'il est amoureux d'Aricie, fille d'un roi ennemi mortel de son père. Bientôt après, Phèdre apprend, que la nouvelle de la mort de Thésée était fausse.

Prise de peur pour elle-même et pour son enfant, elle écoute le conseil de sa confidente, Oenone et lui permet de calomnier Hippolyte devant son père.

Lorsque Thésée demande à Phèdre si vraiment Hippolyte est coupable, celle-ci garde un silence suspect qui dissipe chez Thésée les restes du doute. Thésée maudit son fils et demande à Neptune, dieu de la Mer, de le châtier. Ensuite Phèdre éprouve des remords. Elle décide alors de disculper Hippolyte aux yeux de son père. Mais voici qu'elle apprend l'amour d'Hippolyte pour Aricie. La jalousie la fait revenir sur sa bonne résolution. Cependant Neptune lance sur les chevaux attelés au char d'Hippolyte un monstre marin. Hippolyte tombe du char et se brise contre un rocher.

Apprenant la mort d'Hippolyte, Phèdre s'empoisonne, mais avant de mourir, elle avoue à son mari toute la vérité.

ACTE II

SCENE V

Phèdre, Hippolyte, Oenone.

Phèdre à Oenone, dans le fond du théâtre

Le voici: vers mon cœur tout mon sang se retire.

J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

Oenone

Souvenez-vous d'un fils, qui n'espère qu'en vous.

Phèdre

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens de joindre mes larmes;

Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.

Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin

Qui de ma mort encore doit le rendre témoin.

Déjà mille ennemis attaquent son enfance:

Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.

Mais un secret remords agite mes esprits:

Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris:

Je tremble que sur lui votre juste colère

Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

Hippolyte

Madame, je n'ai point de sentiments si bas.

Phèdre

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,

Seigneur: vous m'avez vue attachée à vous nuire:

Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.

A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.

Au bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir;

En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on ôsât, prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

Hippolyte

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne, rarement au fils d'une autre épouse;
Madame, je la sais: les soupçons importants
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

Phèdre

Ah, seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter.
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore.

Hippolyte

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore:
Peut-être votre époux encore le jour:
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protège, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

Phèdre

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur: puisque Thésée a vu les sombres bords.
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie:
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je? il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.

Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux;
Je la vois, je lui parle; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

Hippolyte

Je vois de votre amour l'effet prodigieux:
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

Phèdre

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée:
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche:
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous vois.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage;
Cette noble pudeur colorait son visage
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encore, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite:
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non: dans ce dessein je l'aurais devancée;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante.
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante:
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,

Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher;
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Hippolyte

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

Phèdre

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire?

Hippolyte

Madame, pardonnez: j'avoue en rougissant
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue;
Et je vois...

Phèdre

Ah, cruel! tu m'a trop entendus!

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur;
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encore plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé:
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;

J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes,
J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvait me regarder...
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr:
Faibles projects d'un cœur trop plein de ce qu'il aime.
Hélas! je ne t'ai pu parler que de moi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour:
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte.
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper;
Voilà mon cœur! c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe: ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée;
Donne.

Oenone

Que faites-vous, madame! Justes dieux!
Mais on vient: éviter des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.



*Jean-baptiste
Poquelin,
dit Molière
(1622-1673)*

Jean-Baptiste Poquelin, Molière, est le plus grand écrivain comique français, le créateur de la comédie classique. Molière est né à Paris, dans la famille d'un tapissier. Il fait ses études au collège de Clermont, dirigé par les jésuites. Après le collège, en 1639, Molière étudie le droit à Orléans. Il ne voulait pas devenir avocat. Passionné pour le théâtre, Molière a fondé avec un groupe de camarades "l'Illustre-Théâtre" (1643) qui n'existe d'ailleurs que pendant deux ans. Après la fermeture de son théâtre, Molière entra dans une troupe de comédiens ambulants avec laquelle il a parcouru la province pendant treize ans (1645-1658). Molière mène une dure existence pendant les années de la Fronde.

Les années d'épreuve ont fait de lui un comédien accompli. En 1650, il se met à la tête d'une troupe, à la fois comme directeur et comédien. La pauvreté du répertoire le pousse à écrire lui-même. Il débute par de petites farces, où les acteurs pouvaient improviser. Ces farces sont perdues. Molière a fait jouer en province deux comédies en vers. "L'Etourdi" (1655) et "Le Dépit amoureux" (1656). Dans ces deux pièces, le rôle principal, était joué par Molière lui-même. Le succès fut immense. Son écho parvient jusqu'à Paris. En octobre 1658, la troupe a été invitée à jouer à la Cour. Après ce succès, Louis XIV a autorisé la troupe à rester à Paris et à s'établir dans la salle du Petit-Bourbon, et Molière ne quitta plus Paris. Molière jouissait de la protection du roi. Dans sa première comédie qu'il a fait jouer à Paris, "les Précieuses ridicules" (1659), Molière raille sans pitié les héroïnes des salons aristocratiques, puis dans sa première comédie-ballet, "les Facheux" (1661), Molière fait défiler tout un cortège de fainéants du grand monde. Il y montre la pauvreté morale, l'indigence, intellectuelle et la vie parasitaire de l'aristocratie.

Dans deux comédies, "l'Ecole des maris" (1661) et "l'Ecole des femmes" (1662), Molière pose les problèmes du mariage, de la famille et de l'éducation des filles.

La véhémence de l'invective de Molière lui a créé beaucoup d'ennemis dans le milieu aristocratique. Molière fut accusé de ne pas observer les règles du classicisme, d'attaquer la religion, de fouler aux pieds les règles de la bienséance et de pécher contre le bon goût.

Molière porte la comédie à son plus haut degré de perfection avec "le Tartuffe" (1664), "Don Juan" (1665) et "le Misanthrope" (1666). Dans "le Tartuffe", Molière démasque avec une hardiesse inouïe l'hypocrisie religieuse et la fausse dévotion en France et qui sont cultivées dans la haute société et à la cour par la reine-mère Anne d'Autriche. Dans "Don Juan" il dénonce impitoyablement l'aristocratie féodale rapace, débauchée et foncièrement immorale.

Dans "le Misanthrope", Molière peint le conflit d'un homme brave, honnête et franc avec le milieu mondain sans âme, flatteur et mensonger. Parvenu à la pleine maturité de son talent, Molière s'attaque aux défauts de la société bourgeoise.

Molière se plaît à ridiculiser la sotte vanité des bourgeois enrichis qui veulent s'allier aux familles nobles ruinées, leur manie d'acheter avec de l'or les titres de noblesse et de contracter les mariages dans le milieu aristocratique. La pièce "le Bourgeois gentilhomme" (1670) est un brillant échantillon du genre comédie-ballet.

Molière est tout aussi fidèle à la farce populaire. Certaines farces de Molière, "Le médecin malgré lui" (1666), "les Fourberies de Scapin" (1671) sont de petits chefs-d'œuvre. Les thèmes et les personnages comiques, la farce entrent dans la majeure partie des comédies, à l'exception du "Misanthrope" et "des Femmes savantes" (1672) une des meilleures pièces, dirigée contre les salons précieux dont il raille le pédantisme scientifique. Enfin, la dernière comédie de Molière, "le Malade imaginaire" (1673), est une satire sur la médecine de son temps et sur les soi-disant médecins qui sont en réalité des charlatans.

C'est une des pièces de Molière qui fait le plus rire, bien qu'elle ait été écrite par un homme atteint d'une maladie mortelle. A sa troisième représentation, jouant le rôle d'Orgon, Molière se sentit mal et il est mort quelques heures après. Comme il était mort sans avoir reçu les derniers sacrements de l'Eglise, celle-ci lui refusa la sépulture chrétienne. L'interdiction ne fut levée que sur l'ordre de Louis XIV.

Avec Molière la comédie française a été portée à un degré de perfection qu'elle n'avait jamais atteint.

Tartuffe

J'en suis ravi de même; et sans doute; il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

Elmire

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.
(Damis, sans se montrer, entre ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'était retiré, pour entendre la conversation).

Tartuffe

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

Elmire

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.
Tartuffe, prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.
Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle...

Elmire

Ouf! vous me serrez trop.

Tartuffe

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurai bien plutôt...
(Il met la main sur les genoux d'Elmire.)

Elmire

Que fait là votre main?

Tartuffe

Je tâte votre habit: l'étoffe en est moelleuse.

Elmire

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe se rapproche d'elle)

Tartuffe, maniant le fichu d'Elmire.

Mon dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;

Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

Elmire

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.

On tient que mon mari veut dégager sa foi,

Et vous donnez sa fille. Est-il vrai? dites-moi.

Tartuffe

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vrai dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;

Et je vois autre part les merveilleux attraits

De la félicité qui fait tous mes souhaits.

Elmire

C'est que vous m'aimez rien des choses de la terre.

Tartuffe

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

Elmire

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

Tartuffe

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles:
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles;
Il a sure votre face épanche des beautés.
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés,
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable;
Que je puis l'ajuster avec que la pudeur;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux si vous voulez, malheureux s'il vous plaît.

Elmire

La déclaration est tout à fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

Tartuffe

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme:
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange;
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinait mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que, si vous contemplez d'une âme un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille;
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer,
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,

Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

Elmire

Je vous écoute dire et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur;
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

Tartuffe

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine faiblesse,
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

Elmire

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux en revanche une chose de vous;
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane.
L'union de Valère avec que Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir...

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVIII SIÈCLES

Au XVIII siècle l'histoire de la littérature française entre dans une phase nouvelle de son évolution, qui est en rapport direct avec le grand mouvement d'émancipation du tiers état. Vers la fin du régime de Louis XIV il devient évident que l'absolutisme était désormais un frein au développement du capitalisme. Devenue assez forte du point de vue économique et culturel, la bourgeoisie française commence à préparer sa révolution. Il est convenu d'appeler "Siècle des Lumières" l'époque de la préparation idéologique de la révolution.

Ce mouvement d'idées-dont l'époque porte aussi le nom de "Siècle de philosophie" — était d'une grande envergure et alla toujours croissant jusqu'à la révolution de 1789. Les philosophes français ne traduisent pas seulement les vœux de la bourgeoisie, mais ils s'étaient faits les porte-parole du peuple opprimé tout entier, et même "de toute l'humanité souffrante".

La littérature devient la principale tribune des philosophes français du XVIII siècle. Elle était tout imprégnée de courants caractéristiques de l'époque: le culte de la raison, l'optimisme, la foi dans le progrès, la propagande de liberté politique et d'égalité civique. Elle était très combative, elle critiquait impitoyablement la société féodale, l'Etat, la religion, la science et l'art.

Le siècle des Lumières fut, après la Renaissance, une des plus glorieuse périodes dans l'histoire de la littérature européenne. Les meilleurs des écrivains français n'avaient l'esprit étroit ni unilatéral. D'autre part, ils ne défendaient pas la théorie de l'art pour l'art. Ils étaient des écrivains-citoyens. Ce fait caractérise l'ascension du tiers état. Une tout autre tendance caractérisé la littérature de l'aristocratie au déclin. Son trait distinctif est un libertinage élégant et raffiné de masque à la pauvreté d'idées.

Un des faits marquants de la vie littéraire française était la désagrégation du classicisme qui, s'étant réfugié à la cour, devient

à son tour le refuge suprême de tous les groupements d'écrivains d'esprit conservateur.

Le fondateur et le représentant le plus célèbre de ce classicisme nouveau est Voltaire. C'était un esprit des plus clair voyants et des plus universels. Il n'y a pas un domaine où il n'était pénétré et où il n'ait dit quelque chose de nouveau. Avec cela c'était un homme politique plein d'ardeur. Voltaire descendit dans l'arène d'écrivain publiciste dès le premier tiers du siècle. Quand à la tragédie classique, Voltaire essayait de garder sa forme traditionnelle, mais il voulait en même temps l'enrichir de thèmes nouveaux: des conflits dans la vie de famille, où l'on surprend des notes de sensibilité bourgeoise.

L'attitude idéologique de Voltaire reste la même dans les autres genres littéraires: dans l'épopée nationale, dans le poème satirique, dans le poème didactique et descriptif.

Le processus de la désagrégation de la comédie classique aboutit, au début de la seconde moitié du XVIII siècle, à la création d'un genre nouveau-le drame bourgeois. Le théoricien de ce genre est le grand philosophe matérialiste Denis Diderot. Le drame bourgeois se distingue de la comédie larmoyante par sa forme en prose, par la représentation des hommes du tiers état et surtout par une conception nouvelle, philosophique, des choses. L'esthétique matérialiste de Diderot, qu'il mettait au service de la refonte révolutionnaire de la société française, l'aida à réaliser une véritable réforme de la poésie dramatique dans l'esprit progressiste.

Le théâtre français du Siècle des Lumières atteint à son apogée avec les comédies de Beaumarchais.

Beaumarchais commence par faire des drames bourgeois comme le recommandait Diderot. Mais bientôt il comprend que ce genre là ne convenait guère aux aspirations révolutionnaires du tiers état. Il décide alors de faire revivre l'ancienne comédie, disparue de la scène française, mais en lui donnant une allure nouvelle, combative et satirique. Il y réussait parfaitement dans sa fameuse trilogie de Figaro dont les deux premières parties ont été écrites avant 1789.

L'évolution du roman du XVIII siècle rappelle beaucoup celle de la comédie. Des deux courants hérités du siècle précédent, c'est la tendance au réalisme bourgeois qui prédomine dans le roman, parce qu'elle répond aux intérêts du tiers état dans son ascension.

C'est ce qui fait Montesquieu dans ses "Lettres persanes" (1721), ce premier modèle du "roman philosophique", où le récit est entremêlé de digressions idéologiques diverses. Il fait une critique libérale du despotisme de Louis XIV en faisant parler des Persans qui voyagent à travers la France. Le continuateur le plus éminent de Montesquieu dans le domaine du roman philosophique fut Voltaire qui recourait volontiers au genre de roman ou de nouvelle philosophique pour dénoncer les survivances réactionnaires du passé.

Les romans philosophiques de Voltaire présentent une grande diversité de procédés littéraires et reflètent les différentes étapes de l'évolution de ses vues sociales et philosophiques.

Le roman philosophique change d'aspect sous la plume de Diderot. Diderot a débuté dans les belles-lettres par un roman frivole, "Les Bijoux indiscrets" (1748), dont l'action se passe selon le goût du temps, dans un cadre oriental. "Les Bijoux indiscrets" sont le seul roman de Diderot qui ait été publié de son vivant. Ses autres romans, plus importants, ne parurent qu'en édition posthume. Il fait des portraits d'hommes vrais et vivants, et il montre comment ces hommes sont influencés par le milieu où ils vivent et comment ils réagissent à leur tour sur ce milieu. La plus profonde de ses œuvres quant au contenu est sa nouvelle "Le Neveu de Rameau", où l'auteur élargit le cadre de la critique de la société contemporaine.

L'une des plus brillantes périodes de l'histoire du roman français se rattache à l'œuvre de Jean Jacques Rousseau, ce fondateur de la philosophie du sentiment et de la croyance qui exerça une immense influence sur toute la littérature européenne de la fin du XVIII^e siècle.

L'œuvre principale de Rousseau est son roman "Julie ou la Nouvelle Héloïse", échantillon du roman sentimental. Ce roman est tout pénétré de profondes contradictions d'ordre idéologique.

"Les Confessions" de Rousseau servirent de prototype au roman autobiographique sous forme de cahier intime où le héros, qui est l'auteur lui-même découvre toute son âme en peine. Tout au long de cette biographie, l'auteur ne cesse de s'analyser, d'étudier en psychologue ses états d'âme, de noter les faiblesses, les grandeurs et les bizarreries de sa personnalité. En même temps cet ouvrage affirme la valeur du "moi, le droit de l'individu de sentir, penser et agir conformément à la nature primitive de l'homme, sans tenir compte des traditions établies.

Montesquieu

(1689-1755)

Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu est né le 18 janvier 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux. Sa famille appartenait à la noblesse gasconne. Charles-Louis a fait ses études dans un collège de Juilly, près de Paris. Dans ce collège Charles-Louis a acquis une connaissance profonde de l'histoire et de la philosophie anciennes. Suivant la tradition de la famille, Charles-Louis fait son droit et est reçu en 1714 au parlement de Bordeaux avec le titre de conseiller. Deux ans après meurt son oncle, président à mortier de Bordeaux, qui lui lègue sa charge, son bien et le titre de baron de Montesquieu. Montesquieu s'intéressait beaucoup plus à des recherches scientifiques, surtout à l'histoire et à la sociologie, aussi pour un temps à la physique et à l'histoire naturelle.

L'esprit "philosophique" de Montesquieu se fait sentir déjà dans le mémoire qu'il a présenté à l'Académie des Sciences de Bordeaux: "La politique des Romains sur la Religion", où il considère la religion comme une affaire de politique.

Son premier roman "Les Lettres persanes" paraît en 1721, sans nom d'auteur, sous l'enseigne d'un éditeur hollandais. L'ouvrage a un succès éclatant. Le nom de l'auteur se répond promptement. La vogue du roman donne à Montesquieu l'accès des plus célèbres salons parisiens. Désormais il passe à Paris plusieurs mois de l'année. Se pliant au goût de la société mondaine. Montesquieu fait paraître en 1725 un poème allégorique en prose "Le Temple de Gnide", qu'on supposait traduit du grec. Adorateur de la beauté antique, Montesquieu a su rendre dans ce poème galant une grâce naturelle et une fraîcheur de sentiment. En 1725 Montesquieu se présente à l'Académie française, mais comme il passait pour l'auteur des

"Lettres persanes", le roi a refusé son agrément au choix de l'Académie, sous le prétexte que Montesquieu n'habitait pas Paris.

Montesquieu s'en retourne à Bordeaux. Il y compose quelques traités de son deuxième poème pastoral ("Voyage à Pathos" 1727). L'année suivante il se démet de sa charge de président et vient s'installer à Paris. Il se présente de nouveau à l'Académie et cette fois est élu. De 1728 à 1731 il voyage en Allemagne, en Hongrie, en Italie et en Suisse, deux ans en Angleterre. Dès son retour en France (août 1731) Montesquieu renonce à la vie mondaine et se consacre tout entier aux recherches sur l'origine et la nature des lois. Au cours de la préparation de son ouvrage fondamental "L'esprit des Lois" qui l'occupe pendant vingt ans de sa vie, Montesquieu tourne de nouveau vers l'histoire de Rome, pour trouver des exemples à l'appui de sa thèse. Son nouvel ouvrage historique "Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence" (1734) devait constituer un chapitre de "L'Esprit des Lois".

"L'Esprit des Lois", qui parut en 1748 à Genève mit Montesquieu au rang des plus célèbres philosophes du Siècle des Lumières. Dans cet ouvrage, Montesquieu idéalise la constitution britannique, qui, à son avis, garantit le mieux possible les libertés politiques. En même temps il dénonce le despotisme et l'intolérance en matière de religion. L'Esprit des Lois fut condamné et interdit par l'Eglise catholique. Montesquieu est mort à Paris le 10 février 1755.

L'ESPRIT DES LOIS

LIVRE III

Chapitre III

Du principe de la démocratie

Il ne faut pas beaucoup de probité pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le bras du prince toujours levé dans l'autre, règlent ou contiennent tout. Mais dans un Etat populaire, il faut un ressort du plus, qui est la vertu.

Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et est très conforme à la nature des choses. Car il est clair que, dans une monarchie, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des

lois, on a besoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, où celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même, et qu'il en portera le poids.

Il est clair encore que le monarque qui, par mauvais conseil ou par négligence, cesse de faire exécuter les lois peut aisément réparer le mal: il n'a qu'à changer de conseil ou se corriger de cette négligence même. Mais lorsque dans un gouvernement populaire les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'Etat est déjà perdu.

Ce fut un assez beau spectacle, dans le siècle passé, de voir les efforts impuissants des Anglais pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avaient part aux affaires n'avaient point de vertu, que leur ambition était irritée par le succès de celui qui avait le plus osé, que l'esprit d'une faction n'était réprimé que par l'esprit d'une autre, le gouvernement changeait sans cesse: le peuple, étonné, cherchait la démocratie, et ne la trouvait nulle part. Enfin, après bien des mouvements, des chocs et des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avait proscrit.

Les politiques grecs qui vivaient dans le gouvernement populaire ne reconnaissaient d'autre force qui pût le soutenir que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufacture, de commerce, de finance, de richesses et de luxe même.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets: ce qu'on aimait, on ne l'aime plus; on était libre avec les lois, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître: ce qui était maxime, on l'appelle rigueur; ce qui y était règle, on l'appelle gêne; ce qui était attention, on l'appelle crainte. C'est la frugalité qui est l'avarice, et non pas le désir d'avoir. Autrefois le bien des particuliers faisait le trésor public: mais pour le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La république est une dépouille, et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous.



Voltaire

(1694-1778)

✓ **F**rançois-Marie Arouet, Voltaire est né à Paris le 21 novembre 1694 dans la famille de notaire. Il fait des études brillantes au collège Louis-le-Grand chez les jésuites. Au sortir du collège Voltaire fait son droit pour obéir à son père qui le destinait à la magistrature. Mais il rêve d'une carrière littéraire. Son parrain, l'abbé de Château neuf l'introduit dans la société du Temple où se réunissaient les plus célèbres libertins de l'époque. A cette époque ont paru ses épigrammes et ses vers satiriques contre le Régent (Philippe d'Orléans) qu'il accusait d'être "empoisonneur et incestueux". Son anonymat est découvert, ce qui lui vaut un exil en province et un emprisonnement de onze mois à la Bastille (1717-1718). En prison il termine sa tragédie "Oedipe". Sorti de la Bastille, Voltaire fait jouer sa tragédie "Oedipe" qui l'a rendu célèbre d'un seul coup. En 1723 Voltaire fait imprimer à Rouen son poème "La Ligue ou Henri le grand", première branche d'une épopée historique "La Henriade" (1728) où il prêche la tolérance et donne un portrait idéalisé de Henri IV — monarque éclairé et clément. En même temps il publie clandestinement "Epître à Uranie ou le Pou et le Contre" (1722), son premier diatribe contre la religion chrétienne.

A trente ans Voltaire devient le premier poète de France, il jouit de la protection de la cour, il est admis dans les milieux aristocratiques. Après un scandale avec un chevalier noble Voltaire se trouve enfermé de nouveau à la Bastille. Il obtient son élargissement cinq mois plus tard, à condition de s'exiler en Angleterre.

Le séjour de Voltaire en Angleterre (1726-29) va exercer une influence décisive sur la formation de sa pensée et ses goûts esthétiques. Il prend connaissance des auteurs classiques anglais. L'Angleterre lui apparaît un pays où règne la liberté dans tous les domaines: religion, littérature,

recherche scientifique. Il constate que des gens de lettres et des savants jouissent en Angleterre d'une grande considération.

En 1729 Voltaire reçoit la permission de rentrer en France. Il rapporte de son exil "Les Lettres anglaises" ou "Les Lettres philosophiques" qu'il n'ose publier qu'en 1734 en Hollande. Voltaire parle de religion, de philosophie, des institutions de l'Angleterre pour railler ou attaquer indirectement les préjugés et les abus régnant de son propre pays. A la même époque Voltaire donne deux tragédies politiques: Brutus (1730) et "La Mort de César" (1731) où l'influence shakespearienne est la plus sensible. La représentation de la tragédie "Zaïre" en 1732 est un véritable triomphe.

Après la publication des "Lettres philosophiques" qui font un grand bruit, Voltaire est obligé de quitter Paris et de se réfugier au château de Cirey, près de la frontière, chez son amie, la marquise de Chatelet; Il passe là dix années de sa vie et donne ses plus célèbres tragédies: "Alzire" (1736), "Mahomet" (1741) et "Mérope" (1745). Il écrit aussi le poème satirique "La Pucelle d'Orléans" qu'il n'osera publier que 20 ans après (en 1755).

En 1744, son ami de collège, le marquis d'Argenson, devenu ministre des Affaires étrangères, rappelle Voltaire à Paris et jouit quelque temps de la faveur de Mme Pompadour, nouvelle favorite de Louis XV.

Voltaire compose un opéra "La Princesse de Navarre" pour le mariage du Dauphin (1745). Il est nommé historiographe du roi (1746) et gentilhomme ordinaire de la chambre. L'année suivante Voltaire est élu à l'Académie française.

Des conflits dans le milieu courtisan, entre autres avec la favorite de Louis XV, la marquise de Pompadour, poussèrent Voltaire à accepter l'invitation du roi de Prusse Frédéric II. Voltaire vient s'installer à Berlin (1751). Le roi lui donne le titre de chambellan, la grande croix de l'ordre du Mérite et une rente considérable. Voltaire achève son "Siècle de Louis XIV" et le fait publier à Berlin. A la fin de 1752 survient une querelle avec président de l'Académie de Prusse et mathématicien allemand eminent ami de Voltaire. Voltaire soutient son ami et publie un pamphlet: "Diatribes du docteur Akakia", où il ridiculise les projets extravagants du président de l'Académie. Le roi, furieux, fait brûler "la Diatribe" Voltaire se démet de sa charge et quitte le royaume.

N'osant pas revenir à Paris s'installe en Alsace, puis en 1755 en Suisse, près de Genève et y achève son œuvre monumentale: "L'Essai sur les Mœurs ou l'Esprit des Nations" (1756). L'apparition de cet ouvrage lui attire de nouveau de graves ennemis, même en Suisse. Voltaire est obligé de quitter la Suisse et s'installe définitivement à Ferney (en 1760). Voltaire collabore à l'encyclopédie, écrit des brochures, des pamphlets contre les

ouvrant des philosophes, des articles, où il aborde divers problèmes philosophiques, historiques et moraux. En même temps, Voltaire soutient une correspondance avec les écrivains les plus éminents, avec plusieurs souverains de l'Europe: Catherine II, rois de Suède, de Danemark.

Après la mort de Louis XV, Voltaire revient à Paris en février 1778. C'est un véritable triomphe. Il assiste à la représentation de sa dernière tragédie "Irène" au théâtre français qui est une véritable apothéose. Les comédiens couronnent de lauriers son buste sur la scène, aux acclamations enthousiastes du public.

Épuisé par ces émotions Voltaire tombe malade et meurt le 30 mai 1778.

LE FANATISME OU MAHOMET LE PROPHETE

(L'action se passe dans l'année 630, à la Mecque, au moment où Mahomet va s'emparer de cette ville. Zopire, chef des Ismaélites, s'oppose de toutes ses forces au culte nouveau que Mahomet veut imposer à son peuple)

ACTE II

SCENE II

Zopire, Mahomet

Zopire

Ah! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi recevoir ici cet ennemi du monde!

Mahomet

Approche, et puisqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

Zopire

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice,

Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères et les filles;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace.
Assemblage inoui de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un dieu?

Mahomet

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains:
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre;
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre:
Mais je te parle en homme et sans rien déguiser;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet: nous sommes seuls, écoute:
Je suis ambitieux; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la Victoire.(...)
J'apporte un joug plus noble aux nations entières:
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie:
Sous un roi, sous un dieu je viens la réunir:
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Zopire

Voilà donc tes desseins, c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face.
Tu veux, en supportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi:
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire,
Ah, si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner de prédire,
De porter l'encensoir et d'affecter l'empire?

Mahomet

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.(...)

Zopire

(...) Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine, où tu règnes,
On tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

Mahomet

Don égaux! dès longtemps Mahomet n'en a plus.
Je fait trembler la Mecque, et je règne à Médine,
Crois-moi, reçois la paix si tu crains ta ruine.

Zopire

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

Mahomet

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande,

Demain j'ordonnerai ce que je te demande
Demain je puis te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

Zopire

Nous amis! nous, cruel! Ah! quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

Mahomet

J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

Zopire

Qui?

Mahomet

La nécessité,
Ton intérêt.

Zopire

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

Mahomet

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire:
Tu pleures tes enfants; ils respirent tous deux.

Zopire

Ils vivaient! qu'as-tu dis? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivaient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

Mahomet

Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

Zopire

Mes enfants dans tes fers! Ils pourraient te servir!

Mahomet

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

Zopire

Quoi! tu n'as pas sur eux étendu ta colère?

Mahomet

Je ne les punis point des fautes de leur père.

Zopire

Achève, éclaireis-moi, parle, quel est leur sort?

Mahomet

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

Zopire

Moi, je puis les sauver. à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

Mahomet

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers:
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,

De la crédulité donner à tous l'exemple.
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés.
Me servir en prophète et tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

Zopire

Mahomet, je suis père et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,
Les revoir et mourir dans leurs embrassements.
C'est le premier des biens pour mon âme attendrie:
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

Mahomet, seul

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

Diderot

(1713-1784)

Denis Diderot, fils d'un coutelier, est né en 1713 à Langres (Haute

Marne). Son père, qui le destinait à une carrière ecclésiastique, la place à l'école des jésuites à Langres, où Denis fait de brillantes études, et l'envoie à Paris au collège. Au sortir du collège en 1732 Diderot reçoit le grade de maître ès arts.

Diderot refuse de prendre une profession régulière, selon le désir de son père, qui lui coupe les vivres en 1735. Dès lors, il est obligé de gagner péniblement son pain, tâte de divers métiers mène parfois une vie de misère.

En 1745 il fait publier une traduction libre de l'ouvrage de Shaftesbury "Essai sur le Mérite et la Vertu", avec une préface. Là il cherche à approfondir les idées déistes; il ne nie pas encore l'existence de dieu, mais il juge nécessaire de fonder la foi sur la vertu et de libérer les religions de fanatisme et de superstitions "barbares". L'année suivante Diderot fait paraître (sans nom d'auteur) sa première œuvre originale "Les Pensées philosophiques" où il s'inspire de doctrines antichrétiennes de Montaigne et de Bayle.

Dans les ouvrages suivants "La Promenade du Sceptique ou l'Allée non publié) et surtout, dans "La Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient" (1749). Diderot s'oriente franchement vers le matérialisme et athéisme. Son porte-parole dans la "Lettre" est le célèbre géomètre anglais Saunderson, aveugle depuis l'âge d'un an. Diderot imagine la conversation qu'aurait eu ce savant, sur son lit de mort, avec un prêtre venu l'assister. Saunderson affirme que l'ordre et la beauté du monde, les merveilles de la nature sont invisibles à un aveugle, donc elles ne peuvent pas lui prouver l'existence de dieu. "Si vous voulez que je croie en Dieu, dit-il, il faut que vous me le fassiez toucher".

Dénoncé par le parti dévot, l'ouvrage de Diderot fut condamné au feu et lui-même arrêté et enfermé au château de Vincennes, où il resta trois mois (1749). Sorti de la prison, grâce à l'intervention de ses libraires, Diderot entreprend l'œuvre immense qui le rendra célèbre. Bien que l'Encyclopédie semble accaparer jusqu'à 1773 toute son activité, il écrit un roman "La Religieuse" (1760) et deux drames "Le Fils naturel" (1757), et "Le Père de famille" (1758). Les problèmes de l'esthétique le préoccupent le plus à cette époque. Au cours de ces années il écrit de nombreux ouvrages qui sont restés inédits. Ce n'est qu'après la mort de Diderot, et même beaucoup plus tard au cours du XIX^e siècle qu'on va découvrir et publier ses meilleures œuvres: deux romans "Jacques le Fataliste" (1796) et "Le neveu de Rameau" (1813), des essais philosophiques: "L'entretien entre d'Alembert et Diderot" et "Le Rêve de d'Alembert" (1830), une réflexion sur l'art de l'acteur: "Paradoxe sur le comédien" (1830), enfin une comédie "Est-il bon?" est-il méchant?" Diderot s'efforçait de créer une morale "qui se passe de dieu", une morale dite "naturelle", dont le premier principe soit "la recherche du bonheur". L'essentiel pour Diderot, c'est l'efficacité sociale de cette "recherche du bonheur. Il ne conçoit pas "la vertu comme un amour abstrait du prochain, une bienfaisance universelle; pour lui, c'est un sentiment moral, vif et naturel qui réagit contre toute injustice, contre toute tentative d'humilier la dignité humaine.

Diderot fut le premier, parmi les théoriciens du XVIII^e siècle, à associer la lutte pour un art "moralisateur" à une défense vigoureuse des principes du réalisme. Il se montre franchement hostile à un art ornemental, qui flatte les goûts des oisifs, qui donne une représentation idéalisée, donc fautive, de la réalité ambiante. Diderot est profondément persuadé que les arts, la littérature et le théâtre peuvent contribuer au progrès de l'homme et de la société et même agir directement sur la législation du pays. "Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à poursuivre, des ridicules à décrier et a besoin de spectacles, mais qui lui soient propres. Quel moyen, si le gouvernement en sait user, et qu'il soit question de préparer le changement d'une loi, ou l'abrogation d'un usage. (De la poésie dramatique).

Le système dramatique de Diderot dans son ensemble vise la vérité des situations, des sentiments, du langage et comporte des innovations importantes dans la mise en scène. Les attitudes des personnages, les décors, les costumes doivent créer une illusion parfaite de la réalité. Diderot préfère la prose aux vers parce que la langue de la prose est plus naturelle, plus spontanée. Il critique les longs discours, les monologues qui abondent dans les pièces contemporaines.

C'est la tragédie des anciens, d'Eschyle, de Sophocle qui réalise son idéal esthétique. Il admire l'extrême simplicité de leurs moyens expressifs, la force virile du langage, la vérité des tableaux.

La doctrine esthétique de Diderot admettait donc une grande variété de formes pour exprimer le "beau" et le "vrai". Son programme de réformes dramatiques prévoyait le renouvellement de tous les genres dramatiques, y compris la tragédie en vers.

Diderot est mort à Paris 1784.

LE NEVEU DE RAMEAU

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie: j'abandonne mon esprit à tout son libertinage: je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées ce sont mes catins.

Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence. Là, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu. [...]

Un après-dîner j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison; il faut que les notions de l'honnête et du deshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettez vos doigts dans vos oreilles, ou vous enfuyez. Dieux! quels terribles poumons!

Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme nu malade au dernier degré de la consommation; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe; on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône; demain poudré, chaussé, brisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près un honnête homme; il vit au jour la journée; triste et gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera, après dîner il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude: ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse ennuyée d'attendre son loyer ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabat dans une taverne du faubourge où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelque fois il a recours soit à un fiacre de ses amis soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur la paille, à côté de ses chevaux. Le matin il a encore une partie de son matelas dans ses chevaux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours ou les Champs-Élysées. Il reparait avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'estime pas ces originaux-là; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, il fait approuver ou blâmer; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien, il démasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démêle son monde.

Je connaissais celui-ci de longue main. Il fréquentait dans une maison dont son talent lui avait ouvert la porte. Il y avait une fille

quelque, il jurait au père et à la mère qu'il épouserait leur fille. Ceux-ci bousaient les épaules, lui riaient au nez, lui disaient qu'il était fou, et je vis le moment que la chose était faite. Il m'empruntait quelques écus que je lui donnais. Il s'était introduit, je ne sais comment, dans quelques maisons honnêtes où il avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parlerait pas sans en avoir obtenu la permission. Il se taisait et mangeait de rage; il était excellent à voir dans cette contrainte. S'il lui prenait envie de manquer au traité et qu'il ouvrit la bouche, au premier mot tous les convives s'écriaient: Bateau, alors la fureur étincelait dans ses yeux et il se remettait à manger avec plus de rage. Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme et vous le savez. C'est le neveu de ce musicien célèbre qui nous a délivrés du plaint chant de Lulli que nous psalmodions depuis plus de cent ans, qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui, ni personne n'entendit jamais rien et de qui nous avons un certain nombre d'opéras où il y a de l'harmonie, des bouts de chants, des idées déconues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des abords, des murmures, des victoires à perte d'haleine, des airs de danse qui dureront éternellement et qui après avoir enterré le Herminet, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il présentait et qui le rendait sombre, triste, hargneux, car personne n'a autant d'honneur, pas même une jolie femme qui se lève avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre à sa réputation, témoin Marivaux et Crébillon fils.



**Jean-Jacques
Rousseau**
(1712-1778)

Jean-Jacques Rousseau est né à Genève en 1712, d'une famille de protestants français réfugiés au XVI^e siècle. Son père était horloger et maître de danse. Orphelin de mère Rousseau est élevé par son père, homme instable, d'humeur fantastique, qui a eu, cependant le mérite d'avoir initié son enfant à la lecture. Il lui a fait lire des romans d'aventures qui ont exalté de bonne heure l'imagination de l'enfant et "les Hommes illustres" de Plutarque.

Abandonné à dix ans par son père, qui a dû s'enfuir à la suite d'une querelle et ne s'occupera plus de son fils, Jean-Jacques passe quelques années insouciantes en pleine campagne chez des parents et des amis. Comme il doit gagner sa vie, il est mis en apprentissage d'abord chez un greffier, puis chez un graveur brutal qui le bat et brûle ses livres. Un beau jour il s'enfuit de Genève et un vieux curé le recueille et l'envoie à Annecy, chez Mme de Warens.

Dès lors, pendant treize ans, Rousseau mène une vie errante et aventureuse, faisant toutes sortes de métiers, de laquais à maître de musique. Il a éprouvé toutes les humiliations d'un homme qui gagne son pain au service des grands.

En même temps, il cherche à compléter et à approfondir ses connaissances. Durant ses séjours aux Charmettes, auprès de Mme de Warens (1738-1740), il lit Platon, Descartes, Locke, Leibniz, apprend le latin et commence à écrire ses premiers essais.

En 1742 il arrive à Paris en apportant un projet de nouvelle notation musicale dont il espère tirer fortune. Mais l'Académie des Sciences n'accepte pas ce projet. Rousseau accepte une place de secrétaire auprès de l'ambassadeur de Venise qui le traitait en valet. A la suite d'une brouille

avec son chef, Rousseau est obligé de quitter Venise et revient s'établir à Paris. Il se lie d'amitié avec Diderot. Grâce à la protection de ses amis il est présenté à des mécènes du temps et réussit à faire représenter son opéra "Les Muses galantes" (1745).

Il continue de vivre pauvrement, fait toutes sortes de travaux pour sortir de l'obscurité et de la misère: donne des leçons de musique, écrit des comédies en vers et en prose ("Engagement téméraire, Narcisse") commence, enfin, à collaborer à l'Encyclopédie, en rédigeant des articles sur l'histoire et la théorie de la musique.

Un revirement décisif dans sa destinée survient en 1750 lorsque paraît son premier "Discours sur les Sciences et les Arts" couronné par l'Académie de Dijon. Dans ce "Discours" Rousseau présente la civilisation et ses produits: les sciences et les arts des forces corruptrices.

Il démontre cette thèse avec des arguments tirés de l'histoire: l'Asie vaincue deux fois par la Grèce ignorante, écrasée à son tour par Sparte, Rome conquise par des barbares, tous ces exemples montrent que les peuples se sont corrompus, en se civilisant.

Dans ce premier discours se trouvent en germe toutes les idées essentielles de la doctrine de Rousseau: le refus de la civilisation contemporaine, le culte de l'homme naturel, le rappel à la nature, à la pauvreté, aux vertus austères des anciens.

Le discours a provoqué une longue polémique qui a duré jusqu'à la publication du second "Discours": "Sur l'inégalité parmi les hommes" (1755) proposé à l'Académie de Dijon.

Rousseau en vient à la conclusion que tout ordre social fondé sur la propriété privée et l'usurpation du pouvoir est un ordre injuste qui porte atteinte à la liberté de l'individu et fait souffrir le peuple. Dans sa critique de la société contemporaine Rousseau va beaucoup plus loin que les encyclopédistes et les penseurs dont il s'inspire (Locke). Peu avant l'apparition de ce Discours Rousseau s'est fait une réputation dans la haute société par son opéra comique "Le Devin du Village", représenté en 1754 à Fontainebleau devant le roi et la cour. Cet opéra a séduit le public par le charme naïf de sa musique et de ses chants. Tout d'un coup Rousseau devient célèbre.

La publication du Discours sur l'inégalité a alerté le pouvoir royal contre Rousseau et il a dû quitter Paris pour un temps et s'installer en Suisse. Mais il ne se fixera pas dans sa patrie. Lassé de la vie tumultueuse de Paris, il accepte l'invitation de Mme d'Epinay de s'installer dans une petite maison de jardinier l'Ermitage, près de la forêt de Montmorency. Cette retraite lui a semblé d'abord "un oasis de bonheur". C'est là, dans la

solitude, Rousseau médite son premier roman "La Nouvelle Héloïse", imagine ses héros, ébauche même quelques lettres de Saint-Preux à Julie.

Après vingt mois du séjour à l'Ermitage, à la suite d'une brouille avec Mme d'Epinay Rousseau quitte sa maison en 1757 et vient habiter à Montmorency où il passe cinq années assez tranquille. Il y publie d'abord "La Lettre sur les spectacles" (1758).

"La lettre sur les Spectacles" a eu un grand retentissement. Elle a provoqué la rupture définitive de Rousseeau avec les encyclopédistes, de même qu'avec Voltaire qui défendait toujours avec ardeur la valeur morale du théâtre. En 1761 et 1762 paraissent les trois œuvres essentielles de Rousseau: "La Nouvelle Héloïse", "Le Contrat social", "Emile ou de l'Education". Dans ces trois ouvrages si différents de genre et style, Rousseau poursuit un seul et même but: montrer à ses contemporains la nécessité de réformer la vie sociale, la famille et l'individu selon les lois de la nature. Le Contrat social pose les principes d'une société fondée sur l'égalité naturelle, où le droit de commander appartient à la collectivité des hommes, liés entre eux par un pacte, un contrat social. La plus grande nouveauté de cet ouvrage politique fut de proclamer le principe de la souveraineté du peuple.

La Nouvelle Héloïse est un roman d'amour, mais aussi un roman philosophique, où se révèlent les préoccupations morales de Rousseau et ses rêves d'une passion pure et d'une vie conforme à la nature.

Le roman pédagogique propose un système d'éducation qui devrait assurer le développement harmonieux de la personnalité humaine, tant physique que moral.

La Profession de Foi du Vicaire savoyard a provoqué une polémique acharnée et a servi de prétexte au pouvoir pour ordonner des poursuites contre l'auteur d'"Emile". Le parlement condamne le livre au bûcher et lance contre Rousseau un décret de prise de corps. Il quitte précipitamment la France pour se réfugier en Suisse. Mais "Emile" est condamné également à Genève. Chassé de sa patrie, Rousseau va demander asile au roi de Prusse et s'installe à Motiers, dans le comté de Neuchâtel où il passe deux années assez tranquilles. Mais la publication d'un ouvrage anticlérical "lettres de la Montagne" (1764) déchaîne contre lui les pasteurs de Neuchâtel. L'hostilité de la population ameutée par des pasteurs croît de jour en jour. Persécuté, traqué, chassé de partout, Rousseau est obligé de fuir d'asile en asile. Il passe quelque temps à Londres (1765) où un philosophe anglais Hume lui trouve un refuge. Mais bientôt une violence querelle avec Hume l'oblige à quitter l'Angleterre et à revenir en France (1767). Après avoir erré durant trois ans à travers la France, il se fixe enfin

à Paris, et se loge dans un modeste appartement rue Plâtrière qui porte aujourd'hui son nom.

Pourtant Rousseau ne cesse pas d'écrire, mais son œuvre change de caractère. Il médite sa propre vie, son caractère, ses relations avec le monde dans "Les Confessions" et "les Rêveries d'un Promeneur solitaire" qui ne seront publiés qu'après sa mort.

En 1774 Rousseau s'établit dans la propriété du marquis de Girardin à Mondonville et c'est là qu'il meurt le 2 juillet 1778. Il fut enterré dans le parc même, dans l'île des Peupliers au milieu d'un lac. Le 9 octobre 1794 la Convention Nationale a décrété de transférer les cendres de l'illustre écrivain au Panthéon. Sur son cercueil on a gravé cette inscription: "Ici repose l'homme de la Nature et de la Vérité".

LA NOUVELLE HELOÏSE

PREMIERE PARTIE

LETTRE XXIII

De Saint-Preux à Julie

A peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderait des années d'observation: mais, outre que la neige me chassa, j'ai voulu revenir au-devant du courrier qui m'apporte, j'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage et de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un et l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon âme: il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étais parti, triste de mes peines et consolé de votre joie; ce qui me tenait dans un certain état de langueur qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami

qu'un mercenaire. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois, je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. À côté d'une caverne on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres ébouhlées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans les précipices.

Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étrangers si bizarrement contrastés: la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes...[...]

Tandis que je parcourais avec exacte ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie? Étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée. Ne m'oublierais-je pas plutôt moi-même? et que pourrais-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon âme. Quand je suis triste elle se réfugie auprès de la vôtre, et cherche des consolations aux lieux où vous êtes; c'est ce que j'éprouvais en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurais jouir seul, et pour le partager avec vous je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant de toute cette course, où, la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisais partout avec moi. Je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirais pas une vue sans me hâter de vous

la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prêtaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège. Tantôt, assis à vos côtés je vous aidais à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux j'en contemplais un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrais-je un pas difficile, je vous le voyais franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après sa mère. Fallait-il traverser un torrent, j'osais presser dans mes bras une si douce charge; je peignais le torrent lentement, avec délices, et voyais à regret le chemin que j'allais atteindre. Tout me rappelait à vous dans ce séjour paisible; et les touchants attrails de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitants, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocentes grâces, et tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon cœur leur peignait celle qu'ils cherchent.

O ma Julie, disais-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur et non du regard des hommes. Que ne puis-je ici rassembler toute mon âme en toi seule, et devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adores, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dus! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureraient sans cesse. Une longue et douce ivresse nous laisserait ignorer le cours des ans: et quand enfin l'âge aurait calmé nos premiers feux, l'habitude de penser et sentir ensemble ferait succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentiments honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour en compliraient un jour le vœu immense; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité; sans cesse nous nous unirions pour bien faire, et nous ne mourrions point sans avoir vécu.



Beaumarchais

(1732-1799)

Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron, fils d'un horloger, est né à Paris en 1732. Il n'a pas poussé probablement très loin ses études au collège, car, à treize ans il fabrique déjà des montres dans l'atelier de son père. En 1753 il perfectionne le mécanisme des montres en inventant un nouvel échappement. Son invention lui ouvre le chemin de la fortune. Il est invité à la cour pour expliquer au roi. Admis dans l'intimité de sœurs de Louis XVI, vieilles filles entichées de musique, il leur enseigne à jouer de la harpe. Dès ce moment commence son ascension sociale. Grâce à la protection "Mesdames" filles, il devient contrôleur de la Maison du Roi à Versailles, s'anoblit, en prenant le nom de Monsieur de Beaumarchais (1761), ensuite se fait associé d'un célèbre financier Pâris-Duverney.

Dès 1770 commencent les démêlés judiciaires de Beaumarchais qui ont connu un grand retentissement. Duverney à sa mort (1770) lui a légué une part de sa succession, mais le comte de la Blanche, héritier du banquier, accuse Beaumarchais en faux. Le conseiller Göezman, rapporteur dans cette affaire, conclut contre Beaumarchais. Condamné en 1773, Beaumarchais fait alors appel à l'opinion publique. Il lance coup sur coup contre Göezman et sa femme, qu'il accuse de vénalité, quatre pamphlets virulents: "Mémoires contre Göezman" (1773-1774) où il donne libre cours à sa verve satirique. Le grand public est de son côté. L'effet des "Mémoires" est immense. Voltaire est séduit par la hardiesse de ces pamphlets.

Le parlement, cédant à l'opinion public, condamne Göezman, mais en même temps rend contre Beaumarchais un arrêt de blâme. Beaumarchais cherche à se réhabiliter et à regagner la faveur du roi. Il se charge de missions secrètes en Allemagne et en Angleterre et lors de l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique (en 1775), fait parvenir aux Américains armes et

équipements. Grâce à ces services rendus au pouvoir il obtient la révision des sentences portées contre lui.

La carrière dramatique de Beaumarchais a commencé en 1767 par la représentation d'”Eugénie”, drame “sensible relatant l’histoire d’une jeune fille séduite.

Beaumarchais écrit en 1770 sa pièce “Les deux Amis ou le Négociant à Lyon”. Là, il suit de près le principe dominant de l’esthétique de Diderot: peinture des “Conditions” (c’est à dire professions) qui remplace dans son drame celle des “Caractères”. La pièce a eu quelque succès en province, mais a été critiquée par le public parisien.

Enfin en 1775 Beaumarchais donne libre cours à sa verve comique dans “Le Barbier de Séville”.

Cette pièce subit bien des transformations: une pièce en quatre actes et qui eut un succès immédiat. Le grand mérite de l’auteur, justement apprécié par les contemporains, fut le ramener sur la scène française le vrai rire, l’ancienne et franche gaieté”, assaisonnée de l’esprit mordant de l’époque.

Pendant les six ans qui séparent la première comédie de Beaumarchais du “Mariage de Figaro” (écrit en 1784), le caractère de Figaro subit une évolution significative. Son rire devient sarcastique et amer, il se transforme en une arme offensive, un instrument de révolté sociale. Figaro aborde tous les problèmes brûlants de l’époque: l’inégalité sociale, les préjugés et les prétentions absurdes des nobles qui “se sont donné la peine de naître”, la venalité et les abus de la magistrature, l’asservissement de la presse.

LE MARIAGE DE FIGARO

ACTE V

SCENE 3

Figaro, seul, se promenant dans l’obscurité, dit du ton le plus sombre.

— Oh femme! Créature faible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc tromper?... Après m’avoir obstinément refusé quand je l’en pressais devant sa maîtresse; à l’instant qu’elle me donne sa parole: au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi, comme un benêt!... Non, Monsieur le Comte, vous ne l’aurez pas... vous ne l’aurez pas... Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous

croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus; du reste, homme assez ordinaire. Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (Il s'assied sur un banc). Est-il rien de plus bizarre que ma destinée. Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister les bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; l'auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule; à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant: "Chiens de chrétiens!" Ne pouvant avilir, l'esprit on se venge en la maltraitant. — Mes joués creusaient!, mon terme était échu; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, et comme, il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance de la liberté. (Il se lève). Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent! quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil je lui dirais... que les sottises imprimées m'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur,

et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (Il se rassied). Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal inutile. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre; il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gans! je soupe en ville, et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter: je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien partir encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie, et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (Il se lève en s'échauffant). On se débat; c'est vous c'est lui, c'est toi, c'est toi; non ce n'est pas nous: eh mais, qui donc? (Il retombe assis) O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas

d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce mot dont j'occupe: un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là; selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis illusion s'est détruite et trop désabusé... Désabusé!... Suzan, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments! — J'entends marcher... ou vient! Voici l'instant de la crise.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XIX SIÈCLE

Le XIX^e siècle de la littérature française représente une contribution capitale à la culture mondiale. Deux événements majeurs dominent le siècle: la Grande Révolution de 1789 et la Commune de Paris, en 1871. La littérature française du XIX^e siècle reflète, tel un miroir, la vie sociale et politique. Elle reflète la lutte du tiers état pour la liberté politique et l'égalité civile. Elle montre la lutte du peuple qui a remporté la victoire sur le régime féodal et la tyrannie des esclaves. Tout au long du XIX^e et XX^e siècles, la littérature française ne cesse de reproduire fidèlement toutes les étapes de la lutte des masses pour la liberté; Les différentes périodes de cette lutte, son accentuation et son affaiblissement se traduisent en littérature par l'antagonisme des courants réalistes et antiréalistes.

La naissance du romantisme est antérieure à celle du réalisme critique; elle remonte aux premières années du XIX^e siècle tandis que le réalisme n'apparaît qu'après 1820. Par contre, les deux courants arrivent à leur plein épanouissement à la même époque, après 1830. Le mouvement romantique en France se rattache par certains côtés à la réaction: à une réaction non seulement contre la Révolution, mais aussi contre les idées du XVIII^e siècle qui l'avaient préparée sur le terrain idéologique, et en particulier dans le domaine littéraire contre les idées de quelques écrivains du Siècle des Lumières qui s'opposaient au classicisme.

Le romantisme en France fut loin d'être homogène. Il y avait, au sein de ce courant, plusieurs tendances et groupements. Un groupe de romantiques français, mécontents de la Révolution, avaient les regards tournés vers l'ancien régime. C'était les représentants d'un romantisme conservateur, le romantisme de nobles. Mais il y avait un autre courant à l'intérieur du romantisme français. Ses tenants se faisaient les porte-parole des couches démocratiques de la société mécontentes des résultats médiocres de la Révolution. C'était le romantisme libéral, et dans une certaine mesure révolutionnaire.

L'origine du romantisme conservateur remonte à l'époque où pour la première fois, se sont fait entendre des voix en faveur de la sensibilité, contre la prédominance de la raison pour la renaissance du christianisme et de l'esprit chevaleresque du Moyen Age.

Les genres préférés du romantisme conservateur étaient le roman historique, le poème historique avec des motifs religieux et les différents genres de la poésie lyrique.

Dans sa célèbre préface de "Cromwell" (1827), Victor Hugo expose les principes de l'esthétique romantique qu'on est en droit de nommer progressiste. Les genres littéraires qui lui conviennent le plus sont: le drame historique ou contemporain et le roman historique avec la pointe tournée contre la noblesse.

La Monarchie de Juillet (1830-1848) se manifeste dans le monde littéraire par la triomphe définitif du romantisme progressiste sur le classicisme. Ce sont les romantiques (Victor Hugo, George Sand, Alfred de Muset) qui occupent dans la littérature de ce temps les positions-clé. Mais les groupements démocratiques-radicaux de la petite bourgeoisie sont allés encore plus loin dans leur protestation contre l'ordre existant.

Ils créèrent le romantisme révolutionnaire. Les années 1830-1840 sont marquées, dans l'histoire de la littérature française, par la formation du réalisme critique dont les représentants les plus célèbres sont Stendhal, Mérimée et Balzac. Les romantiques se refusaient à peindre la société bourgeoise, n'y trouvant que platitude et mesquinerie. Ce qu'ils peignaient, c'est l'extraordinaire, le lumineux, l'élevé. Ils ne décrivaient pas la vie telle qu'elle est, mais telle qu'ils voudraient qu'elle fût. La protestation de ces romantiques était d'ordre esthétique.

Par contre, les réalistes peignent la vie telle qu'elle est en réalité. Bien plus, en la décrivant, ils la considèrent du point de vue social et en donnent une analyse historique qui ne manque pas de profondeur. En peignant la vie de la société bourgeoise, les grands réalistes français la critiquaient; ils mettaient à nu ses contradictions profondes; ils montraient la lutte des classes et des partis; ils étalaient le pouvoir de l'or, la vénalité de la presse, l'hypocrisie de l'Eglise et la corruption générale des mœurs. On les appelait réalistes critiques. Les réalistes critiques ont créé toute une galerie de

portraits typiques de l'époque. Comme dans un miroir on y voit la vie et les mœurs du temps.

Les années qui précèdent immédiatement la révolution de 1848 ont été marquées d'un mécontentement accru, ce qui se traduit par une intensification de la production littéraire de tendance révolutionnaire, comme les chansons de Béranger et les romans à thèse de George Sand et Eugène Sue. La révolution de 1848 fut une date critique non seulement dans la vie politique et sociale en France, mais tout aussi bien dans la littérature française.

Les années du Second Empire marquant l'apogée de la gloire littéraire de Victor Hugo. C'est alors que, se trouvant dans l'exil, il écrit ses romans les plus célèbres (*Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer*, *L'Homme qui rit*).

A la même époque, George Sand passe au genre de "roman rustique" où elle oppose à la ville du capitalisme la calme beauté patriarcale de la vie à la campagne.

Dans les nouvelles conditions historiques, le réalisme critique change, lui aussi, d'aspect et de nature. Sa décadence commence. Le représentant typique de cette période est Gustave Flaubert.

Flaubert conçoit déjà la civilisation bourgeoise autrement que Balzac. Flaubert croit que la Révolution n'a été que bourgeoise, puisqu'elle a abouti au triomphe d'une bourgeoisie mesquine et véneuse. En repoussant la société bourgeoise et sa révolution, Flaubert repousse le peuple tout entier. Une barrière entre lui et la société bourgeoise, et l'art devient aussi une barrière entre lui et le peuple. L'héritage idéologique de Flaubert passe à un de ses élèves Guy de Maupassant.

Dans l'œuvre d'un autre grand réaliste, Emile Zola, on aperçoit déjà fort distinctement la décadence du réalisme critique et les traits du naturalisme. Le naturalisme est la première étape de la désagrégation du réalisme critique au début du déclin du capitalisme et de sa transformation en impérialisme. Les traits distinctifs du naturalisme comparé au réalisme critique sont:

1. attitude objectiviste, apolitique vis à vis du monde, cela sous prétexte de la vérité scientifique;
2. explication biologique des faits sociaux;

3. tendance à réduire toute image typique de la réalité à une sorte de fixation photographique des phénomènes individuels.

L'apparition du naturalisme coïncide avec l'épanouissement des sciences exactes. On recourt à l'expérience scientifique dans la littérature.

La notion de "nature" englobe chez les naturalistes l'univers entier. L'homme ne diffère en rien d'autres éléments de la nature. Voilà pourquoi le rôle de l'homme s'amoindrit, s'efface dans les œuvres des naturalistes.

Les représentants les plus typiques du naturalisme français sont, en plus de Zola, les frères Edmond et Jules de Goncourt.

Les écrivains songent à des œuvres qui puissent donner un coup d'œil d'ensemble sur une réalité aussi variée que contradictoire. Les premiers essais dans ce domaine appartiennent aux naturalistes, notamment aux frères Goncourt, ainsi qu'à certains membres du groupe de Médan, mais surtout à leur chef incontesté — Emile Zola. Par tout ce qu'ils ont écrit Zola et Maupassant manifestent leur refus du monde capitaliste, leur révolte contre l'esprit de lucre de la grande bourgeoisie.

On peut observer, lors de cette dernière période par laquelle s'achève le XIX siècle, une évolution du réalisme critique. Initiée par Flaubert dans les années cinquante, la tradition critique du réalisme ne s'était pas perdue, toute au contraire, le côté accusateur des œuvres s'accroît et s'affirme.



*Victor
Hugo*
(1802-1885)

V Hugo le plus grand des poètes épiques de la France, un des plus grands romanciers du XIX^e siècle, fut un fidèle témoin de son temps, un combattant actif dans les rangs des opprimés, un tribun de la démocratie humaine, le plus illustre des représentants du romantisme français libéral.

Victor-Marie Hugo est né à Besançon, en 1802 de la famille d'un colonel, puis général sous Bonaparte. Sa mère royaliste et catholique, était fille d'un riche armateur. L'enfant vivait avec sa mère, séparée de son père.

Dans les premières poésies de Hugo, écrites à l'âge de 14 ans, nous trouvons ses vues réactionnaires, héritées de sa mère. Bien différent est son recueil "Odes" (1822) et "Ballades" (1826). Le recueil des vers de Hugo "les Orientales" (1829), a déjà l'allure de la poésie romantique. Les idées monarchiques des premières poésies font place à la sympathie pour le mouvement de libération populaire.

En 1827 Hugo publie son drame "Cromwell" avec la fameuse préface qui devient une sorte de manifeste de l'école romantique. Hugo y exige l'abolition des règles classiques, la liberté de l'imagination, l'union du "sublime" et du "grotesque", il défend la valeur esthétique du laid.

Hugo écrit une série de drames romantiques: "Marion de Lorme" (1829), "Hernani" (1830), "Le Roi s'amuse" (1832), "Lucrèce Borgia" (1833), "Marie Tudor" (1833), "Angelo" (1835), "Ruy Blas" (1838). Partout dans ces drames Hugo dépeint les passions violentes, les caractères forts, les événements catastrophiques.

La meilleure de ses œuvres dramatiques "Ruy Blas" avait pour cadre historique la fin de la monarchie espagnole et la dissolution de la noblesse castillane au XVII^e siècle.

En 1831 Hugo écrit son célèbre roman historique "Notre-Dame de Paris" plein de contrastes du monstrueux et du beau. Le beau est personnifié

par la belle bohémienne Esméralda; le monstrueux par le difforme bossu Quasimodo qui aime Esméralda. Dans ce roman, Hugo porte jusqu'aux sommets du tragique les héros populaires tandis qu'il démasque les aristocrates sans cœur et montre le clergé très défavorable. La révolution de 1830 avait opéré un profond changement dans l'idéologie de Hugo; il se rapproche des positions socialistes utopiques, et tout en étant Pair de France, membre de l'Académie, couvert de grandeurs, Hugo défend l'idéal démocratique. Hugo publia ses recueils de vers: "Les Feuilles d'Automne" (1831), "Les Chants du Crépuscule" (1835), "Les Voix intérieures" (1837), "Les Rayons et les Ombres" (1840). Ces recueils sont imprégnés de poésie lyrique intime, de sympathie pour les humiliés, de l'amour des hommes, d'espoir en l'avenir.

En 1841 Hugo est élu à l'Académie française et en 1845 le roi le fit comte et le nomma pair de France.

V. Hugo salue avec enthousiasme la révolution de 1848. Idéaliste quant à la compréhension du processus historique, Hugo ne fut jamais un révolutionnaire accompli. Mais à l'heure où la vague se retire, il reste fidèle à la République. En décembre 1851, après le coup d'état V. Hugo est expulsé de France. Ce long exil fait la grandeur de l'écrivain.

D'abord à Bruxelles, ensuite à Jersey et à Guernesey, le proscrit travaille; le génie jaillit face à l'Océan et aux épreuves. Quatre fois au cours de sa vie Hugo a vu les rues de Paris couvertes de barricades lors de la révolution de 1830 et de 1848, après le coup d'Etat, et pendant la Commune. Un épisode de la cruelle répression des forces populaires, le massacre de la nuit du 4 décembre 1851 lui inspira un des plus poignants poèmes du recueil "les Châtiments". Adversaire acharné de Napoléon III, il écrit contre lui les pamphlets enflammés "Napoléon le Petit" (1852) et "Histoire d'un crime" (qui ne fut publié qu'en 1877).

C'est dans ses années d'exil, dans l'île de Jersey puis de Guernesey que Hugo écrit ses trois grands romans: "les Misérables" (1862), "les Travailleurs de la mer" (1866) et "L'homme qui rit" (1869). Dans son premier grand roman social contemporain "Les Misérables" Hugo conte l'histoire d'un forçat évadé du bagne, Jean Valjean, et celles de la lingère Fantine, de sa fille Cosette et du gamin de rue Gavroche. Les souffrances de ces êtres sont la conséquence de l'inhumain ordre social existant que symbolise plus ou moins le sinistre personnage de l'inspecteur de police Javert.

Dans "les Misérables", Hugo a brossé un large tableau de toutes les couches de la société française de son temps. Il a dépeint aussi avec beaucoup de sympathie le soulèvement du peuple de Paris en 1832. Hugo

croquant à la victoire finale du bien sur le mal. Voilà pourquoi les héros positifs de Hugo sortent toujours moralement victorieux même s'ils sont persécutés et opprimés pendant toute leur vie, comme, par exemple, Jean Valjean.

Dans "les Travailleurs de la mer", Hugo donne d'abord une peinture impressionnante de la lutte du pêcheur Gillat avec l'élément marin et, après sa victoire sur la mer, sa lutte contre sa passion égoïste pour une jeune fille, Déruchette, qui lui a promis d'être sa femme, mais qui aime un autre. Gillat remporte la victoire sur lui-même. Il fait le bonheur de Déruchette, et cette tâche accomplie, il meurt.

Dans le roman historique "L'homme qui rit", Hugo fait une sombre peinture des vices et de la cruauté des aristocrates anglais au début du XVIII^e siècle, auxquels il oppose la générosité et le désintéressement des gens du peuple. Mutilé dans son jeune âge par des brigands marchands d'enfants (les comprachicos) — le jeune homme, appelé Gwynplaine, se trouve être un lord appartenant à la plus haute noblesse, Clancharlie. Mais en apprenant cela, Gwynplaine renonce à la richesse et à la gloire pour retourner auprès de son éducateur, propriétaire d'un petit cirque ambulant, original et philosophe à sa façon, surnommé Ursus, et surtout auprès de sa bien aimée, une aveugle, Déa. A la chambre des Lords, Gwynplaine prononce un discours qui est un véritable réquisitoire où il flétrit l'injustice sociale et prédit aux aristocrates anglais les imminentes tempêtes révolutionnaires. En 1870, après la chute du Second Empire, Hugo rentra en France. Il a salué la Commune de Paris, mais il l'appelait au compromis avec les Versaillais. Après l'écrasement de la Commune, Hugo se fait champion de la lutte contre la terreur blanche. Il réclama l'amnistie complète pour les communards et offrit à quelques-uns d'entre eux l'asile dans sa maison à Bruxelles. Inspiré par la Commune, Hugo écrit le recueil de vers "l'Année terrible" (1871) et acheva son roman "Quatre vingt treize" (1874). Dans ce roman, Hugo décrit la Révolution de 1789-93 en la représentant comme le plus grand événement des temps modernes.

Les dernières œuvres de Hugo sont conçues dans l'esprit anticlérical et antimonarchiste: "le Pape" (1878), "Religions et religion" (1880) "la Pitié suprême" (1879).

V. Hugo est mort le 22 mai 1885, à Paris, au comble de la gloire. Le jour de ses obsèques fut déclaré journée de deuil nationale. Hugo a lutté toute sa vie pour le bonheur des masses, pour la paix, la liberté et la démocratie. Cela lui a apporté une immense popularité dans la masse des lecteurs de tous pays, où d'après les statistiques, Hugo est le plus lu et le plus aimé parmi les écrivains français.

LES MISERABLES

L'homme qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention étrangère.

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être jolie. Nous avons déjà esquissé cette petite figure sombre. Cosette était maigre et blême, elle près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins de sa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habituelle, qu'on observe chez les condamnés et chez les malades désespérés. Ses mains étaient comme sa mère l'avait deviné, "perdues d'engelures". Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Tout son vêtement n'était qu'un haillon qui eût fait pitié l'été et qui faisait horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau ça et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée : la crainte.

La crainte était répandue sur elle; elle en était pour ainsi dire couverte; la crainte ramenait ses coudes contre ses hanches, retirait ses talons sous ses jupes, lui faisait tenir le moins de place possible, ne lui laissait de souffle que le nécessaire et était devenue ce qu'on pourrait appeler son habitude de corps, sans variations possibles que d'augmenter. Il y avait au fond de sa prunelle un coin étouffé où était la terreur.

L'homme à la redingote jaune ne quittait pas Cosette des yeux. Tout à coup la Thénardier s'écria :

— A propos! et ce pain?

Cosette, selon sa coutume toutes les fois que la Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessous la table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle eut recours à
des enfants toujours effrayés. Elle mentit.

Madame, le boulanger était fermé.

Il fallait cogner.

J'ai cogné, madame.

Et bien?

Il n'a pas ouvert.

Je saurai demain si c'est vrai, dit la Thénardier, et si tu mens,
tu auras une fière danse. En attendant, rends-moi la pièce-quinze

Cosette plongea sa main dans la poche de son tablier, et devient
La pièce de quinze sous n'y était plus.

Ah! ça! dit la Thénardier, m'as-tu entendue?

Cosette retourna la poche, il n'y avait rien. Qu'est-ce que cet
argent pouvait être devenu? La malheureuse petite ne trouva pas
de parole. Elle était pétrifiée.

Est-ce que tu l'as perdue, la pièce-quinze-sous? râla la
Thénardier ou bien est-ce que tu veux me la voler?

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu
à la cheminée.

Le geste redoutable rendit à Cosette la force de crier:

Grâce! madame! madame! je ne le ferai plus.

La Thénardier détacha le martinet.

Pendant l'homme à la redingote jaune avait fouillé dans le
pocket de son gilet, sans qu'on eût remarqué ce mouvement.
D'ailleurs les autres voyageurs buvaient et jouaient aux cartes et ne
faisaient attention à rien.

Cosette se pelotonnait avec angoisse dans l'angle de la cheminée,
essayant de ramasser et de dérober ses pauvres membres demi-nus.

La Thénardier leva le bras.

Pardon, madame, dit l'homme, mais tout à l'heure j'ai vu
quelque chose qui est tombé de la poche du tablier de cette petite et
qui a roulé. C'est peut-être cela.

En même temps il se baissa et parut chercher à terre un instant.
Hastement. Voici, reprit-il en se relevant. Et il tendit une pièce
d'argent à la Thénardier.

Oui, c'est cela, dit-elle.

Ce n'était pas cela, car c'était une pièce de vingt sous, mais le Thénardier y trouvait un bénéfice? Elle mit la pièce dans sa poche et se borna à jeter un regard farouche à l'enfant en disant:

— Que cela ne t'arrive plus, toujours!

Cosette rentra dans ce que la Thénardier appelait "sa niche" et son grand œil fixé sur le voyageur inconnu, commença à prendre une expression qu'il n'avait jamais eue. Ce n'était encore qu'un naïf étonnement, mais une sorte de confiance stupéfaite s'y mêlait.

— A propos, voulez-vous souper? demanda la Thénardier au voyageur. Il ne répondit pas. Il semblait songer profondément.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? dit-elle entre ses dents. C'est quelque affreux pauvre. Cela n'a pas le sou pour souper. Me payera-t-il mon logement seulement? Il est bien heureux tout de même qu'il n'ait pas eu l'idée de voler l'argent qui était à terre. Cependant une porte s'était ouverte et Eponine et Azelma étaient entrées. C'étaient vraiment deux petites filles, plutôt bourgeoises que paysannes, très charmantes, l'une avec ses tresses châtaines bien lustrées, l'autre avec ses longues nattes noires tombant derrière le dos, toutes deux vives, propres, grasses, fraîches et saines à réjouir le regard. Elles vinrent s'asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée qu'elles tournaient et retournaient sur leurs genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son tricot, et les regardait jouer d'un air lugubre. Eponine et Azelma ne regardaient pas Cosette. C'était pour elles comme le chien. Ces trois petites filles n'avaient pas vingt quatre ans à elles trois, et elles représentaient déjà toute la société des hommes; d'un côté l'envie, de l'autre le dédain.

La poupée des sœurs Thénardier était très fanée et très vieille et toute cassée, mais n'en paraissait pas moins admirable à Cosette, qui de sa vie n'avait eu une poupée, une vraie poupée, pour nous servir d'une expression que tous les enfants comprendront. Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'aller et venir dans la salle, s'aperçut que Cosette avait des distractions et qu'au lieu de travailler elle s'occupait des petites qui jouaient.

— Ah! je t'y prends! cria-t-elle. C'est comme cela que tu travailles! Je vais te faire travailler à coups de martinet, moi. L'étranger, sans quitter sa chaise, se tourne vers la Thénardier.

Madame, dit-il en souriant d'un air presque craintif, bah! laisser la jouer!

De la part de tout voyageur qui eût mangé une tranche de gigot et bu deux bouteilles de vin à son souper et qui n'eût pas eu l'air d'un affreux pauvre, un pareil souhait eût été un ordre. Mais qu'un homme qui avait cette redingote se permît d'avoir une volonté, c'est ce que la Thénardier ne crut pas devoir tolérer. Elle repartit agacement:

Il faut qu'elle travaille, puisqu'elle mange. Je ne la nourris pas à rien faire.

* * *

Toutes les détresses étaient dans ce cortège comme un chaos; il y avait là l'angle facial de toutes les bêtes, des vieillards, des adolescents, des crânes nus, des barbes grises, des monstruosité cyniques, des résignations hargneuses, des rictus sauvages, des attitudes insensées, des grouins coiffés de casquettes, des espèces de têtes de jeunes filles avec des tire-bouchons sur les tempes, des visages enfantins et, à cause de cela, horribles, de maigres faces de squelettes auxquelles il ne manquait que la mort. On ne voyait sur la première voiture un nègre qui, peut-être, avait été esclave et qui pouvait comparer les chaînes. L'effrayant niveau d'en bas; la honte, avait passé sur ces fronts; à ce degré d'abaissement, les dernières transformations étaient subies par tous dans les dernière profondeurs; et l'ignorance changée en hébétément était l'égale de l'intelligence, changée en désespoir. Pas de choix possible entre ces hommes qui apparaissaient aux regards comme l'élite de la boue. Il était clair que l'ordonnateur quelconque de cette procession immonde ne les avait pas classés. Ces êtres avaient été liés et accouplés pêle-mêle, dans le désordre alphabétique probablement et chargés au hasard sur ces voitures. Cependant des horreurs groupées finissent toujours par dégager une résultante; toute addition de malheureux donne un total; il sortait de chaque chaîne une âme commune, et chaque charretée avait sa phisionomie. A côté de celle qui chantait, il y en avait une qui hurlait; une troisième mendiait; on en voyait une qui grinçait des dents; une autre menaçait les passants, une autre blasphémait Dieu; la dernière se taisait comme la tombe. Dante eût

cru voir les sept cercles de l'enfer en marche. Marche des damnations vers les supplices, faite sinistrement non sur le formidable char fulgurant de l'Apocalypse, mais, chose plus sombre, sur la charette des gémonies.

Un des gardes, qui avait un crochet au bout de son bâton, faisant de temps en temps mine de remuer ces tas d'ordure humains. Une vieille femme dans la foule les montrait du doigt à un petit garçon de cinq ans, et lui disait: Gredin, cela t'apprendra! Comme les chants et les blasphèmes grossissaient, celui lui semblait le capitaine de l'escorte fit claquer son fouet, et, à ce signe, une effroyable bastonnade sourde et aveugle qui faisait le bruit de la grêle tombant sur les sept voiturées; beaucoup rugirent et écumèrent ce qui redoubla la joie des gamins accourus, nuée de mouches sur ces plaies.

L'œil de Jean Valjean était devenu affrayant. Ce n'était plus une prunelle; c'était cette vitre profonde qui remplace le regard chez certains infortunés, qui semble inconsciente de la réalité, et où flamboie la réverbération des épouvantes et des catastrophes. Il ne regardait pas un spectacle; il subissait une vision. Il voulut se lever, fuir, échapper; il ne put remuer un pied. Quelquefois les choses qu'on voit vous saisissent et vous tiennent. Il demeura cloué, pétrifié, stupide, se demandant à travers une confuse angoisse inexprimable, ce que signifiait cette persécution sépulcrale, et d'où sortait ce pandémonium qui le poursuivait. Tout à coup il porta la main à son front, geste habituel de ceux auxquels la mémoire revient subitement; il se souvint que c'était là l'itinéraire en effet, que ce détour était d'usage pour éviter les rencontres royales toujours possibles sur la route de Fontainebleau, et que, trente-cinq ans auparavant, il avait passé par cette barrière-là.

Cosette, autrement épouvantée, ne l'était pas moins. Elle ne comprenait pas; le souffle lui manquait; ce qu'elle voyait ne lui semblait pas possible; enfin elle s'écria:

— Père! qu'est-ce qu'il y a donc dans ces voitures-là? Jean Valjean répondit:

— Des Forçats.

— Où donc est-ce qu'ils vont?

— Aux galères.

En ce moment la bastonnade, multipliée par cent mains, fit du bruit, les coups de plats de sabre s'en mêlèrent, ce fut comme une pluie de fouets et de bâtons; les galériens se courbèrent, une obéissance hideuse se dégagea du supplice, et tous se turent avec des regards de loups enchaînés; Cosette tremblait de tous ses membres; elle reprit;

Père, qu'est-ce que ce sont encore des hommes?

Quelquefois, dit le Misérable.

C'était la Chaîne en effet qui, partie en avant le jour de Bicêtre prenant la route du Mans pour éviter Fontainebleau où était alors le roi. Ce détour faisait durer l'épouvantable voyage trois ou quatre jours de plus; mais pour épargner à la personne royale la vue d'un supplice, on peut bien le prolonger.

Jean Valjean rentra accablé. De telles rencontres sont des chocs et le souvenir qu'elles laissent ressemble à un ébranlement.

* * *

Paris a un enfant et la forêt a un oiseau; l'oiseau s'appelle le merle; l'enfant s'appelle le gamin.

Accouplez ces deux idées qui contiennent, l'une toute la journée, l'autre toute l'aurore, choquez ces étincelles, Paris, l'enfance; il en jaillit un petit être. Homunciz, dirait Plaute. Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête, il est comme les mouches du ciel qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, court, guette, quête, perd le temps, fume des pipes, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, titoie des filles, parle argot, chante des chansons obscènes, et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent. Si l'on demandait à l'énorme ville: Qu'est-ce que c'est que cela?

Elle répondrait: C'est mon petit.



George Sand

(1804-1876)

Aurore Dupin, devenue Aurore Dudevant par son mariage, est restée à jamais célèbre sous son non de plume — George Sand. Elle est née dans la Berry, région du centre de la France, dans la propriété de Nohant, en 1804. Fille naturelle d'un gentilhomme, elle fut d'abord élevée par sa grand-mère, puis on l'a envoyée dans un couvent catholique. Mariée à seize ans au baron Dudevant, elle ne fut pas heureuse et se sépara de son mari en 1831.

En 1831 elle vint s'installer à Paris et mena une vie indépendante et difficile pour entrer dans le monde littéraire. Elle fit la connaissance de Balzac et de Jules Sandeau. Sandeau remarque ses dispositions littéraires et en fit sa collaboratrice. Mais George Sand n'a écrit qu'un seul roman en collaboration avec Sandeau "Rose et Blanche" (1831).

Elle publia son premier grand roman tout entier de sa plume "Indiana" en 1832. "Indiana" fut écrit d'un seul trait de plume sans plan préalable; il fut peut-être l'ouvrage le plus spontané et le plus vibrant d'émotion qu'elle eût écrit. L'héroïne en est une belle créole ayant grandi à la Réunion, en dehors des contraintes de la société française. Venu vivre en France après son mariage avec M. Delmare, Indiana se sent prisonnière dans la somptueuse propriété de son époux dont le caractère ombrageux l'exaspère. Raymon de Ramière, jeune noble du voisinage, s'éprend d'elle. Le roman plut à la critique. On estime que la première étape de son œuvre va de 1832 à 1834. Elle est marquée, en plus d'"Indiana", par la publication des romans suivants: "Valentine" (1832), "Lélia" (1833), "Jacques" (1834). L'exaltation des sentiments, le refus de la société qui les entoure et qui les fait souffrir caractérisent ses héroïnes féminines. Lors de la seconde période de son œuvre (1836-1843), on voit apparaître dans ses romans, tels, "Mauprat" (1836), "Le Compagnon du Tour de France" (1840), "Horace" (1841), "Consuelo" (1843), des éléments du réalisme critique. Ses héros

n'agissent plus isolément, derrière eux en voit se profiler les masses ouvrières, le prolétariat prenant conscience de son état et de sa mission historique. G. Sand voyait dans le peuple la seule force capable de transformer radicalement la société. Les hommes de l'avenir, l'auteur les voit parmi ceux qui comme Paul Arsène prennent une part active à l'action révolutionnaire et luttent sur les barricades de la rue Saint-Merry au nom de la liberté et de la République.

La censure avait voulu supprimer la description de la répression sanglante de l'insurrection du peuple de Paris contre le gouvernement en juillet 1832.

"Consuelo" fut peut-être l'héroïne préférée de G. Sand, l'incarnation définitive d'un idéal, celui de la femme artiste qui veut réaliser ses dons de créativité sans contraintes. Elle avait voulu le séparer le plus possible de l'ornière autobiographique et montrer seulement quelles sont les vicissitudes qui attendent la femme ayant choisi une voie aussi douloureuse que celle de l'indépendance vis-à-vis de l'homme dans le but de servir son art.

Toute classification dans l'œuvre d'un écrivain peut paraître arbitraire, ainsi les romans "Le Péché de Monsieur Antoine" (1844), ou "Le Meunier d'Angibault" (1845) peuvent tout aussi bien figurer comme œuvres de la période dite sociale ou celle des "romans champêtres". A l'inverse "La Mare au Diable" (1846) idylle champêtre par excellence, s'ouvre sur une préface de ton nettement "social", décrivant le dur labeur des paysans aucune complaisance. Dans ces dernières œuvres l'auteur avait voulu fixer avant leur disparition rendu inéluctable par l'avènement du capitalisme, le cadre et le parler régional, les mœurs patriarcales des paysans à l'instar des Scènes de la vie de campagne" de Balzac. Son œuvre ne peut se limiter aux 70 romans qu'elle écrivit au cours de sa vie. Pendant plus de 50 ans elle écrit de nombreux articles de critique ou de politique, correspondu avec des personnes illustres ou humbles, rédigeant ainsi un extraordinaire journal de la vie intellectuelle, artistique et politique d'un demi-siècle. Le rôle politique de G. Sand fut assez important pour l'époque, mais ne se manifeste directement que pendant la révolution de 1848, après, quand elle vit que la cause démocratique était perdue, elle en eut une désillusion profonde. Parmi ses innombrables amis on peut citer les noms de Balzac, de Flaubert, du peintre Delacroix, de l'écrivain russe Tourguéniev, du compositeur polonais Chopin. Dans un hommage posthume, V. Hugo a brillamment formulé quelle fut la place et la signification de G. Sand: "Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire".

LELIA

“Je vous ai amenée dans cette vallée déserte que le pied des troupeaux ne foule jamais, que la sandale du chasseur n’a point souillée. Je vous y ai conduite. Lélia, à travers les précipices. Vous avez affronté sans peur tous les dangers de ce voyage; vous avez mesuré d’un tranquille regard les crevasses qui sillonnent les flancs profonds du glacier, vous les avez franchies sur une planche jetée par nos guides et qui tremblait sur des abîmes sans fond. Vous avez traversé les cataractes, légère et agile comme la cigogne blanche qui se pose de pierre en pierre et s’endort le cou plié, le corps en équilibre, sur une de ses jambes frêles, au milieu du flot qui fume et tournoie, au dessus des gouffres qui vomissent l’écume à pleins bords. Vous n’avez pas tremblé une seule fois, Lélia; et moi, combien j’ai frémi, combien de fois mon sang s’est glacé et mon cœur a cessé de battre en vous voyant passer ainsi au-dessus de l’abîme, insouciant, distraite, regardant le ciel et dédaignant de savoir où vous posiez vos pieds étroits!

Vous êtes bien brave et bien forte, Lélia. Quand vous dites que votre âme est énervée, vous mentez; nul homme ne possède plus de confiance et d’audace que vous.

— Qu’est-ce que l’audace? répondit Lélia, et qui n’en a pas? Qui est-ce qui aime la vie, au temps où nous sommes? Cette insouciance-là s’appelle du courage, quand elle produit un bien quelconque; mais, quand elle se borne à exposer une destinée sans valeur, n’est-ce pas simplement de l’inertie?

L’inertie, Sténio! c’est le mal de nos cœurs, c’est le grand fléau de cet âge du monde. Il n’y a plus que des vertus négatives, nous sommes braves parce que nous ne sommes plus capables d’avoir peur. Hélas! oui, tout est usé, même les faiblesses, même les vices de l’homme. Nous n’avons plus la force qui fait qu’on aime la vie d’un amour opiniâtre et poltron. Quand il y avait encore de l’énergie sur la terre, on guerroyait avec ruse, avec prudence, avec calcul. La vie était un combat perpétuel, une lutte où les plus braves reculaient sans cesse devant le danger, car le plus brave était celui qui vivait le plus longtemps au milieu des périls et des haines. Depuis que la civilisation a rendu la vie facile et calme pour tous, tous le trouvant

long et sans saveur; on l'expose pour un mot, pour un regard, et elle a peu de prix. C'est l'indifférence de la vie qui a fait le mal dans nos mœurs. C'est un spectacle fait pour constater l'apathie que celle que celui de deux hommes calmes et polis, tirant au sort lequel tuera l'autre sans haine, sans colère et sans profit. Hélas. Mais, nous ne sommes plus rien nous ne sommes plus ni bons ni méchants, nous ne sommes même plus lâches, nous sommes inertes.

Léila, vous avez raison et, quand je jette les yeux sur la société je suis triste comme vous. Mais je vous ai amenée ici pour vous la faire oublier au moins pendant quelques jours. Regardez où nous sommes, cela n'est-il pas sublime? et pouvez-vous penser à autre chose qu'à Dieu? Asseyez-vous sur cette mousse vierge le pas humains et voyez à vos pieds le désert dérouler ses grandes profondeurs. Avez-vous jamais rien contemplé de plus sauvage et pourtant de plus animé? Voyez que le vigueur dans cette végétation libre et vagabonde, que de mouvement dans ces forêts que le vent courbe et fait ondoyer, dans ces grandes troupes d'aigles qui planent sans cesse autour des cimes brumeuses et qui passent en cercles mouvants, comme de grands anneaux noirs sur la nappe blanche et glacée du glacier? Entendez-vous le bruit qui monte et descend de toutes parts? Les torrents qui pleurent et sanglotent comme des âmes malheureuses, les cerfs qui brament d'une voix plaintive et perdue, la brise qui chante et rit dans les bruyères, les vautours qui crient comme des femmes effrayées; et ces autres bruits étranges, mystérieux, indécrits, qui grondent sourdement dans les montagnes, ces glaces colossales qui craquent dans le cœur des blocs, ces neiges qui s'éboulent et entraînent le sable, ces grandes racines d'arbres qui luttent incessamment avec les entrailles de la terre et qui travaillent à soulever le roc et à fendre le schiste, ces voix inconnues, ces vagues soupirs que le sol, toujours en proie aux souffrances de l'enfantement, exhale ici par ses flancs entre ouverts; ne trouvez-vous pas tout cela plus splendide, plus harmonieux que l'église et le théâtre?

— Il est vrai que tout cela est beau et c'est ici qu'il faut venir voir ce que la terre possède encore de jeunesse et de vigueur. Pauvre terre! elle aussi s'en va!



Stendhal (1783-1842)

L'œuvre de Stendhal représente un des sommets du réalisme et du XIX^e siècle. Stendhal appartient à la littérature mondiale en tant qu'initiateur d'un modèle de roman alliant l'observation réaliste à la pénétration psychologique, la motivation sociale au souci de la vérité historique. Il sert de trait d'union entre la prose du Siècle des Lumières et le roman moderne.

Stendhal, de son vrai nom Henri Beyle, est né à Grenoble en 1783 dans une famille bourgeoise. Son père était avocat au parlement. L'esprit froid et les mœurs hypocrites du milieu de la riche bourgeoisie provinciale ont tôt fait d'exaspérer la sensibilité extrême et le caractère naturellement rebelle du futur écrivain.

En 1799 Stendhal est venu à Paris car il voulait entrer à l'École Polytechnique. Sous l'Empire, Stendhal s'engage dans l'armée napoléonienne, ce qui lui donne l'occasion de s'journer en Italie, et notamment à Milan, faire, en 1812, la Campagne de Russie assister à la tragédie de la Bérézina et noter dans son journal, les détails de la terrible déroute de Français.

Après la chute de l'Empire, Beyle regagne Milan, ne voulant pas vivre dans une France abâtardie par la restauration d'une monarchie "puante de vanité", selon son expression.

En politique, Beyle fut toujours un vrai défenseur de l'idéal démocratique. Lors de son séjour en Italie (1814-1821), il se lie d'amitié avec le révolutionnaire italien Confalonieri, entre en relation avec le mouvement des carbonari en lutte pour la libération nationale. Durant cette période se précisent les concepts esthétiques et philosophiques de Beyle. Beyle publie plusieurs essais critiques: "Vies de Haydn, Mozart et de Métastase" (1814), "Histoire de la Peinture en Italie" (1817), des notes de voyages Rome, Naples et Florence" (1817).

Devenu suspect au régime autrichien, Beyle doit quitter l'Italie en 1821. Stendhal se fixa à Paris jusqu'à la révolution de juillet de 1830.

En 1822 Stendhal publie un traité psychologique "De l'Amour et de la haine", la première variante du traité "Racine et Shakespeare". Il est intéressant de noter que la publication du traité suscita une polémique entre les romantiques, au sujet de la typisation. Les romantiques estimaient que l'art devait mettre l'accent sur des caractères uniques, exceptionnels. Stendhal par contre, avançait l'idée que les caractères littéraires si particuliers qu'ils soient, doivent posséder en outre des traits typiques, propres à leur milieu social auquel ils appartiennent.

Dans son premier roman, "Armance" (1827), il avance l'idée du roman "noir", qu'on retrouve dans son roman "Le Rouge et le Noir" (1831).

La révolution de 1830 éclate tandis que Stendhal achève son roman "Le Rouge et le Noir". Il sollicite un poste de consul en Italie. Désormais il vit tantôt à Civita-Vecchia, une petite ville italienne, tantôt en France. Manifestant une capacité de travail étonnante, Stendhal écrit beaucoup, mais la plupart de ses œuvres ne paraîtra qu'après sa mort. La prédilection de Stendhal pour les caractères nettement tranchés et les passions fortes pousse l'écrivain vers les thèmes de la Renaissance. Il écrit une série de nouvelles et de chroniques italiennes: les Cenci, Vanina Vanini, Vittoria Accoramboni, l'Abbesse de Castro. L'intérêt que Stendhal porte au caractère italien lui suggère de transporter en Italie l'action de son troisième roman "La Chartreuse de Parme" (1839). Le personnage principal de ce roman, Fabrice del Dongo est tout aussi bien que Julien Sorel, un héros "personné" qui entre en conflit avec la société.

Après "La Chartreuse de Parme" Stendhal a commencé son roman "Lucien Leuwen" qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il y représenta le conflit des idées révolutionnaires avec l'idéologie officielle de la société française sous la monarchie de Juillet. Il démasque impitoyablement la vraie nature sociale de cette monarchie, mettant à nu son fameux "jeu politique" dont la corruption et la provocation formaient les éléments essentiels.

Stendhal est mort à Paris en 1842. Après la mort de Stendhal on trouve le manuscrit de son roman autobiographique "Vie de Henri Brûlard" et ses autres écrits, restés aussi inachevés.

LE ROUGE ET LE NOIR

Un voyage

Le lendemain, des cinq heures, avant que Mme de Rénal fût visible, Julien avait obtenu de son mari un congé de trois jours. Contre son attente, Julien se trouva le désir de la revoir, il songeait

à sa main si jolie. Il descendit au jardin, Mme de Rénal se fit longtemps attendre. Mais si Julien l'eût aimée, il l'eût aperçue derrière les persiennes à demi fermées du premier étage, le front appuyé contre la vitre. Elle le regardait. Enfin, malgré ses résolutions, elle se détermina à paraître au jardin. Sa pâleur habituelle avait fait place aux plus vives couleurs. Cette femme si naïve était évidemment agitée; un sentiment de contrainte et même de colère altérait cette expression de sérénité profonde et comme au-dessus de tous les vulgaires intérêts de la vie qui donnait tant de charme à cette figure céleste. Julien s'approcha d'elle avec empressement, il admirait ces bras si beaux qu'un châle jeté à la hâte laissait apercevoir. La fraîcheur de l'air du matin semblait augmenter encore l'éclat d'un teint que l'agitation de la nuit ne rendait que plus sensible à toutes les impressions. Cette beauté modeste et cependant pleine de pensées que l'on ne trouve point dans les classes inférieures, semblait révéler à Julien une faculté de son âme qu'il n'avait jamais sentie. Tout entier à l'admiration des charmes que surprenait son regard avide, Julien ne songeait nullement à l'accueil qu'il s'attendait à recevoir. Il fut d'autant plus étonné de la froideur glaciale qu'on cherchait à lui montrer, et à travers laquelle, il crut même distinguer l'intention de le remettre à sa place.

Le sourire du plaisir expira sur ses lèvres; il se souvint du rang qu'il occupait dans la société et surtout aux yeux d'une noble et riche héritière. En un moment il n'y eut plus sur sa physionomie que de la hauteur et de la colère contre lui-même. Il éprouvait un violent dépit d'avoir pu, retarder son départ de plus d'une heure pour recevoir un accueil humiliant.

Il n'y a qu'un sot, se dit-il, qui soit en colère contre les autres: une pierre qu'elle est pesante. Serais-je toujours un enfant? Quand donc aurais-je contracté la bonne habitude de donner mon âme à ces gens-là juste pour leur argent? Si je veux être estimé et d'eux et de moi-même, il faut leur montrer que c'est ma pauvreté qui est en commune avec leur richesse, mais que mon cœur est à mille lieues de leur insolence, et placé dans une sphère trop haute pour être atteint par leurs petites marques de dédain ou de faveur.

Pendant que ces sentiments se pressaient en foule dans l'âme du jeune précepteur, sa physionomie mobile prenait l'expression de

guent souffrant et de la férocité. Mme de Rénal en fut toute éblouie. La froideur vertueuse qu'elle avait voulu donner à son visage fit place à l'expression de l'intérêt, et d'un intérêt animé par toute la surprise du changement subit qu'elle venait de voir. Les paroles vaines que l'on s'adresse le matin sur la santé, sur la durée de la journée, tarirent à la fois chez tous les deux. Julien, dont le jugement n'était troublé par aucune passion, trouva bien un moyen de marquer à Mme de Rénal, combien peu il se croyait lié dans des rapports d'amitié, il ne lui dit rien du petit voyage qu'il allait entreprendre, la salua et partit. Comme elle le regardait aller, atterrée de la hauteur sombre qu'elle lisait dans ce regard si aimable la veille, son fils aîné, qui accourait du fond du jardin, lui dit en l'embrassant :

Nous avons un congé, M. Julien s'en va pour un voyage.

A ce mot Mme de Rénal se sentit saisie d'un froid mortel; elle était malheureuse par sa vertu, et plus malheureuse encore par sa faiblesse. Ce nouvel événement vint occuper toute son imagination; elle fut emportée bien au-delà des sages résolutions qu'elle devait à la nuit terrible qu'elle venait de passer. Il n'était plus question de rester à cet amant si aimable, mais de le perdre à jamais.

Il fallut assister au déjeuner. Pour comble de douleur, M. de Rénal et Mme Derville ne parlèrent que du départ de Julien. Le manoir de Verrières avait remarqué quelque chose d'insolite dans le bon ferme avec lequel il avait demandé un congé.

Ce petit paysan a sans doute en poche des propositions de quelqu'un. Mais ce quelqu'un, fut-ce M. Valenod, doit être un peu encouragé par la somme de 600 francs, à laquelle maintenant il faut ajouter le déboursé annuel. Hier, à Verrières, on aura demandé un délai de trois jours pour réfléchir: et ce matin, afin de n'être pas obligé à me donner une réponse, le petit monsieur part pour la montagne. Etre obligé de compter avec un misérable ouvrier qui est l'insolent, voilà pourtant où nous sommes arrivés!

Puisque mon mari, qui ignore combien profondément il a blessé Julien, pense qu'il nous quittera, que dois-je croire moi-même? se dit Mme de Rénal. Ah! tout est décidé!

Afin de pouvoir du moins pleurer en liberté, et ne pas répondre aux questions de Mme Derville, elle parla d'un mal de tête affreux, et se mit au lit.

— Voilà ce que c'est que les femmes, répéta M de Rénal, il y a toujours quelque chose de dérangé à ces machines compliquées. Et il s'en alla goguenard. Pendant que Mme de Rénal était en proie à ce qu'à de plus cruel, la passion terrible dans laquelle le hasard l'avait engagée, Julien poursuivait son chemin gaiement au milieu des plus beaux aspects que puissent présenter les scènes de montagnes. Il fallait traverser la grande chaîne au nord de Vervey. Le sentier qu'il suivait, s'élevant peu à peu parmi de grands bois de hêtres, forme des zigzags infinis sur la pente de la haute montagne qui dessine au nord la vallée du Doubs. Bientôt les regards du voyageur, passant par-dessus les coteaux moins élevés, qui contiennent le cours du Doubs vers le midi, s'étendirent jusqu'aux plaines fertiles de la Bourgogne et du Beaujolais. Quelque insensible que l'âme de ce jeune ambitieux fût à ce genre de beauté il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour regarder un spectacle si vaste et si imposant.

Enfin il atteignit le sommet de la grande montagne, près duquel il fallait passer pour arriver, par cette route de traverse, à la vallée solitaire, qu'habitait Fouqué, le jeune marchand de bois, son ami.

Julien n'était point pressé de le voir, lui ni aucun autre être humain. Caché comme un oiseau de proie, au milieu des rochers nus qui couronnent la grande montagne, il pouvait apercevoir de bien loin tout homme qui se serait approché de lui. Il découvrit une petite grotte au milieu de la pente presque verticale d'un des rochers. Il prit sa course, et bientôt fut établi dans cette retraite. Ici, dit-il avec des yeux brillant de joie, les hommes ne sauraient me faire de mal. Il eut l'idée de se livrer au plaisir d'écrire ses pensées, partout ailleurs si dangereux pour lui. Une pierre carrée lui servait de pupitre. Sa plume volait; il ne voyait rien de ce qui l'entourait. Il remarqua enfin que le soleil se couchait derrière les montagnes éloignées du Beaujolais.

Pourquoi ne passerais-je pas la nuit ici? se dit-il, j'ai du pain, et je suis libre. Au son de ce grand mot son âme s'exalta, son hypocrisie faisait qu'il n'était pas libre même chez Fouqué. La tête appuyée sur les deux mains, Julien resta dans cette frotte, plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie, agitée par ses reveries et par son bonheur de liberté. Sans y songer il vit s'étendre l'un après l'autre, tous les

bon du crépuscule. Au milieu de cette obscurité immense, son âme s'égarait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris. C'était d'abord une femme bien plus belle et d'un génie bien plus élevé que tout ce qu'il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il était aimé. S'il se séparait d'elle pour quelques instants, c'est pour aller se couvrir de gloire et mériter d'en être encore plus aimé.

Même en lui supposant l'imagination de Julien, un jeune homme élevé au milieu des tristes vérités de la société de Paris eût été réveillé à ce point de son roman par la froide ironie, les grandes actions auraient disparu avec l'espoir d'y atteindre, pour faire place à la même si connue: Quitte-t-on sa maîtresse, on risque, hélas! d'être trompé deux ou trois fois par jour. Le jeune paysan ne voyait rien entre lui et les actions les plus héroïques, que le manque d'occasion. Mais une nuit profonde avait remplacé le jour, et il avait encore deux lieues à faire pour descendre au hameau habité par Fouqué. Avant de quitter la petite grotte, Julien alluma du feu et brûla avec soin tout ce qu'il avait écrit.

Il étonna bien son ami en frappant à sa porte à une heure du matin. Il trouva Fouqué occupé à écrire ses comptes. C'était un jeune homme de haute taille, assez mal fait, avec de grands traits durs, un nez infini et beaucoup de bonhomie cachée sous cet aspect repoussant.

T'es-tu donc brouillé avec ton M. de Rénal, que tu m'arrives ainsi à l'improviste?

Julien lui raconta, mais comme il le fallait, les événements de la veille.

Reste avec moi, lui dit Fouqué, je vois que tu connais M. de Rénal M. Valenod, le sous-préfet Maugiron, le curé Chélan; tu as compris les finesses du caractère de ces gens-là; te voilà en état de paraître aux adjudications. Tu sais l'arithmétique mieux que moi, tu tiendras mes comptes. Je gagne gros dans mon commerce. L'impossibilité de tout faire moi-même et la crainte de rencontrer un fripon dans l'homme que je prendrais pour associé m'empêchent tous les jours d'entreprendre d'excellentes affaires. Il n'y a pas un mois j'ai fait gagner six mille francs à Michaud de Saint-Amand, que je n'avais pas revu depuis six ans et que j'ai trouvé par hasard

à la vente de Ponttarlier. Pourquoi n'aurais-tu pas gagné, ces six mille francs, ou de moins trois mille? car si ce jour-là je t'avais eu avec moi, j'aurais mis l'enchère à cette coupe de bois, et tout le monde me l'eût bientôt laissée. Sois mon associé.

Cette offre donna de l'humeur à Julien, elle dérangeait sa folie. Pendant tout le souper, que les deux amis préparèrent eux-mêmes comme des héros d'Homère, car Fouqué vivait seul, il montra ses comptes à Julien et lui prouva combien son commerce de bois présentait d'avantages. Fouqué avait la plus haute idée des lumières et du caractère de Julien.

Quand enfin celui-ci fut seul dans sa petite chambre de bois de sapin: il est vrai, se dit-il, je puis gagner ici quelques mille francs, puis reprendre avec avantage le métier de soldat ou celui de prêtre, suivant la mode qui alors régnera en France. Le petit pécule que j'aurai amassé lèvera toutes les difficultés de détail. Solitaire dans cette montagne j'aurai dissipé un peu l'affreuse ignorance où je suis de tant de choses qui occupent tous ces hommes de salon. Mais Fouqué renoncé à se marier, il me répète que la solitude le rend malheureux. Il est évident que s'il prend un associé qui n'a pas de fonds à verser dans son commerce, c'est dans l'espoir de se faire un compagnon qui ne le quitte jamais.

Tromperai-je mon ami? s'écria Julien avec humeur. Cet être, dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie étaient les moyens ordinaires de salut, ne put cette fois supporter l'idée du plus petit manque de délicatesse envers un homme qui l'aimait. Mais tout à coup Julien fut heureux, il avait une raison pour refuser. Quoi! je perdrais lâchement sept ou huit années. J'arriverais ainsi à vingt-huit ans; mais à cet âge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses. Quand j'aurai gagné obscurément quelque argent en courant ces ventes de bois et méritant la faveur de quelques fripons subalternes, qui me dit que, j'aurai encore le feu sacré avec lequel on se fait un nom?

Le lendemain matin, Julien répondit d'un grand sang-froid au bon Fouqué, qui regardait l'affaire de l'association comme terminée, que sa vocation pour le saint ministère des autels ne lui permettait pas d'accepter. Fouqué n'en revenait pas.

— Mais, songes-tu, lui répétait-il, que je t-associe ou, si tu l'aimes mieux, que je te donne quatre mille francs par an? Et tu

vous retourner chez ton M. de Rénal, qui te méprise comme la boue des souliers? Quand tu auras deux cente louis devant toi, qu'est-ce qui t'empêche d'entrer au séminaire? Je te dirai plus, je me charge de te procurer la meilleure cure du pays. Car, ajouta Fouqué en baissant la voix, je fournis du bois à brûler M. le ..., M. le ..., M ... le leur livre de l'essence de chêne de première qualité, qu'ils ne me payent que comme du bois, blanc, mais jamais argent ne fut mieux placé.

Rien ne put vancre la vocation de Julien. Fouqué finit par le croire un peu fou. Le troisième jour, de grand matin, Julien quitta son ami pour passer la journée au milieu des rochers de la grande montagne. Il retrouve sa petite grotte, il n'avait plus la paix dans l'âme, les offres de son ami la lui avaient enlevée. Comme Hercule, il le trouvait non entre le vice et la vertu, mais entre la médiocrité suivie d'un bien-être assuré et tous les rêves héroïques de sa jeunesse. Je n'ai donc pas une véritable fermeté, se disait-il, et c'était là le doute qui lui faisait le plus de mal. Je ne suis pas du bois dont on fait les grands hommes, puisque je crains que huit années passées à me procurer du pain ne m'enlèvent cette énergie sublime qui fait faire les choses extraordinaires.

LE JUGEMENT

Comme le président faisait son résumé, minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre; au milieu du silence de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle. Voilà le dernier de mes jours qui commence, pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée de devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler: mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de Mme Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. Pleurerait-elle, par hasard? pensa-t-il.

“Messieurs les jurés,

“L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point

l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

“Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point d'illusion, la mort m'attend, elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Mme de Rénal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut prémédité. J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que notre jeunesse peut mériter, de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

“Voilà mon crime, messieurs et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés...”

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège, mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Mme Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans les temps plus heureux, il avait pour Mme de Rénal... Mme Derville jeta un cri et s'évanouit.

Une heure sonnait comme les jurés se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonné sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord très vives, mais peu à peu, la décision du jury se faisant attendre, la fatigue générale commença à jeter du calme de l'assemblée. Ce moment était solennel; les lumières jetaient moins d'éclat. Julien très fatigué entendait discuter auprès de lui la question de savoir si ce retard était de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les vœux étaient pour lui; le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit. M. le Valenod de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral, il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience, la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de meurtre, et de meurtre avec préméditation: cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après. Julien regarda sa sentence, et se souvint de M. de Lavalette, il était deux heures et un quart. C'est aujourd'hui vendredi, pensa-t-il.

Où, mais ce jour est heureux pour le Valenod, qui me condamne... Je suis trop surveillé pour que Mathilde puisse me nuire comme fit Mme de Lavalette... Ainsi, dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur le grand peut-être.

En ce moment, il entendit un cri et fut rappelé aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaient; il vit que toutes les figures étaient tournées vers une petite tribune pratiquée dans le pourtour d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y était cachée. Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit à regarder Julien, auquel les gendarmes cherchaient à faire traverser la foule.

Tâchons de ne pas prêter à rire à ce fripon de Valenod, pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononcé la déclaration qui entraîne la peine de mort! tandis que ce pauvre président des juges, tout juge qu'il est depuis nombre d'années avait la larme à l'œil en me condamnant.

Quelle joie pour le Valenod de se venger de notre ancienne rivalité auprès de Mme de Rénal!... Je ne la verrai donc plus. C'en est fait... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens... Que j'aurais été heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime!

Seulement ces paroles: Je me trouve justement condamné.



Honoré De Balzac

(1799-1850)

Honoré de Balzac est né à Tours dans la famille d'un paysan enrichi. Le père de Balzac, d'origine paysanne, ayant fait carrière dans l'armée, prit en 1802 le nom de Bernard François de Balzac qui faisait plus noble. Il fait ses études au collège catholique de Vandôme. En 1814 Balzac vint à Paris et, contrairement à la volonté de son père, se voua aux lettres. En 1820, son père lui accorda, bien qu'à contre cœur, une pension modique et un délai de deux ans pour réussir dans le métier des belles lettres. Vivant dans une mansarde, Balzac travaille avec ardeur. Mais son premier drame en vers, "Cromwell" déçoit son entourage. Balzac publie divers romans d'aventures dans le genre gothique, lesquels il ne signant même pas de son propre nom. Balzac fit à plusieurs reprises la douloureuse expérience de la toute-puissance de l'argent. L'atelier d'imprimerie qu'il avait ouvert à Paris fit faillite (1828). Balzac, criblé de dettes, ne se laissa point abattre. Sur un buste de Napoléon il mit l'inscription devenue célèbre: "Ce qu'il a entrepris par l'épée, je l'accomplirai par la plume". Le premier roman signé de son vrai nom parut en 1829. C'étaient "Les Chouans".

La deuxième étape de l'œuvre entre 1831 et 1835 Balzac fréquente les milieux romantiques. L'observation critique de la société allait lui servir pour ses romans: "La Peau de Chagrin" (1831), "Les scènes de la vie privée" (1832), "Le Médecin de campagne" (1833), "Eugénie Grandet" (1833).

En 1835 parut son roman "Le père Goriot", marque un tournant décisif dans son œuvre et Balzac atteint les sommets de son réalisme. La troisième étape va de 1836 à 1847, c'est l'apparition d'œuvres capitales: "Les illusions perdues" (1837). "César Birotteau" (1837), "Le cabinet des antiques" (1838), "Splendeur et misère des courtisanes" (1838), "La Maison Nucingen" (1838).

Depuis 1842 Balzac réunit ses nombreux romans et nouvelles en un cycle immense, intitulé "La Comédie humaine" (92).

La parution des derniers volumes de la Comédie humaine (Le Cousin Pons, La Cousine Bette) date de 1848. Balzac effectue de nombreux voyages entre l'Allemagne, la Russie et la France. Il revient à son roman "Les Paysans", commencé en 1838. Cette œuvre est capitale pour la compréhension de son évolution post-révolutionnaire. Dans son roman "Les Chouans" Balzac retrace un épisode de la guerre contre révolutionnaire qui s'est déroulée en Vendée, après la grande Révolution française de 1789. Tout dans le récit est d'une objectivité et d'une impartialité remarquable, ce qui ne manqua pas de surprendre ceux de ses amis qui le croyait être un monarchiste convaincu.

Ensuite Balzac en arrive au problème de l'idée centrale, du pivot de l'œuvre. Ce sens caché, Balzac le révèle au lecteur tout au long de par l'œuvre monumentale. Le monde moderne est caractérisé par une rupture dramatique de l'équilibre moral dont la cause est le pouvoir excessif de l'argent.

Dans "Eugénie Grandet" il semble que Balzac excelle à déjouer l'attente du lecteur en lui dévoilant la triste réalité cachée sous tant d'apparences trompeuses.

Le simple tonnelier Grandet a su, grâce au capital amassé par d'habiles spéculations et un flair infailible, devenir un riche propriétaire terrien. Il se hisse au rang de la grande bourgeoisie "respectable", observant, en politique, un seul principe: les régimes peuvent passer, les vignes resteront.

"Le père Goriot est un roman qui appartient à la vaste série des "éducations sentimentales". Balzac résume les possibilités de conduite dans le monde moderne en le ramenant à la formule célèbre: "L'obéissance, la lutte, la Révolte, la Famille, le Monde et Vautrin". Vautrin, à lui seul, représente tout un monde, forçat évadé, trempant dans les affaires les plus touchées; il fait fi des scrupules de Rastignac qui tente de lui échapper. Pourtant, c'est justement à Rastignac que le père Goriot mourant livre le trop plein de son cœur, car il voit en lui qu'un être au cœur pur qui aura pitié de son malheur.

Balzac consacra huit années de travail à écrire son roman. "Les illusions perdues". Ce livre contraste avec les œuvres précédentes par les dimensions même du tableau, englobant non seulement la vie de province, mais aussi tous les niveaux de la vie parisienne. Typique pour son époque, le jeune Lucien Chardon, ayant pris le nom plus aristocratique de Rubempré est appelé, comme Eugène de Rastignac, à perdre une à une toutes ses illusions romantiques. Nous savons que Rastignac, Lucien de Rubempré, Marsay, César Birotteau ont eu des prototypes réels, mais ils reçoivent dans le texte une dimension exemplaire.

Dans "Les Paysans" Balzac donne une image historiquement vraie et artistiquement probante, des relations existant entre les représentants de diverses couches sociales. "Les Paysans" restèrent inachevés à cause de la mort, mais ils avaient déjà acquis l'unité d'ensemble nécessaire à une œuvre parfaite.

L'immense mérite de Balzac est d'avoir introduit dans ses romans les éléments du monde matériel. Chez Balzac le caractère d'un personnage est le résultat de l'influence du milieu où il vit et de ses mœurs. D'où ses descriptions très détaillées de la maison, de la rue, de la ville, ou bien le célèbre tableau de la pension de la veuve Vauquer où nous faisons la connaissance de Rastignac.

"La Comédie humaine" reflète les contradictions profondes qui déchiraient la société bourgeoise française entre 1830 et 1840 Balzac a bien compris qu'à la base de la société de son temps il y avait la lutte des classes et que l'argent était la force motrice qui déterminait tous les rapports entre les hommes.

Tous les héros de Balzac luttent avec acharnement pour avoir une bonne place au soleil.

Balzac a montré que le milieu bourgeois anéantit tous les sentiments naturels: amitié, amour, affections de famille. Il nous fait toucher du doigt la désagrégation de la famille bourgeoise la transformation du mariage en une transaction avantageuse, la rivalité entre les pères et les fils, la corruptions des juges, la fourberie des financiers, la vénabilité de la presse et de l'administration. Il a flétri la morale bourgeoise en créant l'image monumentale du forçat évadé Vautrin, qui lutte contre la société bourgeoise, usant justement des armes de celle-ci et mettant en œuvre sa morale. Balzac a vu aussi les conflits mortels qui déchirent le village français et a créé les images des capitalistes de campagne Gaubertain et Rignet (dans le roman "Les Paysans", 1848).

Bien des traits rattachent Balzac au romantisme dont il a hérité les images grotesques, le choix des sujets et certains procédés. Mais il a conçu à sa manière les thèmes romantiques en leur insufflant un sens nouveau. Du romantisme Balzac a gardé les meilleures traditions qu'il a développées pour créer des modèles d'un véritable style réaliste.

Quant à ses vues politiques, Balzac était le partisan de l'ancienne monarchie et assez favorable à l'Eglise catholique. Il regretta profondément la déchéance de l'aristocratie si puissante jadis. Mais malgré toutes ses sympathies pour les aristocrates. Balzac les représentait dans ses romans pitoyables, dégénérés, inconstants, veules, tandis que ses ennemis jurés, les républicains, sont dans l'œuvre de Balzac les seuls héros dignes de ce nom. Ainsi malgré ses convictions politiques et malgré ses préjugés, Balzac

condamné le passé qui était déjà condamné par l'histoire et il a vu les hommes de l'avenir là où ils se trouvaient réellement. C'est la plus grande victoire du réalisme, le plus grand triomphe de Balzac, l'auteur de "La Comédie humaine". L'épopée de Balzac se divise en trois vastes parties: *Études de Mœurs*, *Études philosophiques* et *Études analytiques*. Les *Études de Mœurs* composent le noyau central de l'épopée et se subdivisent à leur tour en plusieurs cycles: *Scènes de la vie privée* (*Gobseck*, 1830, *La Femme de trente ans*, 1831; "*Le père Goriot*" (1834); "*Scènes de la vie de province*" ("*Eugénie Grandet*", 1833; "*Les illusions perdues*" (1835); "*Scènes de la vie parisienne*" ("*César Birotteau*" (1837), "*La Maison Nucingen*" (1838).

EUGENIE GRANDET

L'attente d'une mort ignominieuse et publique est moins horrible peut-être pour un condamné que ne l'était pour madame Grandet et pour sa fille l'attente des événements qui devaient terminer ce déjeuner de famille. Plus gaiement parlait et mangeait le vieux vigneron, plus le cœur de ces deux femmes se serrait. La fille avait néanmoins un appui dans cette conjoncture; elle puisait de la force dans son amour.

— Pour lui, pour lui, se disait-t-elle, je souffrirais mille morts.

A cette pensée, elle jetait à sa mère des regards flamboyants de courage.

Ote tout cela, dit Grandet à Nanon quand, vers onze heures, le déjeuner fut achevé; mais laisse-nous la table. Nous serons plus à l'aise pour voir ton petit trésor, dit-il en regardant Eugénie. Petit, ma foi, non. Tu possèdes, valeur intrinsèque, cinq mille neuf cent cinquante-neuf francs, et quarante de ce matin, cela fait six mille francs moins un. Eh bien, je te donnerai, moi, ce franc pour compléter la somme, par ce que, vois-tu, fifille... Hé! bien, pourquoi nous écoutes-tu? Montre-moi tes talons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme. Nanon disparut. — Ecoute Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu ne le refuseras pas à ton père, ma petite fifille, bien?

Les deux femmes étaient muettes. — Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je te rendrai six mille francs en livres et tu vas

les placer comme je vais te le dire. Il ne faut plus penser au douzain. Quand je te marierai, ce qui sera bientôt, je te trouverai un futur qui pourra t'offrir le plus beau douzain dont on aura jamais parlé dans la province. Ecoute donc, fille. Il se présente une belle occasion : tu peux mettre tes six mille francs dans le gouvernement, et tu en auras tous les six mois près de deux cent francs d'intérêts, sans impôts, ni réparations, ni grêle, ni gelée, ni marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus. Tu répugnes peut-être à te séparer de ton or, hein, fille? Apporte-le-moi tout de même. Je te ramasserai des pièces d'or des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des génovines; et, avec celles que je te donnerai à tes fêtes, en trois ans tu auras rétabli la moitié de ton joli petit trésor en or. Que dis-tu, fille? Lève donc le nez. Allons, va le chercher, le mignon. Tu devras me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment les écus vivent et grouillent comme des hommes ça va : ça vient, ça sue, ça produit.

Eugénie se leva : mais, après avoir fait quelques pas vers la porte, elle se retourna brusquement, regarda son père en face et lui dit :
je n'ai plus mon or.

— Tu n'as plus ton or? s'écria Grandet en se dressant sur ses jarrets comme un cheval qui entend tirer le canon à dix pas de lui.

— Non, je ne l'ai plus.

— Tu me trompes, Eugénie.

— Non.

— Par la serpette de mon père!

Quand le tonnelier jurait ainsi, les planches tremblaient.

— Bon saint bon Dieu! Voilà madame qui pâlit, cria Nanon.

— Grandet, ta colère me fera mourir, dit la pauvre femme.

— Ta, ta, ta, ta, vous autres, vous ne mourez jamais dans votre famille! Eugénie, qu'avez-vous fait de vos pièces? cria-t-il en fonçant sur elle.

— Monsieur, dit la fille aux genoux de madame Grandet, ma mère souffre beaucoup. Voyez, ne la tuez pas.

Grandet fut épouvanté de la pâleur répandue sur le teint de sa femme, naguère si jaune.

— Nanon, venez m'aider à me coucher, dit la mère d'une voix faible. Je meurs.

Aussitôt Nanon donna le bras à sa maîtresse, autant en fit Eugénie, et ce ne fut pas sans des peines infinies qu'elles purent la monter chez elle, car elle tombait en défaillance de marche en marche. Grandet resta seul. Néanmoins, quelques moments après il monta sept ou huit marches, et cria: Eugénie, quand votre mère sera couchée, vous descendrez.

Oui, mon père.

Elle ne tarda pas à venir, après avoir rassuré sa mère.

Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire où est votre trésor.

Mon père, si vous me faites des présents dont je ne suis pas entièrement maîtresse, reprenez-les, répondit froidement Eugénie en cherchant le napoléon sur la cheminée et le lui présentant.

Grandet saisit vivement le napoléon et le coula dans son gousset.

Je crois bien que je ne te donnerai plus rien. Pas seulement dit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous sa maîtresse dent. Vous méprisez donc votre père, vous n'avez donc pas confiance en lui, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un père. Il n'est pas tout pour vous il n'est rien. Où est votre or?

Mon père, je vous aime et vous respecte, malgré votre colère; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous n'avez assez souvent dit que je suis majeure, pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire, et soyez sûr qu'il est bien placé...

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon: — Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors en disant à sa fille:

— Y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père.

— Veille à l'or, mets de l'or devant moi.

Eugénie lui étendait les louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant

qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet: et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

— Ça me réchauffe, disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres de crucifix en vermeil pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir et ce dernier effort lui coûta la vie, il appela Eugénie qu'il ne voyait pas quoiqu'elle fût agénouillée devant lui et qu'elle baiguât de ses larmes une main déjà froide.

— Mon père, bénissez-moi?... demanda-t-elle.

— Aie bien soin de tout. Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il en prouvant par cette dernière parole que le christianisme doit être la religion des avarés.

Prosper
Mérimée
(1803-1870)

Prosper Mérimée, ami de Balzac et de Stendhal, créateur de la nouvelle réaliste, est né à Paris, en 1803 dans la famille d'un peintre. Ayant achevé ses études de droit, Mérimée renonce à faire carrière dans la jurisprudence et cherche sa voie dans la littérature. Homme de grande culture, Mérimée connaissait à fond plusieurs langues antiques et modernes, étudiait l'archéologie et la philosophie avec l'application d'un vrai chercheur. Ces qualités lui permirent d'obtenir, en 1834, le poste d'inspecteur des Monuments Historiques et Antiquités nationales.

Ayant débuté dans les années vingt par des œuvres de critique vérolente dirigée contre la noblesse, l'église et d'une manière plus générale, contre le régime de la Restauration, Mérimée fut longtemps considéré comme membre du mouvement libéral. Mais en réalité, ses positions politiques étaient plus avancées. Cet esprit critique dont il faisait montre, prit chez lui la forme d'une ironie sceptique, parfois mordante qui exaspéra certains de ses contemporains, notamment V. Hugo et même un ami sincère comme Delacroix. L'œuvre de Mérimée pourrait aisément se répartir en trois périodes: celle de ses débuts littéraires, encore teintés de romantisme, dans les années vingt; à l'étape réaliste, allant de 1829 à 1848 et, après la révolution de 1848.

En 1825, Mérimée débuta par une sorte de mystification littéraire qui fit beaucoup de bruit. C'était un recueil de plusieurs comédies, présentées comme traduites de l'espagnol par un certain Joseph L'Estrange "Le Théâtre de Clara Gazul".

"Les Espagnols au Danemark" retraçaient un épisode de l'intervention de l'armée de Napoléon en Espagne, en 1808, montrant le courage d'un peuple opprimé en lutte pour sa libération nationale. Or, en 1823, justement, le gouvernement français, voulant mater la révolution bourgeoise en Espagne, y envoya ses forces armées.

Quelques unes des pièces du "Théâtre de Clara Gazul" étaient de très belles intermèdes brillamment écrits, d'autres, beaucoup plus élaborées, rendent prévisible l'évolution future de l'auteur vers un réalisme combattu et imprégné de critiques, voilées ou apparentes, contre l'ordre social soutenu par le régime de la Restauration.

Dès le début, on sent chez Mérimée, comme d'ailleurs chez son contemporain Stendhal, une polémique intérieure avec l'esthétique romantique. Il donne sa propre définition du terme. Tout grossissement devant être banni, le romantisme est pour lui avant tout l'art de représenter l'homme nouveau dans les conditions historiques modernes. Mérimée exige une grande vérité dans la peinture des mœurs, refusant tout exotisme et "couleur locale" à la faveur du trait, juste et révélateur. En 1829, Mérimée ajoute deux pièces aux six pièces du "Théâtre de Clara Gazul"; "Le Carosse du Saint-Sacrement" et "L'Occasion". Il y montrait comment, sans scrupule, les serviteurs du culte dépouillent leurs ouailles et contribuent ainsi à faire de l'église le pivot des forces de la réaction.

Sous le titre "La Guzla" (1827) de Mérimée étaient groupées vingt-huit ballades prétendues illyriques, dont l'auteur se nommait soi-disant Hyacinthe Maglanovich. Ces ballades, imitées avec goût et finesse de œuvres folkloriques des peuples des Balkans, inspirèrent Goethe, Mickiewicz et surtout Pouchkine qui en traduisit plusieurs. Ce qui séduisit ses illustres confrères fut la sincérité des sentiments de sympathie pour la cause des peuples opprimés. Mérimée faisait preuve à l'égard des mouvements de libération nationale. Les héros de ces ballades étaient pour la plupart, d'intrépides défenseurs de la cause des peuples opprimés. Après cette première étape, Mérimée s'oriente vers le genre historique et publie donc coup sur coup une pièce "La Jacquerie" (1828) et un roman "La Chronique du règne de Charles IX" (1829). Son désaccord avec les membres du mouvement libéral ne manque pas de s'accroître car sa conception de l'histoire ne correspond en rien à celle des libéraux. "La Jacquerie" met en scène une révolte de paysans au XIV^e siècle. L'auteur y donne un tableau saisissant de réalisme montrant toute les couches de la société féodale: la noblesse, le clergé, le tiers état. Mérimée dévoile le sentiment de peur qu'éprouve la bourgeoisie naissante devant la force du soulèvement populaire.

"La Jacquerie", dans l'ensemble, exposait le problème tel qu'il se présentait réellement: la révolution paysanne est une conséquence inévitable du terrible joug du pouvoir féodal.

L'action du roman "La Chronique du règne de Charles IX" se passe au XVI^e siècle. Mérimée fait revivre avec beaucoup d'art les événements de la tragique nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572).

La lutte entre les catholiques et les huguenots est, en fait, une guerre civile déguisée en guerre de religion. Les causes réelles du conflit résident

L'incompatibilité des intérêts de la bourgeoisie, classe montante et dominante, et les formes périmées des structures féodales, de l'autre. Au cœur du récit se trouvent les deux frères de Mergy dont l'un, Georges, est en quelque sorte porteur des idées de l'auteur. Ce roman avait une tendance nettement progressiste; il était non seulement une étude des mœurs d'une époque historique donnée, mais aussi une œuvre profondément humaine. Dans la préface, Mérimée exprime en clair sa philosophie de l'histoire; pour lui, il s'agit avant tout de replacer les événements dans leur cadre et dans leur époque pour pouvoir les juger à leur juste valeur.

Le *Saint-Barthélemy* fut comme une insurrection nationale, semblable à celle des Espagnols en 1809.

Les années trente et quarante du XIX^e siècle sont les années des plus grandes de son œuvre. Mérimée s'affirme comme maître de la nouvelle réaliste, donnant à ce genre, considéré parfois comme "mineur", le plus haut degré de la perfection. Son succès fut éclatant, il suffit de nommer quelques titres qui sont tous des chefs-d'œuvre: "*Matéo Falcone*" (1829); *La Corse*, présenté avec une apparence d'intensibilité et une affectation de sécheresse, de manière à exclure tout pathos vulgaire et ne montrer que la noblesse des sentiments. "*L'Enlèvement de la Redoute*" (1829), sobre récit retraçant un épisode de la campagne de Russie avec une objectivité encore plus grande que celle qu'atteignit, quelques années plus tard, Dumas dans la description de la bataille de Waterloo vue par Fabrice. "*Le Vase Etrusque*" (1833), "*Le double méprise*" (1833) sont une peinture vivante des mœurs de la société parisienne contenant une critique lucide et de fines analyses psychologiques. Avec ses nouvelles, "*Colomba*" (1840) et "*Carmen*" (1845), Mérimée élargit le cadre de la nouvelle dramatique. Ce sont presque de brefs romans dont le sujet exerce sur le lecteur une tension telle qu'il le tient en haleine du début jusqu'à la fin.

On peut dire que la nouvelle fut la formule par laquelle le talent de Mérimée s'exprima le mieux. Ses voyages, ses études historiques ont abondamment nourri son inspiration.

Les caractères forts et les passions énergiques vont faire détriment à la tranquillité petit-bourgeoise, si bien assise soit-elle.

À plusieurs reprises, Mérimée dévoile dans ses nouvelles l'égoïsme financier de l'individualisme bourgeoise, raille cette société qui, tout en se croyant "civilisée", est capable du pire, car elle est basée sur des rapports détruisant nécessairement les meilleurs sentiments humains.

La révolution de 1848 marque une brisure dans la vie de Mérimée; il observe avec une résignation désolée la décadence de la culture bourgeoise et son œuvre s'en ressent. Il traverse une longue crise. Les chagrins que lui causèrent les souffrances du peuple français durant la guerre franco-prussienne hâtèrent sa fin. Il est mort à Paris en 1870.

CARMEN

J'étais donc le nez sur ma chaîne, quand j'entendis des bougres qui disaient: — Voilà la gitanilla!... Je levai les yeux et je la vis. C'était un vendredi, et je n'oublierai jamais. Je vis cette Carmen que vous connaissez, chez qui je vous ai rencontré il y a quelque mois.

Elle avait un jupon rouge fort court qui laissait voir des bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de la chemise. Elle avait encore une fleur de cassie dans le coin de la bouche, et elle avançait en se balançant sur ses hanches comme une pouliche du haras de Cordoue. Dans mon pays, une femme en ce costume aurait obligé le monde à se signer. A Séville, chacun lui adressait quelque compliment gaillard sur sa tournure; elle répondait à chacun, faisant les yeux en coulisse, le poing sur la hanche, effrontée comme une vraie bohémienne qu'elle était. D'abord elle ne me plut pas et je repris mon ouvrage; mais elle, suivant l'usage des femmes et des chats qui ne viennent pas quand on les appelle et qui viennent quand on ne les appelle pas, s'arrêta devant moi et m'adressa la parole:

— Compère, me dit-elle à la façon andalouse, veux-tu me donner ta chaîne pour tenir les clefs de mon coffre-fort?

— C'est pour attacher mon épinglette, lui répondis-je.

— Ton épinglette! s'écria-t-elle en riant. Ah! monsieur fait de la dentelle, puisqu'il a besoin d'épingles!

Tout le monde qui était là se mit à rire, et moi je me sentais rougir, et je ne pouvais trouver rien à lui répondre.

— Allons, mon cœur, reprit-elle, fais-moi sept aunes de dentelle noire pour une mantille, épinglier de mon âme!

Et prenant la fleur de cassie qu'elle avait à la bouche, elle me la lança, d'un mouvement du pouce, juste entre les deux yeux. Monsieur cela me fit l'effet d'une balle qui m'arrivait... Je ne savais où me fourrer, je demeurais immobile comme une planche. Quand elle fut entrée dans la manufacture, je vis la fleur de cassie qui était tombée à terre entre mes pieds; je ne sais ce qui me prit, mais je

... sans que mes camarades s'en aperçussent et je la mis
... dans ma veste. Première sottise!

Deux ou trois heures après, j'y pensais encore, quand arrive
... le corps de garde un portier tout haletant, la figure renversée.
... dit que dans la grande salle des cigares il y avait une femme
... ée, et qu'il fallait, y envoyer la garde. Le maréchal me dit
... prendre deux hommes et d'y aller voir. Je prends mes deux
... et je monte. Figurez-vous, monsieur, qu'entré dans la salle,
... trouve d'abord trois cent femmes en chemise ou peu s'en faut,
... rient, hurlant, gesticulant, faisant un vacarme à ne pas
... dire Dieu tonner. D'un côté il y en avait une les quatre fers en
... , couverte de sang, avec un X sur la figure qu'on venait de lui
... quer en deux coups de couteau. En face de la blessée que
... raient les meilleures de la bande, je vois Carmen tenue par
... ou six commères. La femme blessée criait: "Confession!
... confession! je suis morte".

Carmen ne disait rien; elle serrait les dents et roulait des yeux
... comme un caméléon: "Qu'est-ce que c'est?" demandai-je. J'eus
... grand peine à savoir ce qui s'était passé, car toutes les ouvrières me
... aient à la fois. Il paraît que la femme blessée s'était vantée d'avoir
... d'argent en poche pour acheter un âne au marché de Triana.
... Tiens, dit Carmen, qui avait une langue, tu n'as donc pas assez
... d'un balai?" L'autre, blessée du reproche, peut-être parce qu'elle
... sentait véreuse sur l'article lui répond qu'elle ne se connaissait
... en balais, n'ayant pas l'honneur d'être bohémienne ni filleule
... de Satan, mais que Mlle. Carmen ferait bientôt connaissance avec
... son âne, quand M. le Corrégidor la mènerait à la promenade avec
... deux laquais par derrière pour l'émoucher. "Eh bien! moi, dit
... Carmen, je te ferai des abreuvoirs à mouches sur la joue et je veux y
... peindre un damier". Là-dessus v'li v'lan, elle commence avec le
... couteau dont elle coupait le bout des cigares à lui dessiner des croix
... de Saint-André sur la figure.

Le cas était clair; je pris Carmen par le bras: — Ma sœur, lui
... dis-je poliment, il faut me suivre.

Elle me lança un regard comme si elle me reconnaissait; mais
... elle me dit d'un air résigné: — Marchons. Où est ma mantille?

Elle la mit sur sa tête de façon à ne montrer qu'un seul de ses grands yeux, et suivit mes deux hommes, douce comme un mouton. Arrivés au corps de garde, le maréchal des logis dit que c'était pressé et qu'il fallait la mener à la prison. C'était encore moi qui devais la conduire. Je le mis entre deux dragons, et je marchais derrière elle comme brigadier doit faire, en semblable rencontre. Nous nous en allâmes en route pour la ville. D'abord la bohémienne avait gardé le silence: mais dans la rue du Serpent, — vous la connaissez, elle mérite bien son nom par les détours qu'elle fait, — dans la rue du Serpent, elle commence par laisser tomber sa mantille, sur ses épaules, afin de me montrer son minois enjôleur, et se tournant vers moi autant qu'elle pouvait, elle me dit:

— Mon officier, où me menez-vous?

— A la prison, ma pauvre enfant, lui répondis-je le plus doucement que je pus, comme un bon soldat doit parler à un prisonnier, surtout à une femme.

— Hélas! que deviendrai-je? Seigneur officier, ayez pitié de moi! Vous êtes si jeune, si gentil... Puis, d'un ton plus bas: Laissez-moi m'échapper, dit-elle, je vous donnerai un morceau de le bar lachi qui vous fera aimer de toutes les femmes.

Le bar lachi, monsieur, c'est la prière d'aimant, avec laquelle les bohémiens prétendent qu'un fait quantité de sortilèges quand on sait s'en servir. Faites-en boire à une femme une pincée râpée dans un verre de vin blanc, elle ne résiste plus. Moi, je lui répondis le plus sérieusement que je pus:

— Nous ne sommes pas ici pour dire des balivernes; il faut aller à la prison, c'est la consigne, et il n'y a pas de remède.

Nous autres gens du pays basque, nous avons un accent qui nous fait reconnaître facilement des Espagnols; en revanche il n'y en a pas un qui puisse seulement apprendre à dire baï, jaona. Carmen donc n'eut pas de peine à deviner que je venais des provinces. Vous saurez, monsieur, que les bohémiens, comme n'étant d'aucun pays voyageant toujours, parlent toutes les langues, et la plupart sont chez eux en Portugal, en France, dans les provinces, en Catalogne, partout; même avec les maures et les Anglais, ils se font entendre. Carmen savait assez bien le basque.

Laguna cne bihotsarena, camarade de mon cœur, me dit-elle
à coup, êtes-vous du pays?

Notre langue, monsieur, est si belle, que, lorsque nous
parlons en pays étranger, cela nous fait tréssaillir...

Je voudrais avoir un confesseur des provinces, ajouta plus
le bandit.

Il reprit après un silence.

Je suis Elizondo, lui répondis-je en basque, fort ému de
l'entendre parler ma langue.

Moi, je suis d'Etchalar, dit-elle. (C'est un pays à quatre heures
chez nous). J'ai été emmenée par des bohémien à Séville. Je
allais à la manufacture pour gagner de quoi retourner en Navarre,
de ma pauvre mère qui n'a que moi pour soutien, et un petit
aranea avec vingt pommiers à cidre! Ah! si j'étais au pays devant
montagne blanche! On m'a insultée parce que je ne suis pas de
pays de filous, marchands d'oranges pourries; et ces gueuses se
ont mises toutes contre moi parce que je leur ai dit que tous leurs
ques de Séville, avec leurs couteaux, ne feraient pas peur à un
de chez nous avec son béret bleu et son maquilla. Camarade
mon ami, ne ferez-vous rien pour une payse?

Elle mentait, monsieur, elle a toujours menti. Je ne suis pas si
sa vie cette fille-là a jamais dit un mot de vérité; mais quand
elle parlait, je la croyais; c'était plus fort que moi. Elle estropiait le
que, et je la crus Navarraie; ses yeux seuls et sa bouche et son
ut la disaient bohémienne. J'étais fou, et je ne faisais plus attention
rien. Je pensais que, si les Espagnols s'étaient avisés de mal parler
du pays, je leur aurais coupé la figure, tout comme elle venait de
faire à sa camarade. Bref, j'étais comme un homme ivre, je
commençais à dire des bêtises, j'étais tout près d'en faire.

— Si je vous poussais, et si vous tombiez, mon pays, reprit-elle
en basque, ce ne seraient pas ces deux conscrits de Castellans qui
ne retiendraient...

Ma foi, j'oubliai la consigne et tout, et je lui dit:

— Eh bien, m'amie, ma payse, essayez et que Notre-Dame de
la Montagne vous soit en aide!

En ce moment nous passions devant une de ces ruelles étroites
comme il y en a tant à Séville. Tout à coup Carmen se retourne et

me lance un coup de poing dans la poitrine. Je me laissait tomber
exprès à la renverse. D'un bond, elle saute par-dessus de moi et se
met à courir en nous montrant une paire de jambes!... On dit jambes
de Basque: les siennes en valaient bien d'autres... aussi vives que
bien tournées. Moi, je me relève aussitôt: mais je mets ma lance en
travers de façon à barrer la rue, si bien que de prime d'abord, les
camarades furent arrêtés au moment de la poursuivre. Puis je me
mis moi-même à courir, et eux après moi, mais l'atteindre. Il n'y
avait pas de risque, avec nos éperons nos sabres et nos lances. En
moins de temps que je n'en mets à vous le dire, la prisonnière avait
disparu. D'ailleurs, toutes les commères du quartier favorisaient sa
fuite, et se moquaient de nous, et nous indiquaient la fausse voie.
Après plusieurs marches et contremarches, il fallut en revenir au
corps de garde sans un reçu du gouverneur de la prison.



*Gustave
Flaubert*
(1821-1880)

Gustave Flaubert, célèbre romancier français, fils d'un chirurgien est né à Rouen en 1821. A l'âge de dix-huit ans il vint à Paris faire son droit. Mais il se sentit attiré vers la littérature et il la préféra à la jurisprudence. Flaubert entre assez tôt dans la littérature; la première période de son œuvre commence dans les années trente et dure jusqu'à 1848. Après la mort de son père en 1845 qui lui laissa une certaine fortune, Flaubert s'installa dans sa propriété de Croisset près de Rouen, où il passa presque toute sa vie, se vouant à la littérature.

Au début, son œuvre semble empreinte d'un pessimisme quelque peu maladif, reflet du désarroi d'un esprit fortement impressionnable, face aux perturbations politiques d'une époque historique particulièrement mouvementée. Il cherche sa voie dans divers genres tels que la nouvelle historique ou le récit fantastique, par exemple "Smarch" (1835). Dans cette nouvelle, un des personnages affirme avec amertume que l'inégalité sociale, la richesse des uns et la misère des autres, existeront tant qu'existera l'humanité car l'injustice et l'anarchie font partie de l'esprit même de la société. L'œuvre de Flaubert comprend trois romans ("Madame Bovary", "Salammbô", "L'Education sentimentale"), trois récits (trois Comtes), une comédie ("Le Candidat") et un roman inachevé ("Bouvard et Pécuchet").

La première variante de "L'Education sentimentale" avait pourtant fait preuve de l'influence incontestable du réalisme critique de Balzac sur le jeune écrivain. Mais ce n'est qu'après la révolution de 1848 que Flaubert adopte pleinement la méthode du réalisme critique. Il accomplit un voyage en Orient (1849-1851), et dès son retour se consacre entièrement à un labeur acharné. Il passe 53 mois à écrire son roman "Madame Bovary", paru en 1857. L'analyse psychologique du personnage central avait exigé de lui une observation minutieuse de la réalité qui avait fini par laisser une empreinte sur tout son comportement tout en perfectionnant constamment

l'œuvre. Il disait souvent mi-sérieux, mi-plaisant "Madame Bovary — moi".

Le sujet du roman "Madame Bovary" était volontairement des plus communs. Emma Rouault, fille d'un cultivateur aisé, épousé un médecin-médecin de province-Charles Bovary. Dans le roman, Flaubert dévoile systématiquement l'inconsistance de l'illusion d'une vie meilleure dans un monde où la prose de la vie bourgeoise triomphe partout. Nombre de jeunes esprits romanesques, vivant en province, étaient persuadés que la vraie vie n'existe qu'à Paris". En introduisant le personnage de Rodolphe, sorte de condensé du parisien, fat, imbu de sa propre personne, incapable d'éprouver un sentiment vraiment désintéressé, l'auteur nous montre le peu de fondement d'une telle idée.

Les années cinquante et soixante représentent le sommet de son activité créatrice. Le ridicule procès intenté contre l'auteur de "Madame Bovary" en l'accusant d'avoir écrit une œuvre "immorale" ne fit qu'accroître la célébrité de Flaubert. En réalité ce n'était pas le roman qui était mis en cause par le pouvoir, mais la méthode réaliste elle-même qui accusait les tares de toute une société. Le bourgeois et tous les vices moraux qu'il représente devint la cible de la haine multiple de l'écrivain. Il le voit partout et le traque avec une secrète délectation, étalant sa sottise, sa mesquinerie, sa veulerie, le raillant sous les traits de personnages typiques dont le nom seul, comme celui de Homais, deviendra symbolique.

En 1869, Flaubert donne son second roman "Salammbô". Comme Madame Bovary qui a eu pour point de départ un récit authentiquement vrai, Flaubert évoquait ici un fait historique réel, se rapportant au III^e siècle avant notre ère et mentionné par l'historien grec Polybe: la révolte des mercenaires contre le pouvoir de Carthage. Ce roman mettait à nu le caractère antihumain de toute religion en général, et ceci, au moment où les forces de la réaction, groupées autour du Pape, entraient en conflit avec le gouvernement de Napoléon III. Certains épisodes du roman faisaient écho à des événements récents. "Salammbô" se présentait donc avant tout comme une œuvre visant le cléricalisme.

De 1864 à 1869, Flaubert travaille à la seconde variante de "L'Education sentimentale" qu'il reprend sous une forme tout à fait nouvelle. Le large public n'avait pas compris le roman, paru en version définitive en 1869; et ce fut pour l'auteur une déception immense. Dans "L'Education Sentimentale" Flaubert a peint la faillite de toute la génération issue du romantisme. En plus, c'était le récit de la révolution de 1848, et des conséquences que son échec a eues sur les destins individuels.

Après 1871, l'écrivain s'isole de plus en plus dans ce qu'il appelle sa "tour d'ivoire, n'allant à Paris que pour de rares rencontres littéraires". La

une variante de "La Tentation de Saint-Antoine" (1871) reflétait l'engouement de Flaubert lui-même: l'idée d'étendre à la psychologie la méthode des sciences biologiques. Il projette d'écrire "Bourdard et Pécuchet" (1881), roman qui reste inachevé, car il exigeait une documentation excessive. La seule œuvre qui du vivant de Flaubert obtint un succès inconditionné fut un recueil de trois nouvelles ("Les Trois Contes" 1877) dont une surtout, "Un Cœur simple", est considérée comme un chef-d'œuvre. La vieille servante Félicité qui en est l'héroïne, représente un des rares personnages positifs créés par l'auteur. L'unique procédé technique qui permettait à l'écrivain d'être à la fois réaliste et romanesque était celui du montage, assemblage des scènes diverses de façon à ce que leur opposition puisse créer des effets émotionnels, pareils à ceux du drame.

Le grand mérite de Flaubert est de savoir rendre les sentiments intérieurs par la description des faits extérieurs. Les caractères qu'il avait créés dans ses œuvres étaient des figures typiques pour son époque.

Le principal souci de Flaubert était aussi la clarté du style la simplicité. Toutes ces qualités font de lui un des maîtres incontesté du réalisme critique.

L'EDUCATION SENTIMENTALE

Il fallait douze mille francs, ou bien il ne reverrait plus Mme Arnoux; et jusqu'à présent, un espoir invincible lui était resté. Est-ce qu'elle ne faisait pas comme la substance de son cœur le fond même de sa vie? Il fut pendant quelque minutes à chanceler sur le trottoir, se rongean d'angoisses, heureux néanmoins de n'être plus chez l'autre.

Où avoir de l'argent? Frédéric savait par lui-même combien il est difficile d'en obtenir tout de suite, à n'importe quel prix. Une seule personne pouvait l'aider, Mme Dambreuse. Elle gardait toujours dans son secrétaire plusieurs billets de banque. Il alla chez elle; et d'un ton hardi:

— As-tu douze mille francs à me prêter?

— Pourquoi?

C'était le secret de l'autre. Elle voulait le connaître. Il ne céda pas.

Tous deux s'obstinaient. Enfin, elle déclara ne rien donner, avant de savoir dans quel but. Frédéric devint très rouge. Un de ses

camarades avait commis un vol. La somme devait être restituée aujourd'hui même.

— Tu l'appelles? Son nom? Voyons, son nom?

— Dussardier!

Et il se jeta à genoux, en la suppliant de n'en rien dire.

— Quelle idée as-tu de moi? reprit Mme Dambreues. On croirait que tu es le coupable. Finis donc tes airs tragiques. Tiens, les voilà et grand bien lui fasse!

Il courut chez Arnoux. Le marchand n'était pas dans sa boutique. Mais il logeait toujours rue Paradis, car il possédait deux domiciles. Rue Paradis, le portier jura que M. Arnoux était absent depuis la veille; quant à Madame, il n'osait rien dire; et Frédéric, ayant monté l'escalier comme une flèche, colla son oreille contre la serrure. Enfin on ouvrit. Madame était partie avec Monsieur. La bonne ignorait quand ils reviendront; ses gages étaient payés; elle-même s'en allait.

Tout à coup un craquement de porte se fit entendre.

— Mais, il y a quelqu'un?

— Oh, non, monsieur. C'est le vent.

Alors, il se retira. N'importe, une disparition si prompte avait quelque chose d'inexplicable.

Regimbart, était l'intime de Mignot, pouvait peut-être l'éclairer et Frédéric se fit conduire chez lui, à Montmartre, rue de l'Empereur. Sa maison était flanquée d'un jardinet, clos par une grille que bouchaient des plaques de fer. Un person de trois marches relevait la façade blanche; et passant sur le trottoir, on aperçevait les deux pièces du rez-de-chaussée, dont la première était un salon avec des robes partout sur les meubles, et la seconde l'atelier où se tenaient les ouvrières de Mme Regimbart.

Toutes étaient convaincues que Monsieur avait de grandes occupations de grandes relations, que c'était un homme complètement hors ligne. Quand il traversait le couloir, avec son chapeau à bords retroussés, sa longue figure sérieuse et sa redingote verte, elles en interrompaient leur besogne. D'ailleurs, il ne manquait pas de leur adresser toujours quelque mot d'encouragement, une politesse sous forme de sentence; et plus tard, dans leur ménage, elles se trouvaient malheureuses, parce qu'elles l'avaient gardé pour idéal.

Aucune cependant ne l'aimait comme Mme Regimbart, petite femme intelligente, qui le faisait vivre avec son métier. Dès que Moreau eut dit son nom, elle vint prestement le recevoir sachant que les domestiques ce qu'il était à Mme Dambreuse. Son mari courait à l'instant même"; et Frédéric, tout en la suivant admira la tenue du logis et la profusion de toile cirée qu'il y avait. Puis il attendit quelques minutes, dans une manière de bureau où le Citoyen se retirait pour penser.

Son accueil fut moins rébarbatif que d'habitude. Il conta l'histoire d'Arnoux. L'ex-fabricant de faïences avait enguir landé Mignot, un patriote, possesseur de cent actions du Siècle en lui démontrant qu'il fallait, au point de vue démocratique, changer la forme et la rédaction du journal; et, sous prétexte de faire triompher son avis dans la prochaine assemblée des actionnaires il lui avait demandé cinquante actions, en disant qu'il les repasserait à des amis sûrs, lesquels appuieraient son vote; Mignot n'aurait aucune responsabilité, ne se fâcherait avec personne; plus, le succès obtenu, il lui ferait avoir dans l'administration une bonne place, de cinq à dix mille francs pour le moins. Les actions avaient été livrées. Mais Arnoux, tout de suite, les avaient vendues; et, avec l'argent, s'était associé à un marchand d'objets religieux, là-dessus, réclamations de Mignot lanternements d'Arnoux; enfin, le patriote l'avait menacé d'une plainte en escroquerie, s'il ne restituait ses titres ou la somme équivalente: cinquante mille francs.

Frédéric eut l'air désespéré.

Ce n'est pas tout, dit le Citoyen. Mignot, qui est un brave homme, s'est rabattu sur le quart. Nouvelles promesses de l'autre. nouvelles farces naturellement. Bref, avant-hier matin, Mignot l'a sommé d'avoir à lui rendre, dans les vingt-quatre heures, sans préjudice du reste, douze mille francs.

— Mais, je les ai, dit Frédéric.

Le Citoyen se retourna lentement:

— Blagueur!

— Pardon! Ils sont dans ma poche. Je les apportais.

— Comme vous y allez, vous! Nom d'un petit bonhomme! Du reste, il n'est plus temps; la plainte est déposée, et Arnoux parti.

— Seuls?

— Non! avec sa femme. On les a rencontrés à la gare du Havre. Frédéric pâlit extraordinairement. Mme Regimbart crut qu'il allait s'évanouir. Il se contint, et même il eut la force d'adresser deux ou trois questions sur l'aventure. Regimbart s'en attristait, tout cela ne somme nuisait à la Démocratie. Arnoux avait toujours été une conduite et sans ordre.

— Une vraie tête de linotte! Il brûlait la chandelle par les deux bouts. Le cotillon l'a perdu. Ce n'est pas lui que je plains, mais la pauvre femme? Car le Citoyen admirait les femmes vertueuses, et faisait grand cas de Mme Arnoux.

— Elle a dû joliment souffrir!

Frédéric lui sut gré de cette sympathie; et, comme s'il en avait reçu, un service, il serra la main avec effusion.

— As-tu fait toutes les courses nécessaires? dit Rosanette en le revoyant.

Il n'en avait pas eu le courage, répondit-il, et avait marché au hasard, dans les rues pour s'étourdir.

A huit heures, ils passèrent dans la salle à manger; mais ils restèrent silencieux l'un devant l'autre, poussaient par intervalle un long soupir et renvoyaient leur assiette. Frédéric but de l'eau-de-vie. Il se sentait tout délabré, écrasé anéanti, n'ayant plus conscience de rien que d'une extrême fatigue.

UN CŒUR SIMPLE

Pendant un demi-siècle, les bourgeois de Pont-l'Évêque envièrent à Mme Aubin sa servante Félicité.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, — qui cependant n'était pas une personne agréable.

Elle avait épousé un beau garçon sans fortune, mort au commencement de 1809, on lui laissant deux enfants très jeunes avec une quantité de dettes. Alors elle vendit ses immeubles, sauf la ferme de Toucques et la ferme de Geffesses, dont les rentes

... à 5000 francs tout au plus et elle quitta sa maison de Melaine pour en habiter une autre moins dispendieuse ayant hérité de ses ancêtres et placée derrière les halles.

Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la salle où Mme Aubain se tenait tout le long de la journée assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le mur, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sans un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en bois de noyer jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta, — et tout l'appartement sentait un peu le moisissé; car le plancher était plus bas que le jardin.

Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de "Madame", grande, tendue d'un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de "Monsieur" en costume de muscadin. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l'on voyait deux couchettes d'enfants sur des matelas. Puis venait le salon toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap. Ensuite le corridor menait à un cabinet d'études; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d'une bibliothèque entourant de ses trois côtés un large bureau de bois de noyer. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d'Audran, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. Une lucarne au second étage éclairait la chambre de Félicité, ayant une vue sur les prairies.

Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption; puis, le dîner étant fini, la casselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quand à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Econome, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, — un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

En toute saison elle portait un mouchoir d'indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachait les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole, un tablier à bavette comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. A vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marque plus aucun âge; et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.



*Emile
Zola*
(1840-1902)

Emile Zola, romancier célèbre, fondateur et théoricien du naturalisme français, est né à Paris en 1840, d'un père ingénieur d'origine italienne et d'une mère française. Zola passe son enfance à Aix-en-Provence, la ville qu'il décrira plus tard dans plusieurs romans sous le nom de Plassans.

Après avoir perdu son père très tôt, Zola est confronté à la dure nécessité de gagner sa vie. Dans les années soixante (1860), de nouveau à Paris, Zola tâche de se frayer un chemin dans le monde littéraire. Il renonce au culte des romantiques et découvre Balzac et Stendhal.

En 1865, abandonnant la librairie Hachette où il travaillait précédemment, Zola entre dans le journalisme tout en tentant sa chance comme écrivain. Ses premières nouvelles "Les Contes à Ninon", pourtant passées inaperçues (1864). Mais son roman "Thérèse Raquin" (1867) attire la curiosité des littéraires et de la critique.

La polémique en elle-même fut fructueuse. Elle permit à Zola d'affermir son talent et d'éviter les erreurs de ses débuts tout en renforçant le côté réaliste de ses œuvres. En effet, dans le roman "Thérèse Raquin" le côté naturaliste limitait singulièrement la portée du récit. Le 1868 est l'année où Zola a l'idée "de réunir tous ses romans par la réapparition des personnages" et de faire pour le Second Empire ce que Balzac avait fait pour la Restauration et la monarchie de Juillet. Ce travail titanesque va durer 25 années de labeur acharné. Le titre complet en est : "Le Rougon-Macquart, histoire naturelle, et sociale d'une famille sous le Second Empire". Dépasseant les limites étroites du plan qu'il s'était imposé lui-même, Zola arrive à brosser un tableau d'une grandeur épique. Année par année, se dresse le mouvement dont la seule énumération des romans est impressionnante : 1871 — "La Fortune des Rougon"; 1872 — "La Curée"; 1873 — "Le Ventre de Paris"; 1874 — "La Conquête de Plassans"; 1875 — "La Faute de l'abbé Mouret"; 1876 — "Son Excellence Eugène

Rougon"; 1877 — "L'Assommoir"; 1878 — "Une Page d'amour"; 1880 — "Nana"; 1882 — "Pot-Bouille"; 1883 — "Au Bonheur des Dames"; 1884 — "La Joie de vivre"; 1885 — "Germinal"; 1886 — "L'Œuvre"; 1887 — "La Terre"; 1888 — "Le Rêve"; 1890 — "La Vie humaine"; 1891 — "L'Argent"; 1899 — "La Débâcle"; 1893 — "Le Docteur Pascal".

Dans le vaste panorama de la vie que Zola étale sous nos yeux l'auteur des Rougon Macquart a su refléter les principaux conflits de son époque d'une manière réaliste. L'idée de Zola de baser la description littéraire sur une observation "scientifique" correspondait, en quelque sorte, à l'esprit du temps. Cependant, il n'acceptait pas la théorie positiviste sans la critiquer. Il voulait seulement élargir les possibilités du roman. En plaçant l'observation avant l'imagination, la vision concrète des choses avant l'introspection ou l'enregistrement des faits avant l'analyse des êtres, Zola ne voulait point arriver à la passivité devant les événements. Les écrits théoriques de Zola sont assez nombreux. En 1879 paraissent 24 articles sous le titre "Le Roman expérimental". L'article "Le naturalisme au théâtre" se rapprochait le plus des théories positivistes. Zola y déclarait la nécessité de faire de la littérature un simple procès-verbal sans aucune prétention de généraliser ou de tirer une leçon.

Au cours des années de travail, on voit se modifier non seulement le plan des "Rougon-Macquart", mais aussi toute la vision de monde de Zola. Il dénonce le caractère criminel du régime de la bourgeoisie, faisant, selon l'expression de Hervé Bazin, "l'autopsie du grand corps social en décomposition". Selon les préceptes formels de la doctrine, Zola-naturaliste devait rester en dehors de tout conflit, ne se prononçant en aucun cas ni pour, ni contre tel ou tel fait, mais le montrer uniquement. Pourtant le seul fait de décrire les conditions de vie des mineurs ou la dépravation des mœurs de la bourgeoisie au pouvoir, signifiait déjà prendre position.

"Les Rougon-Macquart" de Zola présentent un récit presque documentaire de l'histoire de la naissance, du développement et de la chute du Second Empire. Œuvre vivante, la parution de chacun des romans du cycle était liée à l'actualité politique immédiate. "L'argent" a été écrit à la veille du scandale de Panama, décrivant les fortunes rapides nées du coup d'Etat.

"L'Assommoir" est aussi, avant tout, une image. Elle évoque l'alcool qui abrutit et assomme l'ouvrier, entrant au cabaret pour oublier ses peines, mais tombant dans le piège tendu par le monstrueux Alambic prenant, sous la plume de Zola, des dimensions cosmiques. Ce roman, qui a sa place parmi les chef-d'œuvre du réalisme du XIX siècle, fut par la force

l'évocation, du dramatisme, de la critique sociale, par le style, enfin, l'œuvre d'un novateur.

En se renseignant sur le monde, ouvrier Zola s'initie lui-même aux idées socialistes. L'affaire Dreyfus lui fournit l'occasion de passer à l'action et de faire preuve d'une haute conscience civique. Ayant pris connaissance des faits prouvant l'innocence du capitaine Dreyfus, accusé de haute trahison, Zola dénonce les responsables de l'accusation fondée sur de faux documents, dans un retentissant article "J'accuse", adressé au Président de la République, Félix Faure (13 janvier 1898). C'était tout le chauvinisme, la dépravation et la corruption de la Troisième République qu'il dénonçait ainsi. Obligé de s'exiler à Londres pour échapper aux poursuites de la justice, Zola ne revient en France qu'en 1899, après que le capitaine Dreyfus eût gracié. Les derniers ouvrages de Zola, "Les Trois Villes"; "Londres" (1894); "Rome" (1895) et "Paris" (1898) et "Les Quatre Évangiles"; "Fécondité" (1899), "Travail" (1901), "Vérité" (1902), resté inachevé à cause de sa mort exaltent les luttes sociales et confirment sa foi optimiste en un avenir meilleur pour l'humanité.

Après la parution du roman "L'Assommoir" qui fit tant de bruit quelques jeunes écrivains se groupèrent autour de Zola et formèrent ce que l'on appelle "l'école naturaliste". Ils conçurent l'idée d'un recueil collectif de nouvelles, "Les Soirées de Médan" (1880), du nom de la propriété de Zola-près de Paris. C'est là que Maupassant eut l'occasion de débiter par un coup de maître — "Boule de Suif".

Le style énergique de Zola supporte le mot cru, les expressions populaires, use de l'argot; la langue de Zola semble grouiller de la même vie intense. Zola sait manier non seulement le symbole, mais aussi l'hyperbole, comme V. Hugo, auquel il voue toujours une grande admiration. Ces traits de style confèrent à l'œuvre son caractère épique, tout en restant dans la limite du réel.

L'ASSOMMOIR

Vers onze heures et demie, un jour de beau soleil, Gervaise et Coupeau, l'ouvrier zingueur, mangeaient ensemble une prune, à "L'Assommoir" du père Colombe. Coupeau, qui fumait une cigarette sur le trottoir, l'avait forcée à entrer comme elle traversait la rue revenant de porter du linge; et son grand panier carré de blanchisseuse était par terre près d'elle, derrière la petite table de zinc...

“Oh! c’est vilain de boire!” — dit-elle à demi-voix. Et elle raconta qu’autrefois, avec sa mère, elle buvait de l’anisette à Plassans. Mais elle avait failli en mourir un jour, et ça l’avait dégoûtée, elle ne pouvait plus voir les liqueurs; “Tenez, ajouta-t-elle en montrant son verre, j’ai mangé ma prune, seulement je laisserai la sauce, par ce que ça me ferait du mal”.

Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu’on pût avaler de pleins verres d’eau-de-vie. Une prune par-ci par-là, ça n’était pas mauvais. Quant au vitrol, à l’absinthe et aux autres cochonneries, bonsoir! n’en fallait pas. Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte, lorsque ces cheulards-là entraient à la mise à poivre. Et papa Coupeau, qui était zingueur comme lui, s’était écrabouillé la tête sur le pavé de la rue Coquenard, en tombant, un jour de ribote, de la gouttière du N 25; et ce souvenir, dans la famille, les rendait tous sages. Lui, lorsqu’il passait rue Coquenard et qu’il voyait la place, il aurait plutôt bu l’eau du ruisseau que d’avalier un canon gratis chez le marchand du vin. Il conclut par cette phrase: “Dans notre métier, il faut des jambes solides”.

Gervaise avait repris son panier. Elle ne se levait pourtant pas. Elle le tenant sur ses genoux, les regards perdus, rêvant comme si les paroles du jeune ouvrier éveillaient en elle des pensées lointaines d’existence. Et elle dit encore, lentement sans transition apparente: “Mon Dieu! je ne suis pas ambitieuse; je ne demande pas grand chose... Mon idée ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d’avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c’était possible... Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage; non, ça ne me plairait pas d’être battue... Et c’est tout, vous voyez, c’est tout”.

Elle cherchait, interrogeait ses désirs, ne trouvait plus rien de sérieux qui la tentât. Cependant, elle reprit après avoir hésiter “Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi, après avoir bien trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit chez moi”. Et elle se leva. Coupeau, qui approuvait vivement ses souhaits, était déjà debout, s’inquiétant de l’heure. Mais ils ne sortirent pas tout de suite; elle eut la curiosité d’aller regarder, au

derrière la barrière de chêne, le grand alambic de cuivre rouge, fonctionnait sous le vitrage clair de la petite cour; et le zingueur, qui l'avait suivi, lui expliqua comment ça marchait, indiquant du doigt les différentes pièces de l'appareil, montrant l'énorme cornue d'où tombait un filet limpide d'alcool. L'alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une certaine ombre; pas une fumée ne s'échappait; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain; c'était comme une machine de nuit faite en pleine jour, par un travailleur morne, puissant et muet. Cependant, Mes-Bottes, accompagné de ses deux camarades, était venu s'accouder sur la barrière, en attendant qu'un coin du comptoir fût libre. Il avait un rire de poulie mal graissée, hochant la tête les yeux attendris, fixés sur la machine à souler. Bonnerre de Dieu! elle était bien gentille! Il y avait, dans ce gros bolon de cuivre, du quoi se tenir le gosier au frais pendant huit jours. Lui, aurait voulu qu'on lui soudât le bout du serpent in entre les dents, pour sentir le vitriol encore chaud l'emplir, lui descendre jusqu'aux talons, toujours, toujours, comme un petit ruisseau. Dame! ça ne se serait plus dérangé, ça aurait joliment remplacé les dés à jouer de ce rous sin de père Colombe. Et les camarades ricanaient, disaient que cet animal de Mes-Bottes avait un fichu grelot, tout de même. L'alambic, sourdement, sans une flamme, sans une gaité dans les reflets éteints de ses cuivres, continuait, laissant couler sa fleur d'alcool, pareil à une source lente et entêtée, qui à la longue devait envahir la salle, se répandre sur les boulevards extérieurs, inonder le trou immense de Paris.



*Guy de
Maupassant*
(1850-1893)

Guy de Maupassant est né en Normandie, en 1850, le 5 août, descendant, par son père, d'une famille de noblesse appauvrie. Sa mère, née Laure le Poittevin, était la sœur du poète Alfred de Poittevin, ami de Flaubert. Sa mère initie son fils à la littérature, et le jeune Maupassant eut pour maître Flaubert lui-même. Sans son école, il eut probablement été un grand écrivain, mais il n'eût pas débuté avec autant d'éclat par un chef-d'œuvre incontestable comme le fut "Boule de Suif" la nouvelle parue en 1880 dans "Les Soirées de Médan" de Zola. "Boule de Suif" est une incomparable satire sociale. Maupassant y montrait un groupe de ces "ex-marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour les écus" et qui, en plus "prétendaient soutenir seuls la France agonisante sur leurs épaules de fanfarons", qui sentent malgré la botte prussienne, que "le besoin du négoce n'a point abandonné leur cœur". Ayant décidé de rejoindre en déligence et en compagnie de leurs femmes la région du Havre, ils oublient dans la hâte de prendre des provisions. Aussi sont-ils bien heureux d'accepter celles que leur offre de bon cœur la sympathique "fille galante", surnommée Boule de Suif à cause de son embonpoint.

Maupassant entra ainsi de plein-pied dans le monde de lettres, abandonnant un emploi administratif au Ministère de la Marine, où il était entré en 1872. Auparavant de 1870 à 1871, Maupassant avait fait son devoir de soldat, ayant pris part à la guerre franco-prussienne en qualité d'intendant. De nombreuses nouvelles, notamment, "Mademoiselle Fifi", "La Mère sauvage" et d'autres, seront inspirées par des épisodes de la lutte courageuse des Français contre l'envahisseur et le profond patriotisme dont firent preuve les gens du peuple, tandis que la bourgeoisie était prête à tout trahir pour son bien.

De 1881 à 1891, l'activité créatrice de Maupassant fut surprenante, ayant jamais cessé de mener une vie mondaine des plus animées, il parvint à publier environ trois cent nouvelles et six romans: "Une Vie" (1883), "Bel Ami" (1885), "Mont-Oriol" (1887), "Pierre et Jean" (1888), "Fort comme la Mort" (1889), "Notre Cœur" (1890). Ses premiers recueils réussis furent "La Maison Tellier" (1881), "Mademoiselle Fifi" (1882), "Les Contes de la Bécasse" (1883) où l'influence de l'école naturaliste était encore fort sensible. La publication des romans alternait avec celles des recueils de nouvelles: Après l'admirable roman "Une Vie" (1883), il donne les recueils "Claire de Lune" (1884), "Toine" (1885) et encore un roman "Bel Ami" (1885), qui le rend mondialement connu. Toutes les sympathies, allant au papa de Simon ou au brave homme d'"Une Fille de ferme" qui reconnaît le bâtard de Rose. Maupassant manifeste une grande pitié envers toutes les épaves de ce monde cruel ("La Rempailleuse"), les filles abusées, les êtres qui n'ont jamais connu l'affection ou l'amour. Quant aux paysans, s'il montre leur avarice et parfois leur dureté, il montre aussi avec réalisme les conditions de vie qui les ont faits tels. Certains romans, comme "Claire de Lune" manifestent nettement une tendance anticléricale. Avec "Bel Ami", son second roman, Maupassant crée un chef-d'œuvre de réalisme. Personnage type de la Troisième République, Georges Duroy, le Bel Ami, l'homme prostitué, est un vrai déclassé. Duroy, le Bel Ami, use des femmes comme un tramplin vers la gloire, les abandonnant lâchement, comme Mme Walter, ou les volant même, au besoin, telle Mme Forestier, dès qu'il sent que son pied a atteint l'échelon suivant.

Un des traits caractéristiques du réalisme de Maupassant se manifeste aussi dans le sujet; l'auteur n'amène pas son héros à la faillite, tout au contraire, il montre son ascension vertigineuse comme une loi de la nature, la vertu ne pouvant triompher dans pareille société.

Les milieux réactionnaires organisèrent une véritable persécution de Maupassant et montèrent une campagne de presse dirigée contre lui.

Tous ces événements, ainsi que le pessimisme profond dans lequel le plongeait le désolant spectacle de la crise impérialiste que traversait la France, aggravèrent, vers la fin des années quatre-vingt, la maladie nerveuse dont souffrait Maupassant.

Au cours de cette dernière étape, l'œuvre de Maupassant, auparavant si pleine de vie et d'espoir, se nuance de plus en plus de motifs proches de la décadence, et l'auteur s'éloignant des problèmes de la réalité environnante préfère étudier les nuances complexes et indéfinies du monde intérieur de ses personnages.

Cependant les réussites sont encore nombreuses. Citons, parmi les meilleures, la nouvelle "Le Horla" (1887) décrivant avec réalisme les

progrès de l'obsession s'acharnant contre un faible d'esprit: "Mont Olympe" (1887), un roman qui traite des cures et montre comment l'insatiable capitaliste profite de tout, même de la maladie, pourvu que l'entrepreneur puisse réaliser ces bénéfices au détriment des malades dupés. Dans son roman "Fort comme la Mort" (1889), l'auteur avoue sa désillusion complète quant à la liberté de l'artiste vis-à-vis de cette société qui a acheté son talent. Dans le drame d'Olivier Bertin, le peintre qui s'avilit à faire des portraits à la mode de toutes les célébrités de salon qui sont à même de le bien payer, et qui ne peut ni peindre ce qu'il veut, ni s'évader de l'engrenage de sa vie, on trouve des plus poignants.

Depuis 1890, Maupassant, n'écrivit rien, atteinte d'une maladie grave qui compromit bientôt ses facultés mentales. Le 1 janvier 1892, dans un accès de délire, il fit une tentative de suicide. Il mourut un an après de l'asile d'aliénés le 6 juillet 1893. Il est enterré au cimetière Montparnasse.

Maupassant est un des plus brillants représentants du réalisme au XIX^e siècle appartenant à l'école de Zola, il se rapproche plus que les autres naturalistes des grands maîtres du réalisme critique par sa critique impitoyable de la société bourgeoise et de l'homme qu'elle façonne.

BEL-AMI

Il pensait: "Qu'est-ce qu'elle me veut encore, cette vieille chouette? Je parie qu'elle n'a rien à me dire. Elle va me répéter qu'elle m'adore. Pourtant il faut voir. Elle parle d'une chose très grave et d'un grand service, c'est peut-être vrai. Et Clotilde qui vient à quatre heures. Il faut que j'expédie la première à trois heures au plus tard. Sacristi! pourvu qu'elle ne se rencontrent pas. Quelle rosses que les femmes". Et il songea qu'en effet, la sienne était la seule qui ne le tourmentait jamais. Elle vivait de son côté, et elle avait l'air de l'aimer beaucoup, aux heures destinées à l'amour, car elle n'admettait pas qu'on dérangerait l'ordre immuable des occupations ordinaires de la vie.

Il allait, à lents pas, vers son logis de rendez-vous, s'excitant mentalement contre la Patronne:

— Ah! je vais la recevoir d'une jolie façon si elle n'a rien à me dire. Le français de Cambronne sera académique auprès du mien. Je lui déclare que je ne fiche plus les pieds chez elle d'abord".

Il entra pour attendre Mme Walter.

Elle arriva presque aussitôt, et dès qu'elle l'eût aperçu: "Ah! tu me fais ma dépêche! Quelle chance!"

Il avait pris un visage méchant:

Parbleu, je l'ai trouvé au journal, au moment où je partais pour la Chambre. Qu'est-ce que tu me veux encore?

Elle avait relevé sa voilette pour l'embrasser, et elle s'approchait avec un air craintif et soumis de chienne souvent battue.

Comme tu es cruel pour moi... Comme tu me parles durement... Qu'est-ce que je t'ai fait? Tu ne te figures pas comme je souffre par toi!

Il grogna: — Tu ne vas pas recommencer?

Elle était debout tout près de lui, attendant un sourire, un geste pour se jeter dans ses bras.

Elle murmura: — Il ne fallait pas me prendre pour me traiter ainsi, il fallait me laisser sage et heureuse, comme j'étais. Te rappelles-tu ce que tu me disais dans l'église, et comme tu m'as fait entrer de force dans cette maison? Et voilà maintenant comme tu me parles! Comment tu me reçois! Mon Dieu! mon Dieu! que tu me fais mal!

Il frappa du pied, et, violement:

Ah! mais, zut! En voilà assez. Je ne peux pas te voir une minute sans entendre cette chanson-là. On dirait vraiment que je t'ai prise à douze ans et que tu étais ignorante comme un ange. Non, ma chère, rétablissons les faits, il n'y a pas eu détournement de mineure. Tu t'es donnée à moi, en plein âge de raison. Je t'en remercie, je t'en suis absolument reconnaissant, mais, je ne suis pas tenu d'être attaché à ta jupe jusqu'à la mort. Tu as un mari et j'ai une femme. Nous ne sommes libres ni l'un ni l'autre. Nous nous sommes offert un caprice, ni vu ni connu, c'est fini.

Elle dit: — Oh! que tu es brutal! que tu es grossier, que tu es infâme! Non! je n'étais plus une jeune fille, mais je n'avais jamais aimé, jamais failli...

Il lui coupa la parole: — Tu me l'as déjà répété vingt fois, je le sais. Mais tu avais eu deux enfants... je ne t'ai donc pas déflorée...

Elle recula: — Oh! Georges c'est indigne!...

Et portant ses deux mains à sa poitrine, elle commença à suffoquer, avec des sanglots qui lui montaient à la gorge.

Quand il vit les larmes arriver, il prit son chapeau sur le coin de la cheminée. Ah! tu vas pleurer! Alors, bonsoir. C'est pour cette représentation-là que tu m'avais fait venir?

Elle fit un pas afin de lui barrer la route et, tirant vivement un mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux d'un geste brusque. Sa voix s'affermir sous l'effort de sa volonté, et elle dit, interrompue par un chevrotement de douleur:

— Non,... je suis venue pour ... pour te donner une nouvelle politique... pour te donner le moyen de gagner cinquante mille francs... ou même plus... si tu veux.

Il demanda, adouci tout à coup: — Comment ça? Qu'est-ce que tu veux dire?

— J'ai surpris par hasard, hier soir, quelques mots de mon mari et de Laroche. Ils ne se cachaient pas beaucoup devant moi d'ailleurs. Mais, Walter recommandait au ministre de ne pas te mettre dans le secret parce que tu dévoilerais tout.

Du Roy avait reposé son chapeau sur une chaise. Il attendait très attentif.

— Alors qu'est-ce qu'il y a?

— Ils vont s'embarquer du Maroc!

— Allons donc. J'ai déjeuné avec Laroche qui m'a presque dit les intentions du cabinet.

— Non, mon cheri, ils t'ont joué parce qu'ils ont peur qu'on connaisse leur combinaison.

— Assieds-toi, dit Georges.

Et il s'assit lui-même sur un fauteuil. Alors elle attira par terre un petit tabouret, et s'accroupit dessus, entre les jambes du jeune homme. Elle reprit, d'une voix câline:

— Comme je pense toujours à toi, je fais attention maintenant à tout ce qu'on chuchote autour de moi.

Et elle se mit, doucement, à lui expliquer comment elle avait deviné depuis quelques temps qu'on préparait quelque chose à son insu, qu'on se servait de lui en redoutant son concours.

Elle disait: — Tu sais, quand on aime, on devient rusée. Enfin, la veille, elle avait compris. C'était une grosse affaire, une très grosse

affaire préparée dans l'ombre. Elle souriait maintenant, heureuse de son adresse; elle s'exaltait, parlant en femme de financier, habituée à voir machiner les coups de bourse, les évolutions des valeurs, les accès de hausse et de baisse ruinant en deux heures de speculation des milliers de petits bourgeois, de petits rentiers, qui ont placé leurs économies sur des fonds garantis par des noms d'hommes honorés, respectés, hommes politiques ou hommes de banque.

Elle répétait: — Oh! c'est très fort ce qu'ils ont fait. Très fort. C'est Walter qui a tout mené d'ailleurs, et il s'y entend. Vraiment, c'est de premier ordre.

Il s'impatientait de ces préparations.

Voyons, dis vite.

Eh bien! voilà. L'expédition de Tanger était décidée entre eux dès le jour où Laroche a pris les affaires étrangères; et peu à peu, ils ont racheté tout l'emprunt du Maroc qui était tombé à soixante quatre ou cinq francs.

Ils l'ont racheté très habilement, par le moyen d'agents suspects, creux, qui n'éveillaient aucune méfiance. Ils ont roulé même les Rothschild, qui s'étonnaient de voir toujours demander du marocain. On leur a répondu en nommant les intermédiaires, tous tarés, tous à la côte. Ça a tranquilisé la grande banque. Et puis maintenant on va faire l'expédition, et dès que nous serons là-bas, l'Etat français garantira la dette. Nos amis auront gagné cinquante ou soixante millions. Tu comprends l'affaire" Tu comprends aussi comme on a peur de tout le monde, peur de la moindre indiscretion.

Elle avait appuyé sa tête sur le gilet du jeune homme, et les bras posés sur les jambes, elle se serrait, se collait contre lui, sentant bien qu'elle l'intéressait à présent, prête à tout faire, à tout commettre, pour une caresse, pour un sourire.

Il demanda: — Tu es bien sûre?

Elle répondit avec confiance: — Oh! je crois bien!

Il déclara: — C'est très fort, en effet. Quant à ce salope de Laroche, en voilà un que je repincerai. Oh! le gredin! qu'il prenne garde à lui!.. qu'il prenne garde à lui!.. Sa carcasse de ministre me restera entre les doigts!

Puis il se mit à réfléchir, et il murmura: — Il faudrait pourtant profiter de ça.

— Tu peux encore acheter de l'emprunt, dit-elle. Il n'est qu'à soixante-douze francs.

Il reprit: — Oui, mais je n'ai pas d'argent disponible.

Elle leva les yeux vers lui, des yeux pleins de supplication.

— J'y ai pensé, mon chat, et si tu étais bien gentil, bien gentil si tu m'aimais un peu, tu me laisserais t'en prêter.

Il répondit brusquement, presque durement: — Quant à ça, non par exemple.

Elle murmura, d'une voix implorante: — Ecoute, il y a une chose que tu peux faire sans emprunter de l'argent. Je voulais en acheter pour dix mille francs de cet emprunt, moi, pour me créer une petite cassette. Eh, bien! j'en prendrai pour vingt mille! Tu te mets de moitié. Tu comprends bien que je ne vais pas rembourser ça à Walter. Il n'y a donc rien à payer pour le moment. Si ça réussit, tu gagnes soixante-dix mille francs. Si ça ne réussit pas, tu me devras dix mille francs que tu me payeras à ton gré.

Il dit encore: — Non, je n'aime guère ces combinaisons-là. Alors, elle raisonna pour le décider, elle lui prouve qu'il engageait en réalité dix mille francs sur parole, qu'il courait des risques, par conséquent, qu'elle avançait rien puisque les déboursés étaient faits par la Banque Walter. Elle lui démontra, en outre, que c'était lui qui avait mené dans la Vie Française, toute la campagne politique qui rendait possible cette affaire, qu'il serait bien naïf en n'en profitant pas.

Il hésitait encore. Elle ajouta. — Mais songe donc qu'en vérité c'est Walter qui te les avance, ces dix mille francs, et que tu lui as rendus des services qui valent plus que ça.

— Eh bien! soit, dit-il. Je me mets de moitié avec toi. Si nous perdons je te rembourserais dix mille francs.

Elle fut si contente qu'elle se releva, saisit à deux mains sa tête et se mit à l'embrasser avidement.

Il ne se défendit point d'abord, puis comme elle s'enhardissait, l'étreignant et le dévorant de caresses, il songea que l'autre allait venir tout à l'heure et que s'il faiblissait il perdrait du temps, et

laisserait aux bras de la vieille une ardeur qu'il valait mieux garder pour la jeune.

Alors il la repoussa doucement: — Voyons, sois sage, dit-il. Elle le regarda avec des yeux désolés: — Oh! Georges. Je ne peux même plus t'embrasser.

Il répondit: — Non, pas aujourd'hui, j'ai un peu de migraine, et cela me fait mal.

Alors elle se rassit, docile, entre ses jambes. Elle demanda:

Veux-tu venir dîner demain à la maison? Quel plaisir tu me ferais!

Il hésita, puis n'ose point refuser.

— Mais oui, certainement.

Elle frottait lentement sa joue sur la poitrine du jeune homme, d'un mouvement câlin et régulier, et un de ses cheveux noirs se prit dans le gilet.

Elle s'en aperçut, et une idée folle lui traversa l'esprit, une de ces idées superstitieuses qui sont souvent toute la raison des femmes. Elle se mit à enrouler tout doucement ce cheveu autour d'un bouton. Puis elle en attacha un autre au bouton suivant, un autre encore à celui de dessous. A chaque bouton elle en nouait un.

Il allait les arracher tout à l'heure, en se levant. Il lui ferait mal, quel bonheur! Et il emporterait quelque chose d'elle, sans le savoir, il porterait une petite mèche de sa chevelure, dont il n'avait jamais demandé. C'était un lien par lequel elle l'attachait, un lien secret, invisible, un talisman qu'elle laissait sur lui. Sans le vouloir, il penserait à elle, il rêverait d'elle, il l'aimerait un peu plus le lendemain.

Il dit tout à coup: — Il va falloir que je te quitte parce qu'on m'attend à la Chambre pour la fin de la séance. Je ne puis manquer aujourd'hui.

Elle soupira: — Oh! déjà! — Puis, résignée: — Va, mon chéri, mais tu viendras dîner demain.

Et brusquement, elle s'écarta. Ce fut sur sa tête une douleur courte et vive comme si on lui eût piqué la peau avec des aiguilles. Son cœur battait; elle était contente d'avoir souffert un peu par lui.

— Adieu! dit-elle.

Il la prit dans ses bras avec un sourire compatissant et lui bailla les yeux froidement.

Mais elle, affolée par ce contact, murmura encore une fois :
Déjà! — Et son regard suppliant montrait la chambre dont la porte était ouverte.

Il l'éloigna de lui, et d'un ton pressé: — Il faut que je me sauve, je vais arriver en retard.

Alors elle lui tendit ses lèvres qu'il effleura à peine, et lui ayant donné son ombrelle qu'elle oubliait, il reprit: — Alors, allons, dépêchons-nous, il est plus de trois heures.

Elle sortit devant lui; elle répétait: — Demain, sept heures.

Il répondit: — Demain, sept heures.

Ils se séparèrent. Elle tourna à droite, et lui à gauche.

LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XX SIÈCLE

À la suite du développement de l'impérialisme et d'une brusque exacerbation des contradictions sociales, on constate des changements profonds dans la littérature française au XX siècle.

Presque toute la littérature française bourgeoise d'avant la guerre de 1914-1918 a un caractère nettement apologétique. Le caractère négatif de l'impérialisme français explique la prédominance des traits parasitaires dans la littérature bourgeoise. Les traits caractéristiques de la littérature française de cette époque sont: l'individualisme extrême, le culte de la personnalité bourgeoise, la théorie de l'art pour l'art.

La guerre de 1914-1918 marque le triomphe des courants décadents. Beaucoup d'écrivains de la décadence accueillent avec enthousiasme la guerre impérialiste. Henry Barbusse part au front sans se rendre compte de ce qu'était cette guerre. Romain Rolland, quoique hostile à la guerre dès le début, ne comprenait pas pleinement, sa signification, et c'est ce qui explique son attitude pacifiste.

H. Barbusse a été le premier écrivain qui ait jugé dans son livre "Le Feu" la guerre du point de vue révolutionnaire. Il a consacré toute son activité à organiser les intellectuels pour la lutte contre la guerre impérialiste.

Vers 1930 on voit en Europe une nouvelle montée du mouvement révolutionnaire. On voit apparaître la tendance à créer un réalisme nouveau, ce qui signifie pour l'essentiel le retour au réalisme du siècle dernier.

La première place dans la lutte contre l'individualisme bourgeois revient à Romain Rolland. Cette âpre lutte, il l'a livrée dans une série de romans, intitulée "L'âme Enchantée" et dans son drame "Robespierre".

Un autre écrivain d'avant-garde, Roger Martin du Gard pose lui aussi le problème, comment vaincre la révolte anarchiste de l'intellectuel individualiste.

La dernière guerre mondiale a engendré une autre guerre, une guerre de libération nationale, entraînant toutes les couches de la population. Cette guerre-là fut une excellente école d'éducation politique des masses. Le rôle d'organisateur et de dirigeant dans cette lutte libératrice a été assumé par le parti communiste français sur l'initiative duquel fut créé en 1941 le front populaire clandestin.

L'état d'esprit des intellectuels français à la Libération leur a fait adopter l'existentialisme qui leur proposait une compréhension du monde qui leur paraissait véridique.

Le sort de l'existentialisme dans la France d'après 1945 a été complexe et contradictoire. Souvent incapable de donner une réponse aux problèmes aigus que lui pose le monde contemporain, Sartre cherche certaines solutions dans la philosophie marxiste, lui opposant en même temps, son idéalisme sans lendemain. Il rejoint les rangs des combattants de la Paix et sa revue "Les Temps modernes" soutient la lutte anticoloniale en Algérie. L'œuvre féconde de Sartre comprend des traits philosophiques (notamment "L'Être et le Néant", 1942) des romans, parmi lesquels "Les chemins de la liberté", trilogie dans laquelle l'existentialisme s'exprime le plus complètement en même temps que le caractère contradictoire des opinions politiques de Sartre.

D'inspiration antimilitariste et antifasciste "Les Séquestrés d'Altona" (1959) de Sartre mettent l'humanité en garde contre le redressement du fascisme en Allemagne et dénoncent son passé criminel.

L'influence de l'existentialisme sur la littérature a été très large et tenace. Elle se fait encore sentir aujourd'hui. Dans sa trilogie "La Fin des Hommes" Maurice Druon donne un vaste panorama de la société bourgeoise en France. L'œuvre est centrée sur le personnage de Noël Schoulder, qui incarne la dégradation morale des grands de ce monde. Autour de lui l'auteur fait graviter nombre de personnages représentant diverses couches de la société.

La partie la plus importante de l'œuvre de Mauriac romancier appartient aux années vingt et trente. Après la guerre, l'écrivain s'est tourné vers les œuvres à caractère essentiellement autobiographique ("Mémoires intérieures". Ce que je crois) et a écrit quelques pièces de théâtre.

Dans l'œuvre d'André Maurois sont surtout intéressants ses premiers livres ("Les Silences du colonel Bramle", "Les Discours

du docteur O'Grady") et ses biographies romanesques de G. Sand, V. Hugo, A. Dumas, Shelley, Byron etc).

A. Maurois avec L. Aragon a créé un grand ouvrage en 5 volumes "Les deux Géants", "Histoire des Etats Unis et de l'Ancienne Union de 1917 à nos jours.

La production littéraire de Georges Simenon, d'une prodigieuse fécondité, comprend à peu près 400 romans, dont la majorité se rattache au genre du roman policier. Mais la qualité que l'auteur a su conférer à ses histoires de détective les élèvent bien au-dessus de la médiocrité bon marché des romans policiers, d'espionnage ou de la série noire qui, par milliers, inondent le marché du livre, l'observateur pénétrant et lucide de la vie ordinaire. Simenon se penche sur les conditions qui poussent l'homme au crime et dont la société est responsable. G. Simenon a créé le célèbre personnage du commissaire Maigret très populaire parmi les lecteurs français pour son démocratisme et son humanisme.

La poésie d'Aragon, ses romans, les pages ardentes de ses œuvres polémiques ne font qu'un avec toute la France et constituent un apport précieux non seulement à la littérature de sa patrie mais aussi à celle du monde entier.

En 1958 a vu le jour un nouveau roman d'Aragon "La Semaine Sainte". Cette fresque monumentale nous transporte dans le passé, sans toutefois nous éloigner des problèmes aigus de notre temps. Elle fait méditer sur le rôle du peuple dans l'histoire sur l'avenir de l'humanité. Les épisodes tragiques de cent Jours servent de fond à l'histoire du peintre Géricault. L'écrivain confronte dans son roman deux groupes ennemis-la monarchie des Bourbons, restaurée en France à l'aide des armées étrangères et l'armée de Napoléon en marche sur Paris. Mais il sait découvrir une tierce force — les masses populaires qui en fin de compte, déterminent les chemins que suivra l'humanité.

La littérature qui s'oriente vers le réalisme socialiste a fourni une abondante et belle production littéraire. Elle sert la cause des peuples en marche pour une nouvelle réalité sociale. La variété de styles dont font preuve les adeptes du réalisme socialiste rappelle encore une fois que le but de cette méthode littéraire n'est pas de faire triompher un style, mais de faire triompher une conception du monde.



**Romain
Rolland**
(1866-1944)

Un des plus grands écrivains
français du XX siècle

Rolland est à la fois romancier, dramaturge, historien, musicographe et publiciste. Rolland est né en Bourgogne, en 1866, dans une famille bourgeoise. Quelques uns de ses ancêtres avaient pris une part active à la Révolution bourgeoise de 1789. S'étant consacré à l'histoire et à la théorie de la musique, Rolland écrit une étude importante sur l'opéra en Europe aux XVI et XVII siècles (Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti) dont il fait sa thèse de doctorat. Comme musicien et musicographe Rolland avait été élevé dans l'ambiance de la musique de Beethoven, de Haendel, de Berlioz et de Gluck.

Les premières œuvres littéraires imprimées de Rolland furent ses trois drames réunis dans un même cycle: "Les Tragédies de la Foi" (1897-1899). Ces pièces sont consacrées à l'héroïsme de la lutte spirituelle pour l'émancipation de la personne humaine. Il y montre des êtres de tempérament héroïque, courageux, fidèles à leurs convictions. Rolland rêve à un théâtre national, réaliste et héroïque à la fois, et appelle à s'inspirer du passé héroïque de la France, en particulier de la révolution de 1789 qui a vécu son Iliade, mais n'a pas su seulement la mettre en vers. Mais Rolland ne se borne pas à la propagande de l'idée du Théâtre national qu'il avait résumée dans son livre "le Théâtre du Peuple" (1903). Rolland conçoit le dessein grandiose d'écrire tout un cycle de drames sur l'histoire de la Révolution. C'est à ce cycle appelé "Le Théâtre de la Révolution" qu'il travailla presque toute sa vie. Il a écrit la dernière pièce "Robespierre" en 1939. Dans les premières pièces ("Les Loups", "le Triomphe de la Raison", "Danton", "Le 14 Juillet"), écrites entre 1898-1901, Rolland juge les événements de la Révolution encore du haut de ses positions humanistes abstraites.

Dans ces œuvres les sympathies de l'auteur vont non pas aux jacobins, mais aux girondins qui sont présentés comme des penseurs et des créateurs, mais vaincus par l'élément aveugle de la terreur, mais victorieux par leur grandeur morale.

Avec quelques modifications cette conception de la Révolution se maintient dans les autres pièces, écrites entre 1924 et 1927 ("Le Jeu de l'Amour et de la Mort", "Pâques fleuries", "Les Léonides").

Dans "Les Léonides", pièce qui devait servir d'après l'intention de Rolland d'épilogue à tout le cycle il résume les effets de toute la tempête révolutionnaire, dont le résultat se réduit à ce que les hommes des classes antagonistes tendent la main les uns aux autres en devenant "Hommes" tout court.

L'œuvre principale de Rolland est son roman épopée en dix volumes "Jean Christophe" (1904-1912). Cette œuvre monumentale est traitée sous forme de biographie d'un musicien allemand de génie, Jean Christophe Krafft dans lequel on reconnaît sans peine l'image de Beethoven. Rolland y incarne son idéal humanitaire du lutteur solitaire. La seule arme que possède Jean Christophe c'est son génie créateur dans sa forme supérieure qui est selon Rolland, la musique. Les premiers volumes ("L'Aube", "Le Matin", "L'Adolescent") nous montrent la formation spirituelle du héros. Dans les volumes suivants ("La Révolte et la Foire sur la place"). Rolland dépeint sans ménagements la société bourgeoise contemporaine avec son art décadent, brillant à l'extérieur, mais froid, abâtardi et stérile.

Dans "Jean Christophe", Rolland exprime l'idée de l'union amicale et fraternelle des nations.

Peu de temps avant la guerre mondiale de 1914, Rolland écrit une de ses meilleures œuvres "Colas Breugnot", où l'on peut découvrir sans peine l'influence du folklore bourguignon et du roman de Rabelais. Le héros de ce roman est un homme du peuple, un sculpteur sur bois, humaniste plein de gaieté et d'humeur dont la simplicité est celle d'un sage; c'est en effet un philosophe libre-penseur dans le style de la Renaissance.

Dans les années de la première guerre impérialiste mondiale, Rolland s'élève courageusement contre la guerre et contre le chauvinisme bourgeois officiel. Traqué à Paris, Rolland trouve asile en Suisse et fait imprimer dans le Journal de Genève une série de ses articles antibellicistes qui paraissent ensuite en recueil intitulé "Au-dessus de la Mêlée" (1915).

En 1918, au lendemain de la guerre, Rolland écrit son drame satirique "Lilluli". Il y montre l'effondrement de toutes les illusions de la guerre. Après "Lilluli" Rolland écrit ses romans "Clérambault" (1920) et "Pierre et Luce" (1920). Le premier "Clérambault" (Un contre tous) était devenu l'évangile des intellectuels pacifistes.

En 1922 et 1930, Rolland passe par une crise morale pénible. Cherchant une issue à cette crise, Rolland se tourne vers la doctrine de la "non-résistance" de M. Gandhi, qui exerce sur lui une influence énorme.

A partir de 1937, Rolland écrit une série d'articles très hostiles au fascisme. Il parle de ses positions révolutionnaires dans ses deux recueils "Les Adieux au Passé" (1931) et "Quinze Ans de combats" (1935). La grande révision des valeurs, accomplie par Rolland, trouva son expression dans son roman monumental "L'Âme Enchantée" (1922-1933). Ce roman se compose de six volumes et dans chacun on retrouve l'image d'Annette Rivière, une femme forte, qui défend son "moi" dans une lutte sans merci contre la société bourgeoise. Dans les trois premiers romans, écrits entre 1922 et 1926, c'est encore cette même lutte de l'individu contre la société qu'a menée Jean Christophe. Dans les trois derniers volumes, écrits déjà après la crise idéologique de l'auteur, le caractère de l'œuvre change du tout au tout nous avons devant nous un immense tableau de la vie contemporaine du point de vue social.

Sur ce fond Rolland présente la vie d'Annette Rivière et de son fils Marc. Il nous montre tout le processus psychologique de leur affranchissement moral et de la naissance chez eux d'une conscience révolutionnaire. Le personnage d'Annette est comme un trait d'union entre deux mondes et deux générations. Cette image est comme une cristallisation de toutes les images héroïques créées par Rolland.

A travers toutes les pénibles années de l'occupation de la France, Rolland est resté l'ami fidèle de l'Ancienne Union. Rolland est mort le 31 décembre 1944 quelques mois à peine avant la débâcle définitive de l'hitlérisme.

L'ÂME ENCHANTEE

L'Annonciatrice

Deuxième partie

[...] Ils sortirent de l'hôtel assez tard. Ils s'étaient promis de ne rien perdre de cette dernière journée. [...]

Emplettes faites, les deux femmes retournaient, avec Marc, vers l'entrée du pont; et ils venaient de croiser le groupe de guet, avec lequel Marc s'était toisé. Assia, babillant de ses babioles, s'interrompit net et se retourna, une fois passée; elle avait cru voir

(illusion) passer en taxi ce vieux oldman de Lugano, le confident de Huonamico; et elle suivant du regard le taxi qui s'arrêtait à quelques pas; elle guettait. Mais personne ne descendit; et tandis qu'elle regardait en arrière, la jettatura encore la trompait, et le mauvais sort venait par devant...

Ils s'engageaient sur le quai du Lungarno Acciajoli, quand déboucha d'un coin de rue un homme âgé, à barbe grise, un peu conté, avec des traits nerveux et émaciés d'intellectuel et des yeux de myope derrière le lorgnon. Il jetait autour, en marchant, des regards troubles et inquiets. Un jeune garçon de quatorze à quinze ans le devançait; et ses yeux vifs saisirent les noirs oiseaux embusqués, l'instant d'avant qu'ils fondissent. Il se rejeta, avec un cri, vers son père, en tachant de l'entraîneur vers la porte d'une maison. Mais la bande entière, dans une clameur, s'était abattue. En un instant, l'enfant fut projeté à dix pas, et roula. Le vieil homme, corné, giflé, le lorgnon cassé sur les yeux, un coup de pied au ventre, se plia en deux, fléchit, tituba, s'agrippa, hurla. Un des assaillants, vociférant, leva sa trique. Le jeune garçon qui s'était relevé se précipita devant son père, pour parer le coup, reçut la trique sur le bras levé qui craqua, comme un baliveau, tomba, fut piétiné sauvagement et trainé par le coup, vers la berge, ainsi qu'un chien qu'on jette à l'eau.

Tout ce tourbillon de film sonore s'était déroulé à accéléré, avant que Assia eût le temps de reporter son attention sur Marc. Quand elle y songea, Marc venait de s'élancer. Leur groupe de trois était isolé sur la chaussée. Tous les passants peureusement avait fui, ou de loin, cachés, regardaient. Un officier supérieur, âgé, décoré, passant en auto près des tueurs et de l'enfant criant à l'aide, détourna les yeux, et le chauffeur accéléra. Marc cria:

“Lâches!”

Son cœur avait bondi, avant lui. Il se trouva, avant d'avoir su ce qu'il faisait, en pleine bande noire, qu'il enfonça, comme un boulet. Il arracha de leurs griffes l'enfant, dont l'avant-corps pendait déjà par-dessus le parapet. Mais ce ne fut pas long. Presque aussitôt, il lacha sur le trottoir la proie sauvée et s'affaissa, portant les deux mains à son sein gauche. Un grand fasciste, qui le dépassait d'une demi-tête, (celui-là même qui sur le pont l'avait toisé), mâchoire

féroce, lui avait entré à deux mains, de bas en haut, son contour. Les deux femmes virent le coup. Annette chancela: elle l'avait vu. Assia sauta, comme une panthère sur son petit, pour le défendre, et ses dix ongles labourèrent la face odieuse du boucher, trouèrent les yeux. Les spectateurs attendaient qu'elle fût tuée... Mais un coup de théâtre se produisit. Un homme qui surveillait la scène à distance et qui semblait la diriger, s'était élancé à son tour. Quelques mots suffirent. En un instant, la bande entière se dispersa. Le vide fut fait autour de Marc et de Assia. Ils étaient seuls sous le soleil... Et cette foule, maintenant amassée à trente pas, qui regardait!..

Marc était mort. Du premier coup. Ses deux mains jointes sur son cœur. Le flot de sang ruisselait entre ses doigts. Tête renversée sur le pavé, ses yeux ouverts ne voyaient plus, gardaient grave, sous le rideau de sang, le ciel toscan...

Annette, seule, à quinze pas, paralysée, le regardait, les yeux béants le souffle arrêté, tendant les bras. Le souffle revint, comme un soufflet usé qui halète. La foule, derrière, l'entendait. Mais pas un ne s'en détacha pour soutenir la mère. Elle s'était mise en marche vers le fils. Mais ses jambes étaient de pierre. Chaque pas lui coûtait un effort surhumain.

Elle arriva près de Assia penchée sur le bien-aimé dans son sang. Elle l'écarta. Elle s'assit dans ce sang. Elle prit le fils mort à pleins bras, elle l'étreignit, elle l'étendit sur ses genoux. Et brusquement, toute la vie, et avec la vie la douleur reflua, comme au déjel une rivière, la face levée vers l'implacable, vers le ciel vide, elle clama. Telle une vocifératrice Corse. La foule, muette, haletait d'émotion, à son tour. Mais pour la plupart, l'émotion était de théâtre. Assia, saisie, avait suspendu ses sanglots, pour écouter le lamento. La mère appelait le fils:

— Reviens, reviens! Ne t'en va pas, mon petit!... [...]

La police alors entra en scène. En quelques minutes, la foule fut balayée au-delà du pont; aux, quatre coins, la circulation fut arrêtée; et à toute vitesse, de la via Por S. Maria, un taxi déboucha, vint se ranger près des deux femmes et du corps. En sortit l'homme qui avait semblé le metteur en scène. La tête nue, l'air compassé et solonnel, avec des condoléances officielles, il s'avança près d'Annette; et, à son geste, deux autres hommes se baissèrent pour

rendre le corps... Alors, le lamento s'éteignit net Annette, fixant l'ennemi; l'écarta. [...] Un calme terrible rentra en elle. Plus un mot. Elle se leva. Son regard appela Assia. Avec son aide, elle souleva le fils, l'amant, l'aimé. Elle avait pris les épaules, Assia les jambes. Sans un regard pour les hommes qui lui offraient les secours, le repoussant, elle porta le corps dans le taxi. Elle l'étendit. Assia monta. Près de monter à son tour, elle découvrit, derrière le mur des policiers, à quelque distance, le vieux et l'enfant assaillis, pour qui son fils était mort. Ils la regardaient, avec des yeux de de cheins battus, sanglants, fangeux, qui demandent pardon. Elle les salua gravement de la tête. Son calme tragique avait l'air de dire:

"C'est bien". Le taxi partit.

*Roger Martin
du Gard
(1881-1958)*

Roger Martin du Gard, un des plus grands écrivains modernes ré-

présente le réalisme critique dans la littérature française de notre époque. Du Gard est né à Neuilly-sur-Seine, en 1881; son père Paul Martin était avoué de première instance au Tribunal de la Seine et sa mère, née Madeleine Wimpy, fille d'un agent de change. Roger Martin fait ses études à l'école Fénelon, puis au Lycée Condorcet, et enfin, au Lyce Janson de Sully où il s'adonne surtout à la littérature romanisue. Ensuite il entre à l'Ecole des Chartes. Sorti de l'école des Chartes et marié en 1906, R.M. du Gard s'installe définitivement à Paris.

Humaniste et démocrate, du Gard fut ennemi de la guerre et du fascisme; rationaliste et matérialiste, du Gard reniait la religion et considérait comme hypocrite et fausse la morale religieuse.

R. Martin du Gard débuta en 1909 par le roman "Devenir". Il y est question de deux jeunes écrivains, dont le premier se révèle passif, paresseux et inapte au labeur nécessaire pour la création artistique, tandis que le deuxième possède la force, l'énergie et la volonté d'un véritable talent. En 1910 du Gard publie une vaste nouvelle "L'une de nous" qui est un épisode d'un roman inachevé, "Marise". Cette œuvre porte l'empreinte évidente du naturalisme; il s'agit du drame d'une femme qui a pour mari un dépravé atteint de paralysie, et son fils est condamné à l'influence funeste de cette hérédité malsaine.

C'est en 1913 que du Gard fait paraître son premier roman important "Jean Barois", œuvre réaliste. Le héros du roman, Jean Barois, biologiste et journaliste, passe son enfance dans une famille catholique, mais ensuite rompt avec la religion, sacrifiant son bonheur familial (sa femme est une catholique fervante) se jette dans la lutte sociale. Il édite une revue progressiste, "Le Semeur" qui prend le côté de Dreyfus. L'épisode consacré à l'Affaire ("La Tourmente") est le plus important et contient de nombreux documents authentiques. Pendant la guerre de 1914-1918, du Gard est

affecté, avec le grade de Maréchal des logis à un groupe motorisé chargé du ravitaillement en vivres et en munitions du 1-ier corps de cavalerie.

Démobilisé en février 1919, du Gard s'installe de nouveau à Paris, publie en 1920 une farce paysanne "Le testament du Père Leleu".

A partir de 1920, du Gard s'occupe de son œuvre capitale "Les Thibault". En 1922 paraissent les premières parties "Le Cahier gris" et "Le Pénitencier", en 1923 "La Belle Saison". Ensuite avec d'assez longs intervalles "La Consultation" et "La Sorellina" (1928), "La Mort du Père" (1929), "L'Été 1914" (1936) et "L'Épilogue" (1940). Le volume consacré à la mort d'Oscar Thibault est peut-être le meilleur du roman. C'est son lit de mort qu'Oscar, atteint d'un cancer, comprend combien sa vie a été fautive et inutile.

Antoine Thibault, en choisissant la carrière de médecin cherche avant tout à être utile aux hommes, à soulager leurs souffrances. Il reste fidèle à son devoir de médecin jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Jacques Thibault commence sa carrière s'enfuyant de la maison paternelle, rompt définitivement avec son père pour participer au mouvement socialiste.

C'est un caractère aussi héroïque que tragique; il lutte pour une société nouvelle, sa mort héroïque mais inutile.

Pendant la deuxième guerre mondiale, l'attitude de Roger Martin du Gard envers les événements est patriotique et antifasciste. N'ayant pas le moyen de participer activement à la Résistance, du Gard entre néanmoins dans une organisation patriotique clandestine, le Comité National des Écrivains.

A partir de 1941, du Gard travaille à un nouveau roman "Le Journal de Maumort" qui devait être une sorte de biographie de la génération. Cette œuvre est restée inachevée.

Roger Martin du Gard est mort à Paris en 1958.

LES THIBAUT

L'été 1914

Dimanche, 2 août, départ d'Antoine mobilisé

— "Repose-toi", avait dit Jacques à Jenny. "Moi, je vais conduire Antoine au train. J'irai ensuite faire mes adieux à Mourlan; je passerai à la C.G.T., à l'*Huma*. Et puis, à la fin de la matinée, je reviendrai ici te prendre."

Mais Jenny ne l'entendait pas ainsi. Elle était bien décidée à ne pas rester seule, ce matin, dans l'appartement.

— “Et ton bagage à faire? Et ces rangements dont tu parlais hier? Tu ne serais jamais prête à partir ce soir”, dit-il, pour la taquiner.

Elle souriait, d'un sourire tout à fait nouveau, timide et voluptueux, qui embuait son regard.

— “J'ai mon idée... Je vais aller revoir notre petit square de la rue La Fayette. Vous... tu m'y trouveras, si tu veux, en sortant de la gare du Nord. Ou plus tard.”

Ils convinrent qu'elle l'accompagnerait, à pied, à travers le Luxembourg, jusqu'à la rue de l'Université; puis qu'elle irait patiemment l'attendre devant l'église Saint-Vincent-de-Paul. Et elle courut s'habiller.

Antoine avait quitté Anne à trois heures du matin. Il n'avait pas pu résister, la veille, au besoin nostalgique de la revoir: suprême et amère joie, qu'il s'était accordée, sans illusions, comme une faveur de condamné. Mais l'atroce désespoir d'Anne au moment de son départ et le regret qu'il éprouvait d'avoir cédé à la tentation, l'avaient laissé frissonnant et abattu. Rendre chez lui, il avait passé le reste de la nuit debout, à ranger des tiroirs, à brûler des papiers, à mettre sous enveloppe les petites sommes d'argent qu'il destinait à diverses personnes, à M. Chasle, aux bonnes, à Mlle de Waize, et même aux deux orphelins de la rue de Verneuil, le petit clerc débrouillard Robert Bonnard, et son frère. (Il avait continué à s'occuper d'eux, de loin en loin, et ne voulait pas les laisser sans ressources dans ces premières semaines de désorganisation générale). Puis il avait écrit une assez longue lettre à Gise pour lui recommander de ne pas quitter l'Angleterre; et une autre à Jacques, adressée à Genève, car il s'était persuadé que son frère, après la scène de la veille, ne viendrait pas lui dire adieu. En quelques mots fraternels, il s'excusait de l'avoir blessé, et le suppliait de lui donner des nouvelles.

Après quoi, il avait gagné son cabinet de toilette pour endosser son uniforme de réserviste. Et, aussitôt équipé, il s'était senti très calme; comme si le pas décisif se fut trouvé franchi.

En mettant ses jambières, il passa mentalement en revue tout ce qu'il avait projeté de faire avant son départ. Rien n'était oublié

Cette certitude acheva de l'apaiser. Il réfléchit soudain que bien des choses allaient lui faire défaut pour accomplir efficacement sa tâche de médecin militaire. Sans hésiter, il vida rapidement la valise qu'il avait cependant préparée avec beaucoup d'application, et remblaça la majeure partie du linge, des objets personnels, des livres même qu'il avait eu la faiblesse d'emporter, par tout ce qu'il put trouver, dans ses placards, de bandes, de compresses, de pinces, de seringues, d'anesthésiques et de désinfectants.

Les deux bonnes étaient levées depuis longtemps et rodaient dans les couloirs. (Léon avait déjà quitté Paris; avant de rejoindre son régiment, il avait voulu aller au pays revoir ses "Vieux".)

Adrienne vint annoncer que le déjeuner était servi dans la salle d'attente. Elle avait les yeux rouges. Elle supplia Antoine de glisser dans son bagage un poulet rôti qu'elle apportait, tout emballé. Antoine se levait de table, lorsqu'on sonna.

Il palit légèrement; son visage s'éclaira d'un tendre sourire. Jacques?...

En effet, c'était lui. Il s'arrêta sur le seuil. Antoine s'avança, touchement. L'émotion leur nouait la gorge. Ils se serrèrent la main, en silence, comme si rien ne s'était passé la veille.

— "Je craignais d'être en retard". balbutia enfin Jacques. "Tout est prêt? Tu allais partir?"

— "Oui... Sept heures... Il va être temps."

Il s'efforçait d'affermir sa voix. D'un mouvement désinvolte, il saisit son képi, et s'en coiffa. Sa tête avait-elle grossi depuis la dernière période militaire? Le képi restait ridiculement juché sur le haut du crâne. Il se vit dans le miroir du vestibule; ses sourcils se froncèrent. Tandis qu'il bouclait maladroitement son ceinturon, son regard errait autour de lui; il semblait prendre congé de son logis, de sa vie civile, de lui-même; mais ses yeux revenaient sans cesse vers l'image désobligeante que lui renvoyait la glace.

A ce moment, les deux bonnes, debout, côte à côte et les bras ballants, éclatèrent en sanglots. Agacé, il leur sourit cependant, et vint leur serrer la main:

— "Allons, allons..."

Son ton martial ne sonnait pas très juste. Il s'en aperçut et, pour brusquer le départ, il se tourna vers Jacques:

— “Aide-moi à descendre ça, veux-tu?”

Ils saisirent chacun une poignée de la cantine et gagnèrent le palier. En passant la porte, l'angle de la cantine heurta le battant et fit une longue estafilade sur le vernis neuf. Antoine considéra le dégât, fit machinalement une grimace, aussitôt corrigée par un geste d'indifférence; et ce fut peut-être à cette seconde-là qu'il sentit le plus intensément la coupure entre son passé et l'avenir.

Ils descendirent les deux étages sans échanger un mot. Antoine marchait lourdement dans ses brodequins cloutés; son dolman boutonné, son col raide, l'étouffaient. En bas, essoufflé, il murmura :

— “C'est bête. Je n'ai pas pensé qu'il y avait l'ascenseur.”

Il avait prévu qu'il ne trouverait pas de taxi, et, — bien que le chauffeur, Victor, fut mobilisé, dès ce matin, pour la réquisition des poids lourds, à Puteaux, — il avait décidé de prendre sa voiture et d'emmener un vieux mécano du garage voisin, capable de ramener l'auto.

Sous la porte cochère dans l'ombre de la voûte, la concierge, en camisole blanche, surveillait le départ. Elle larmoya :

— “Monsieur Antoine!”

Il lui cria allégrement :

— “A bientôt!”

Puis il fit monter le mécano dans le fond, installa Jacques à côté de lui, et prit le volant.

Il commençait déjà y avoir beaucoup de monde dans les rues. Par suite de la désorganisation des services de voirie, les boîtes à ordures, non vidées encombraient le devant des portes.

Aux quais, l'auto dut s'arrêter longtemps pour laisser le passage à une file de camions et d'automobiles déséquipés, conduits par des soldats. Sur le pont Royal, nouvel arrêt: au milieu de la chaussée, des piétons, le nez en l'air, agitaient joyeusement leurs chapeaux. Jacques se pencha: dans le ciel léger, six avions, volant bas, en triangle, se dirigeaient vers le nord-est. On voyait distinctement les cocardes tricolores sur les plans inférieurs.

Rue de Rivoli, entre deux haies de curieux, un régiment d'infanterie coloniale, en tenue de campagne, défilait au pas cadence, sans musique, dans un silence saisissant. Au passage des chefs de bataillon montés, la foule se découvrait.

Avenue de l'Opéra, les balcons étaient pavoisés de drapeaux. L'auto longea une section de voitures de la Croix-Rouge; puis un détachement de soldats, en bourgerons de corvée, avec des pelles et des pioches.

Place de l'Opéra, il fallut stopper de nouveau. Un train d'artillerie, suivi d'une dizaine de voitures blindées, montait vers la Bastille. Sur le toit de l'Opéra, des équipes d'ouvriers installaient des projecteurs destinés à surveiller la venue nocturne des "taubes" sur Paris.

Tout le long des boulevards, malgré le service d'ordre, des curieux se massaient devant les magasins allemands ou autrichiens qui avaient été pillés, dans la nuit. Autour de la *Cristallerie de Bohême*, le sol était jonché de tessons et de verre pulvérisé. La *Brasserie Viennoise* semblait avoir subi un siège: par la devanture éventrée, l'on apercevait les glaces brisées, les banquettes démolies.

Jacques, muet, enregistrait ces premiers témoignages du fanatisme patriotique. Il observait passionnément la rue, le visage des gens. Il aurait volontiers rompu le silence; mais il n'avait rien à dire à son frère. D'ailleurs, la présence du mécano, au fond de la voiture, pouvait être une excuse... Il songeait, avec une précipitation fiévreuse, à cent choses diverses: à Jenny, à la nuit dernière, à leur prochain départ pour Genève... Et ensuite? C'était toujours là que sa pensée venait buter... Meynestrel, *la Parlotte*... Non, sous aucun prétexte, il n'accepterait de reprendre cette vie d'attente, de conspiration illusoire, de vaines palabres... Alors, quoi? Militer, agir, risquer, — le pourrait-il, là-bas?...

Soudain, il tressaillit. Antoine, qui conduisait à petite allure, — il fallait corner sans cesse, les piétons étant aussi nombreux sur la chaussée que sur les trottoirs, — Antoine profitant d'un court arrêt, avait quitté, d'une main le volant, et, sans rien dire, sans même tourner la tête, il avait doucement posé cette main sur le genou de Jacques. Mais, avant déjà repris le volant, et la voiture était répartie.

La rue de Maubeuge était noire de mobilisés, accompagnés par leurs femmes, par leurs parents; ils montaient, en rangs pressés, vers la gare.

— "Comme ils se dépêchent", murmura Jacques, stupéfait.

— “Et il y a de grandes changes”, gouailla Antoine, avec un rire forcé, “pour que tous ces pauvres bougres attendent une deux jours, ou plus, parqués sur un quai de gare, avant de pouvoir monter dans un train!”

“Ils veulent arriver à l’heure”, songeait Jacques. “Impatients de commencer la guerre par un acte de discipline! Faut-il qu’ils aient une peu conscience qu’ils sont le nombre! qu’ils seraient les maîtres s’ils voulaient!...”

Une palissade de bois, improvisée pendant la nuit, entourait la gare d’une cloture infranchissable, protégée par la troupe. L’encombrement était tel qu’il ne pouvait être question d’approches en auto. Antoine stoppa. Jacques l’aida à traverser la chaussée avec sa cantine. L’étroite entrée était gardée par une section de fantassins à baïonnette au canon. Les mobilisés seuls avaient accès dans l’enceinte.

Un adjudant examinait les livrets. Il leva les yeux sur le galeon d’Antoine, salua, et désigna aussitôt un soldat pour porter le bagage du “major”.

Antoine se retourna vers son frère. Chacun d’eux lut dans le regard de l’autre la même interrogation: “Te reverrai-je?” Des larmes, en même temps, leur montèrent aux paupières. Tout leur passé, toute cette histoire familiale, insignifiante et unique, qu’ils possédaient en commun et qu’ils étaient seuls au monde à posséder, leur revint, par brusques images, à l’esprit. Du même geste, ils écartèrent les bras et s’étreignirent gauchement. Le feutre de Jacques heurta la visière d’Antoine. Il y avait des années, des années, qu’ils ne s’étaient embrassés: depuis cette petite enfance qu’ils venaient tous deux de revivre, dans un éclair. Mais l’homme de corvée s’était emparé de la cantine, et l’emportait déjà sur son épaule. Précipitamment Antoine se dégagea. Il n’avait plus qu’une pensée: suivre l’homme, ne pas perdre de vue son bagage, la seule chose, en ce monde nouveau, qui fut encore à lui. Il ne regardait plus son frère. A tâtons, il tendit la main, saisit celle de Jacques, la serra farouchement; puis, titubant un peu, il s’enfonça à son tour dans la cohue.

Aveuglé par ses larmes, bousculé par les arrivants, Jacques s’écarta de quelques pas et s’adossa à la palissade.

Un à un, sans arrêt, des mobilisés entraient dans l'enclos. Ils se pressaient. Ils étaient tous jeunes. Ils avaient tous mis de vieux vêtements sacrifiés, de grosses chaussures, une casquette. Ils portaient en bandoulière les mêmes sacoches gonflées, les mêmes musettes neuves d'où émergeaient un pain, un goulot de bouteille. La plupart avaient sur le visage la même expression concentrée et passive, une sorte de désespoir et de peur, matés. Jacques les voyait traverser la chaussée en biais, leur livret à la main, déjà seuls. A mi-chemin, certains se retournaient vers le trottoir qu'ils venaient de quitter: un geste de la main, parfois un bref sourire crâneur, à celui ou à celle dont ils sentaient le regard éperdu fixé sur eux; puis, la mâchoire serrée, ils fonçaient à leur tour dans la souricière.

— "Restez pas là! Circulez!"

Le soldat d'active qui montait la faction, arme à l'épaule, le long de la palissade, était un gars râblé qui redressait les reins sous sa tenue de campagne; sa patte courte s'écrasait sur la crosse; il avait un soupçon de moustache, des yeux puérils qui se dérobaient, des traits durcis par l'importance de sa consigne.

Jacques obéit et s'engagea sur la chaussée.

Devant lui passa une limousine cossue, dont le pare-brise portait une bande de calicot: *Transport gratuit à la disposition des mobilisés.*

Le chauffeur était en livrée. Dedans, s'entassait une demi-douzaine de jeunes hommes à musettes, qui gueulaient, à tue-tête, comme des recrues: "*C'est l'Alsace et la Lorraine, — C'est l'Alsace qu'il nous faut!*"

Sur le trottoir où Jacques aborda, un couple allait se séparer. L'homme et la femme se regardaient une dernière fois. Autour de lui même, l'enfant, un petit gars de quatre ans, s'amusait: agrippé à la jupe, il sautillait sur un pied, en chantonnant. L'homme se pencha, empoigna le bambin, l'éleva et l'embrassa; si rudement, que le gamin se débattit, furieux. L'homme reposa l'enfant à terre. La femme ne bougeait pas, ne disait rien: debout, en tablier de ménage, les cheveux défaits, les joues souillées d'avoir pleuré, elle dévisageait son homme avec des yeux fous. Alors, comme s'il eût craint qu'elle se jetât sur lui et qu'il ne pût plus s'arracher d'elle, au lieu de la prendre dans ses bras, il recula, la quitter des yeux; puis, se retournant

soudain, il s'élança vers la gare. Et elle, au lieu de le rappeler, au lieu de le suivre du regard, elle fit un brusque demi-tour, et se sauva. Le gosse, qu'elle trainait derrière elle, butait, manquait de tomber; elle finit par le soulever du bout du bras et le hisser sur son épaule sans s'arrêter, pour fuir plus vite, pour arriver plus tôt, sans doute dans son logis vide, où, seule, et la porte close, elle pourrait sangloter tout son saoul.

Jacques, le cœur chaviré, se détourna. Et il se mit à errer de droite et de gauche, sans but, s'éloignant puis se rapprochant de la place. Malgré lui, il revenait toujours à ce lieu pathétique, où tant d'êtres suppliciés venaient, ce matin, comme à un rendez-vous fatal, rompre leurs amarres humaines. Dans ces yeux de douleur et de courage, il quêtait un regard qui répondit au sien; un regard, un seul, où il pût lire, sous la détresse, un reflet de cette sourde fureur qui le faisait serrer les poings dans ses poches, et trembler de colère impuissante! Mais non! Partout, sur tous ces visages diversement contractés, le même découragement, la même souffrance stérile! Parfois, une lueur d'héroïsme aveugle; mais, partout, la même soumission au sacrifice, la même trahison inconsciente ou timide, la même abdication! Et il lui semblait que, en ce moment, tout ce qui restait de liberté dans le monde n'avait plus de refuge qu'en lui.

Cette pensée le gonfla soudain de puissance et d'orgueil. Sa force restait intacte; elle le soulevait au-dessus de troupeau. Fût-il le plus méconnu, le plus abandonné, il se sentait plus fort, à lui tout seul, dans sa rebellion, que tout ce peuple contaminé par le mensonge, et résigné à subir! Il était dans le juste et le vrai. Il avait pour lui la raison, les forces obscures de l'avenir. La défaite momentanée de l'idéal pacifiste ne pouvait en altérer la grandeur, ni en compromettre le triomphe. Aucune force au monde ne pouvait empêcher l'erreur d'aujourd'hui d'être une erreur monstrueuse, — fût-elle acceptée, avec noblesse, avec stoïcisme, par des millions de victimes! "Aucune force au monde ne peut empêcher une idée juste d'être juste!" se répétait-il, ivre de désespoir et de confiance. "Un jour viendra, en dépit des bâillons, en dépit des reculs, où éclatera la vérité!"

Mais, cette vérité comment la servir dans la tourmente? Il se voulait libre, il allait fuir: mais qu'allait-il faire de sa liberté?

Sa tiédeur révolutionnaire au cours de ces dernières journées lui apparut comme une défaillance. Il fut tenté d'en rejeter la responsabilité sur son amour. Il songea brusquement à Jenny, et se donna de l'avoir, depuis une heure, si facilement, si totalement, oubliée. Il lui en voulut presque d'exister, de l'attendre, de l'arracher à son enivrante solitude. "Si elle mourait subitement...", songea-t-il. Et, pendant une seconde, livré aux égarements de son imagination, il eut un mélange amer de chagrin et d'indépendance reconquise...

Cependant, il se hâtait vers le square Saint-Vincent-de-Paul. Et il souriait déjà d'impatience amoureuse, n'attachant même pas assez d'importance à son fol reniement d'une seconde, pour en éprouver du remords.



*Louis
Aragon
(1897-1982)*

Louis Aragon est né à Paris en 1897. Après avoir fait ses études à la Sorbonne, Aragon a été mobilisé en qualité de médecin auxiliaire au front. La guerre terminée, Aragon s'est donné à la littérature, se mêlant tout d'abord au mouvement Dadaïste, puis au surréalisme. Les œuvres de cette époque sont: les recueils de vers "Feu de joie" (1917-1919), "Le mouvement perpétuel" (1925), "La grande gaieté" (1929), un livre de prose "Le Paysan de Paris" (1926) et "Le traité du style" (1929).

En 1927 Aragon a adhéré au Parti Communiste Français. A partir de 1930 Aragon a fait de nombreux voyages en ex-Union où il a pris part au Congrès des écrivains révolutionnaires, au Premier et au Second Congrès des écrivains de l'ex-Union (1935, 1955).

Dans les années trente, Aragon a commencé à publier une série de romans sous le titre "Le Monde réel-Les cloches de Bâle" (1934), "Les beaux quartiers" (1936), "Les voyageurs de l'impériale" (1943), "Aurélien" (1944). Aragon dépeint dans ces romans le monde pharisien des industriels et des politiciens auquel il oppose l'immense pays ouvrier. En 1935 Aragon a fait paraître un recueil d'articles "Pour un Réalisme socialiste" où il traite le problème du réalisme français.

Dans les années terribles de la deuxième guerre mondiale, la Résistance a fait d'Aragon un grand poète national. Parmi les recueils de vers écrits pendant la guerre il faut nommer d'abord les poèmes douloureux de "Crève-cœur" (1942), "Le Musée Grévin" (1943) vibrant de colère contre les traîtres de Vichy, "La Diane Française" (1945) œuvre maîtresse de la poésie clandestine d'Aragon.

Après la guerre, Aragon, directeur des Lettres Françaises, membre du Comité central du PCF (1954), redouble son activité pour le progrès social et politique de la France, pour la paix (Prix Lénine de la Paix, 1957). Il

et pendant cette période des œuvres capitales "L'homme Communiste" (1946), recueil d'articles et de discours, dédié à la mémoire des héros de la Résistance.

Les poèmes, tels que "Les Yeux et la Mémoire" (1954), "Le roman achevé" (1956) et les autres enrichissent le fonds national de la poésie française. Les romans d'Aragon "Les Communistes" (1949-1951, 6 vol.) et "La Semaine Sainte" (1958) constituent une partie la plus importante de son œuvre.

Dans son roman Aragon évoque les événements tragiques qui se sont succédé en France dès la veille de la guerre jusqu'à la défaite militaire de la France (février 1939 juin 1940). Il fait une description fidèle et profondément pathétique de l'activité du Parti Communiste persécuté, mis hors la loi. A travers la guerre, la tragédie d'une armée agonisante et la débâcle, Aragon fait entrevoir les germes d'une lutte nouvelle, de la résistance du peuple aux envahisseurs hitlériens à Paris et en province, dans l'armée et en prison, partout où les hommes et les femmes assurent le travail clandestin au risque de leur vie.

Tout en montrant la vie de différents milieux sociaux, Aragon met en relief le conflit essentiel: l'affrontement de ceux qui avaient préparé de bon la trahison du peuple français et de ceux qui luttent pour l'avenir heureux de la France. Plus de deux cents personnages évoluent dans le roman épique d'Aragon, mais ce sont les combattants communistes que l'auteur met au premier plan. Aragon les montre non isolés comme les voulaient faire les ennemis du peuple, mais en contact avec des Français qui ont été amenés à la lutte grâce à leur évolution spirituelle, accélérée par les événements de l'époque.

Le roman "La Semaine Sainte" large panorama de la France à l'aube des Cent Jours-est un roman historique dont la méthode de création est bien proche à celle "Des Communistes". Aragon en donne des explications précieuses dans son ouvrage "J'abats mon jeu". Le roman "La Semaine Sainte" met en scène Louis XVIII et les princes escortés dans leur fuite par l'armée royale. Cette fuite est causée par une nouvelle parvenue à Paris le premier jour de la semaine sainte Napoléon est en marche sur Paris avec son armée qui grandit à chaque détour de la route.

Le roman "La Semaine Sainte" est une œuvre où les problèmes du passé sont liés à ceux de l'avenir dans une profonde méditation sur la destinée historique de la France.

LA SEMAINE SAINTE

Ce jour-là; Théodore ne croit plus à rien. Par les fenêtres surélevées des Tuileries, il a vu l'agitation des domestiques, les préparatifs du festin. S.E. de Peralada, ambassadeur de Sa Majesté Catholique, est l'hôte du théâtre d'hôtel du Château, son carrosse est dans la cour, il y a des femmes ravissantes, on les voit avec des officiers et des grands seigneurs, qui rient, répondent et parlent haut. Des pièces montées circulent à bout de bras dans les lumières, il fait déjà nuit au-dehors et toute sorte de gens s'approchent volontiers comme des voleurs ce que les grandes croisées leur livrent de la fête.

Le Château est gardé par les gardes nationaux, les hommes de la Maison détachés au Pavillon de Flore ont laissé leurs chevaux sous les guichets du Louvre. La pluie intermettante n'empêche point le public de cerner le palais, comme des mouches attirées par la chair décomposée. La foule s'est un peu apaisée à sept heures, quand on a eu la bonne idée de renvoyer les voitures. Il n'y aura rien de toute façon avant neuf heures; un petit groupe de mousquetaires et de gardes du corps restent de garde, les autres, qu'ils aillent dîner dans les restaurants du quartier! Ne vous éloigner pas trop, de toute façon, nous autres, nous ferons mouvement ce soir.

Ce soir où Théodore ne croit plus à rien. Le repas espagnol fait grand bruit comme à plaisir, comme pour dire au peuple: vous voyez bien que tout marche à son ordinaire, est-ce que c'est là le spectacle qui précède une fuite? Mais où est le Roi? où les Princes? Il y a des arrivées de ministres, que ne se rendent pas au banquet de l'ambassadeur, mais grimpent quatre à quatre les escaliers: Jaucomt, Bourrienne, l'abbé de Montesquieu.

On avait bien, tout à l'heure, transporté des malles, dans les chaises, à la porte, on dit toujours que le Roi n'a point pris de résolution. On dit bien des choses. Tout le monde bavarde. Il règne une mauvaise fièvre, où les voix se font trop hautes pour être vraies. Déjà, depuis le matin, l'article de Benjamin Constant, s'est démodé, on en parle en levant les épaules.

Où le sort du pays se joue-t-il? Là-bas, sur les routes, où les soldats jettent leur cocarde blanche, et passent au Corse? Le bruit

sont que la garnison de Villejuif a chassé ses officiers. et crié: Vive l'Empereur! Une avant garde serait au point de Charenton qui tiennent les étudiants de l'Ecole de Droit. Ou bien, est-ce à Vienne où Talleyrand joue le grand jeu avec les plénipotentiaires de l'Europe? Déjà dans les corridors du palais les gens ne cachent pas qu'ils ne comptent plus sur le peuple de France, sur l'armée en pleine rébellion, mais sur l'intervention étrangère. Qu'est-ce qu'on attend pour appeler Prussiens et Russes à la rescousse? Allez, il ne pourrait pas lourd, l'Ogre, avec quelques divisions autrichiennes marchant sur Paris!

Théodore ne croit plus à rien, ni à personne. Il était venu comme un soldat qui a prêté serment défendre les Princes, non que les Princes lui soient chers, mais parce que l'idée élémentaire du devoir lui dictait cette tâche. Et puis, Napoléon, c'est le Napoléon de la défaite, celui lui a entraîné les armes françaises au fond des neiges, mené cette guerre surnoise et sale en Espagne... le Napoléon qui exigeait de Gros qu'il retirât de ses tableaux les généraux dont il était jaloux, et entendait en être le centre. Théodore respectait Gros, c'était peut être le seul peintre qu'il aimait parmi les Français vivants. Quand il pensait aux ordres qu'un Baron Denon, au nom de l'Empereur, pouvait passer à un artiste comme lui, devant les grandes compositions qui exprimaient toute son expérience et son génie... ah, les dessins de Gros pour les Pestiférés? Et ce n'était jamais assez pour la gloire de cet homme, qui lors du Sacre avait fait circuler dans Paris une statue monumentale sur un char, une statue de lui même, nu, et lauréat. Car il fallait à l'Empereur aussi la gloire du corps, la perfection des muscles, de la carrure: ce petit homme jaune, que le pouvoir avait bouffi de graisse, muni d'un ventre... Et partout la lettre, l'N comme un sceau mis aux monuments, aux hommes, à l'histoire. Cet homme qui était la guerre. On raconte que le matin même de sa mort, un de ses lieutenants les plus fidèles, Duroc, avait dit dans un découragement prophétique: "Il nous fera tous tuer... pas un d'entre nous ne rentrera chez lui... Et Junot qu'il avait fait due, et rendu fou, en 1813, dans les éclairs de sa folie ne lui écrivait-il pas: "Moi qui vous aime avec l'adoration du sauvage pour le soleil, cette guerre éternelle qu'il faut faire pour vous, je n'en veux plus! je n'en veux plus! C'était d'Aubigny qui lui avait

raconté cela, qui le tenait du jeune Regnault de Saint-Jean-d'Angely. On était très renseigné sur ces choses rue de Provence, chez la mère de celui-ci: le marquis de Bellincourt, qui était l'amant de Mme Junot, y venait raconter avec une indiscretion rare ce qui pouvait le faire valoir aux yeux de la maîtresse de maison.

Oui, mais ces jours-ci, le Bonaparte de Gros, de Gérard, de David... c'était un homme sur les routes, qui se hâtait vers Paris, avec une poignée de soldats, et brusquement l'enthousiasme d'un peuple. J'imagine ces haltes dans des auberges de montagne, les villages traversés, les villes où l'on entre le soir aux flambeaux. C'est déjà un homme de cinquante ans ou presque, avec sa redingote grise déboutonnée, ses bottes, la culotte blanche... Les gens ne se souviennent plus que des drapeaux, des aigles, du soleil d'Austerlitz et ils accueillent cet homme presque seul comme la négation de tout ce qui leur est tombé dessus depuis 1814, de cette société débarquée d'exil, de ces châtelains qui ont resurgi de l'ombre et passent avec des chasses à courre, de cet énorme parasitisme à frimas, des sottises revanches et des humiliations à la pelle. Ils ont oublié l'énorme vénalité de l'Empire, les dotations, les bénéfices, les pensions. Et Théodore ouvre grands ses yeux et devine la marche et le mensonge, les illusions, il l'entend au pas lointain des armées reformées clouer les cercueils nouveaux, ouverts, avides. Mais préférer Louis XVIII à Napoléon! Pourtant il n'y a que cette alternative: ou quel prétendant? quelle République?

Oh! ces yeux pleins de bitume qu'il tourne ce soir-là vers l'avenir, le jeune Géricault, qui sent dans ses bras et son cœur un grand vide impossible à combler!

Ses pas l'ont porté dans la rue Montpensier avec ses cafés dont on voit les lumières en contrebas à gauche, et les grands établissements du Palais-Royal, à droite, qui sont les centres de la passion dévorante, de la politique, des politiques opposées qui tapent sur les tables, au milieu des mouchards et des filles. Il est seul, Théodore. Il n'a pu supporter de ses camarades, il est arrivé là, et il n'a pas faim, il boirait bien quelque chose. Un café noir comme ses pensées. Il y a ce café de Foy ou Horace Vernet, enfant, a peint un oiseau au plafond, qu'on peut toujours y voir. Il avait sept ans. Géricault a l'envie de s'asseoir là, lever la tête, rêver à regarder

L'oiseau. Mais c'est un café de demi-solde et de républicains: ce n'est pas sérieux d'y entrer, avec l'habit rouge. Il hésite, et puis tant pis! Il se méprisait de craindre. Qu'est-ce que c'est qu'une vie qui tient à ce qu'on entre dans un café plutôt que dans un autre? il repense à l'homme tué par la foule aux Tuileries. A un de ses compagnons des mousquetaires qu'un colonel de l'Empire a laissé dans une ruelle, derrière le Palais Royal, étendu, sans vie, et ce geste de l'épée essuyée au mouchoir! Cela, on pourrait peut-être le peindre, si l'on avait des modèles assez beaux. Je vous dis qu'un tableau ne peut que gagner à être noir.

Le café enfumé est plein, avec des gens debout entre les tables, des filles qui laissent glisser le chapeau sur leurs épaules nues, un public qui n'est pas comme tous les jours, séparé en groupes, mais animé d'une même inquiétude bruyante, où l'on parle à côté de ce qu'on pense et les cocardes tricolores, les bouquets de violettes s'arborescent sans gêne, agressivement. L'habit de Théodore, tout de suite, a fait que de grands escogriffes se sont poussés le coude, et on s'exprime autour de lui, très haut, très fort, à son intensité sans doute. Il s'est assis à un guéridon, tout juste abandonné par un vieux qui suivait deux demoiselles du lieu. Il ne prête pas attention aux provocations de l'entourage. Il a tiré sa longue pipe et calmement l'allume. A côté de lui, il y a un autre solitaire, un jeune homme avec un habit brun à col noir et des lunettes, couvrant d'une écriture serrée des feuilles de papier qui s'entassent. Mais tout d'un coup quelqu'un s'est assis à sa table. Un homme avec une barbe grise, les cheveux en désordre, un vieux carrick déchiré, une espèce de mendiant magnifique, du geste il a arrêté les jeunes gens qui se rapprochaient du mousquetaire.

"Tu ne me reconnais pas? dit l'homme. Et pourtant il fait soif... paye moi à boire?"

C'est Cadamour, le modèle. On lui apporte de la bière. Quel âge a-t-il? Mais lui, tout nu, il ne craint pas la comparaison avec Napoléon. D'ailleurs il a été de toutes les batailles peintes, de toutes les scènes grèques de l'école davidienne. Il a posé pour Girodet et pour Prud'hon. Des générations ont peiné à imiter ses deltoïdes. Il a été parmi les cadavres du cimetière d'Eylau, comme dans ces

Thermopyles que David peignait en cachette. Il a toute la vie versé sa beauté physique: ça ne l'a pas enrichi.

“Laissez-moi parler avec Monsieur, dit-il aux escogriffes. C'est un peintre, les frusques n'y changent rien...”

Ici, on connaît Cadamour. Il est républicain, et il est venu un fois avec Duplay-Jambe de bois, le neveu de menuisier chez qui habitait Robespierre, ce qui paraît concluant à tous, et à Cadamour lui-même. Parce-qu'on ne sait pas que Jambe de bois travaille pour la police. Celle de Fouché, bien sûr. Mais la police. Il dénonce les coalitions d'ouvriers. Tout ce qu'on voit, c'est le pilon qu'il traîne depuis Valmy. Se montrer au Palais Royal avec un patriote blessé à Valmy, c'est référence. On laisse donc en paix Théodore et Cadamour. D'autant qu'une donzelle est montée sur une table et qu'elle chante”. Partant pour la Syrie”... qui est de la Reine Hortense, alors vous pensez!

“Moi, dit Cadamour, je ne suis pas pour le Bonaparte: il a fait tirer sur le peuple à Saint Roch...”

Mais c'est façon de dire, entrée en matière. Outre qu'il dérange un peu de tabac, il a, ce soir, toutes ses pensées tournées vers l'art. Qu'y faire? C'est comme cela. Le nom de Bonaparte a fait, derrière ses lunettes, lever les yeux au voisin, qui s'est arrêté d'écrire. Cadamour qui l'a remarqué fronce le nez, et change de ton:

“Voyez-vous, monsieur Géricault...” Il passe du tu au vous, et inversement, avec une dextérité déconcertante. “... que vous ayez pris l'habit rouge, je ne vous le reproche pas, moi. Des oripeaux ou d'autres, c'est la même farine. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que tu aies quitté la peinture, petit, ça, c'est bête, et puis c'est pas bien”...

La fumée se faisait épaisse, et toute mêlée à l'odeur de la bière, au coude à coude des clients. Théodore, malgré lui, repensait à l'atelier de Guérin, à ses mésaventures, à ce qui lui donnait parfois l'envie de mourir, la honte de certaines remarques... et puis, il sautait sur son canasson, il galopait comme un fou, passait la barrière des Martyrs, le boulevard extérieur, contournait Montmartre, filait dans la plaine, vers Saint Denis ou Montmorency... Dieu, ce que le cœur lui battait au retour! A croire que la caisse éclatait. Mais il avait

oublié les regards des camarades, les choses dites à demi-mot, les remarques méprisantes du patron.

"Ce que vous ne savez pas, monsieur Géricault, c'est comme ils parlent de vous quand tu n'es plus là... Est-ce que tu comprends que tu les tracasses! Ça ne ressemble à rien, tes machins. A personne. Voilà ton crime... mais aussi ce qui les travaille. Crois moi, je les ai entendus jaspiner près de quarante ans. J'ai commencé jeunot. Je sais bien ce que c'est quand il y a ce petit ton-là, que tu peux pas expliquer. Et toi, tu crois qu'ils te jaugent, te méprisent. Vous êtes un imbécile, monsieur Géricault: ils vous admirent. C'est leur façon à eux de le faire, voilà tout..."

Ce soir, Théodore ne croit plus à rien, ni à personne. Ce n'est pas un Cadamour qui va lui remonter le moral. S'agit il de sa peinture, d'ailleurs? Ce soir, où, au Pavillon de Flore, se déchire le tissu de l'histoire où l'on entend dans les voix discordantes de ce peuple oublié, rangé, semblait-il une fois pour toutes, sous le drapeau blanc, les lys, et qui chante par moments sous la pluie dans la rue, on règne une agitation sourde et incompréhensible. Ce soir où l'on dépend, au Salon qui ferme, l'Officier de chasseurs qui a le corps d'un grenadeur du Roi, et la gueule d'un républicain.

Que dit il, Cadamour? Il mélange tout. Il a une vieille tendresse pour M. David. S'il avait un reproche à faire à Théodore, ce serait que, sa peinture, on la prend comme une machine de guerre contre la peinture de M. David." J'étais là quand il est venu au Salon de 1812, et qu'il s'est campé devant votre grand truc... il y avait foule autour de lui, M. Drolling et M. Gérard, M. Chinard un tas d'autres... Si vous l'aviez entendu dire: "Qu'est-ce que c'est que ça?" Je sais ce que c'est, moi, quand un machin vous saisit à la gorge... vous tape au ventre il était là il croyait savoir, il allait son chemin, le tableau suivant, avec les leçons qu'on tire du précédent... et puis, ah ouiche! te voilà: un garnement, d'où il sort, personne ne sait, il fait d'emblée tout à l'envers... et on ne peut passer devant... hausser les épaules. On lui a dit ton nom qui ne lui a rien dit. Il s'est approché, pour mieux voir la facture. Puis il s'est écarté, pour le recul, et il a dit: "C'est drôle, ça ne vient de rien que je connaisse!" Seulement, il y avait la toile de Gros en face, on l'a tiré par la manche... Une

belle toile, tu sais, pourtant il la regardait comme distraitement
Le Roi de Naples, sur son cheval, tu te souviens?"

Bon Dieu! Et qu'est ce qu'ils vont décider, là bas, aux Tuileries?
Quand l'ambassadeur d'Espagne sera parti, les fenêtres éteintes,
l'odeur des viandes dissipée... Avec cette pluie, et ce vent qui fait
claquer le drapeau blanc au Pavillon de l'Horloge. Un temps de
chien. Et demain, après-demain, le printemps.



*André
Maurois
(1885-1967)*

André Maurois (son vrai nom Emile Herzog) est né en 1885 à Elbeuf, petite ville de Normandie, dans une famille de grande bourgeoisie industrielle. Son père avait une usine de draps. Tout en faisant ses études au lycée de Rouen, Maurois commence à écrire des contes et rêve d'entrer à l'Ecole Normale pour devenir professeur et ensuite tenter sa chance d'écrivain. Mais son maître, à qui fit part de ses projets, lui conseilla d'entrer d'abord dans l'usine de son père, pour y observer les hommes au travail, afin d'apprendre à mieux connaître la vie. Son père le fit passer par tous les stades du métier.

Pendant ses vacances en Suisse, Maurois rencontra une jeune fille. Elle était malheureuse chez sa mère. Maurois l'a mise en pension à Oxford, où il allait la voir à la fin de chaque semaine. Au bout de trois ans seulement, l'aventure romanesque se termina par un mariage en 1912. La guerre mondiale interrompit ce bonheur. Le jeune époux (Maurois) fut mobilisé et attaché à un régiment anglais. Il écrit un livre sur les militaires anglais "Les Silences du capitaine Bramble", paru en 1918 sous le nom d'André Maurois et eut un immense succès. Maurois est attaché comme interprète auprès d'un état-major britannique. En 1921, Maurois fait paraître ses souvenirs "Les Discours du Docteur O'Grady" et en 1923, "Ariel ou la vie de Shelley", sa première biographie romancée, la plus lyrique et romantique. Il devient définitivement homme de lettres. Sa popularité s'accroît, non seulement en France, mais à l'étranger.

En 1928 Maurois est invité à faire une série de conférences à l'université de Cambridge, à Londres, ensuite à Princeton, en Amérique. Ses œuvres se succèdent avec une fécondité surprenante. Vies de Byron, de Disrael, du maréchal Lyautey, d'Edouard VII, de Tourguéniev ses romans "Climats" (1928) et "Cercle de la famille" (1932). Des 1938 André Maurois est membre de l'Académie française.

En 1940 Maurois reçoit l'ordre de sa rendre à Londres exposer par la presse et par la radio, la tragique situation de la France. Le retour en France envahie par l'ennemi devient pour lui impossible. Il part pour les Etats Unis faire une série de conférences à Boston et en même temps plaider la cause de la France, dont la défaite rapide l'étonnait, en tâchant de gagner l'opinion publique pour hâter l'entrée en guerre des Etats Unis. Pendant ces années d'exil Maurois compose de longs ouvrages: Ses Mémoires en deux volumes, une histoire des Etats Unis, une Histoire de France".

En 1943 le capitaine André Maurois va rejoindre l'armée française en Algérie, et puis de nouveau en route pour l'Amérique, d'où il ne reviendra qu'en 1946. En France Maurois reprend sa série de biographies. "Lélia ou la vie de George Sand" (1952), "Olympio ou la vie de Victor Hugo" (1954), "Les trois Dumas" (1957), "La vie de Sir Alexandre Fleming" (1957). Sa production littéraire s'enrichit en outre par plusieurs recueils de nouvelles, des essais littéraires et de la critique. Il a aussi fait œuvre de mémorialiste "Journal" (1946-1947), "Mémoires" (1948). Ses livres sont connus dans le monde entier et traduits en tout les langues. Sans prendre une part active à la vie politique, Maurois se range du côté de ceux qui luttent pour la paix. Le devoir de l'écrivain, pour lui, est d'aider ses compatriotes à comprendre les autres peuples, sans égard à la couleur de leur peau. L'œuvre d'André Maurois est multiple et variée: romans d'analyse, romans de science-fiction, dialogues philosophiques, contes, nouvelles, grands ouvrages historiques et surtout les vies romancées, plus émouvantes que des romans littéraires.

BYRON

La grande salle à manger n'était éclairée que par des lumières voilées. C'était la mode à Londres, cette année-là de manger dans la pénombre. Hervé Marcenat, lorsqu'il eut trouvé sa place, vit qu'il était assis à côté d'une très vieille femme, au licol de perles, lady Hampton. Il n'en fut pas mécontent. Les femmes âgées sont indulgentes et racontent parfois de belles histoires. Celle-ci d'ailleurs, à en juger par son regard oblique et railleur, semblait posséder un sens vif de l'humour.

— Quelle langue souhaitez-vous parlez, monsieur Marcenat...?

Le français ou l'anglais?

— Si cela vous est indifférent, Lady Hampton, je préfère le français.

— Et pourtant vous écrivez sur des sujets anglais. J'ai lu votre vie de Joseph Chamberlain. Elle m'a beaucoup amusée car j'ai connu tous ces gens-là ... Qu'allez-vous faire maintenant?

Le jeune Français soupira:

— Le personnage que j'aimerais peindre est Byron, mais on a tant écrit sur lui... Je sais bien qu'il y a de nouveau. On possède aujourd'hui les lettres de Mary Shelley, les papiers de la comtesse Guiccioli, mais tout a été publié: J'aurais voulu apporter de l'inédit: je n'en trouve guère.

La vieille dame sourit:

— Et si je vous offrais, dit-elle, une aventure de Byron absolument inconnue...

Hervé Marcenat eut le mouvement involontaire et brusque du chasseur qui, soudain, à travers la feuillée, découvre un cerf, un sanglier ou de l'homme d'affaires auquel on révèle une valeur qui va monter en flèche.

— Une aventure de Byron absolument inconnue? ce serait bien extraordinaire, Lady Hampton, après tant de recherches.

— Peut-être ai-je tort de dire... absolument inconnue... Le nom a été déjà prononcé. Il s'agit de Lady Spenser Swift.

Hervé fit la moue:

— Ah! Celle-là... Oui, je sais... Mais on n'a là-dessus aucune précision, aucune certitude.

— Cher monsieur Marcenat, avez-vous souvent des certitudes sur ces choses?

— Très souvent, Lady Hampton. Il existe, en bien des cas, des lettres, des témoignages, sans doute les lettres peuvent mentir et les témoignages être suspects, mais là doit s'exercer l'esprit critique. Lady Hampton se tourna vers son voisin et leva vers lui une face-à-main de modèle très ancien:

— Et que diriez-vous si je vous apportais le journal de Lady Spenser Swift (Pandora était son nom), pendant sa liaison avec Byron? Plus les lettres qu'elle a reçues de lui.

Le jeune Français rougit de plaisir. Je dirais, comme les Hindous, Lady Hampton, que vous êtes mon Père et ma Mère. Vous rendriez

mon livre possible... Mais possédez vous vraiment ces documents ?
Je m'excuse de la question... Cela paraît si étonnant...

— Non, dit-elle... Je connais l'existence des documents; je ne les possède pas... Ils appartiennent à la présente Lady Spenser Swift Victoria, qui est mon amie, ayant été en pension avec moi. Elle ne les a jusqu'ici montrés à personne.

— Et pourquoi me les donnerait-elle?

— Parce que je le lui demanderai... Vous ne connaissez pas encore assez ce pays, monsieur Marcenat: il est mystérieux et imprévisible. Nos maisons de campagne contiennent, dans leurs caves et greniers, des trésors. Les propriétaires ne s'en soucient guère. Il faut la ruine, la vente d'une maison pour que ces archives voient le jour. Il a fallu un Américain entreprenant et tenace pour que les fameux papiers Boswell sorte de la boîte de croquet où ils étaient enfermés.

— Croyez-vous qu'un Français entreprenant et tenace puisse avoir le même succès sans l'appui des milliers de dollars qui ont payé les papiers Boswell?

Vic Spenser Swift ne s'intéresse pas aux dollars. Elle a comme moi, plus de quatre-vingt ans. Ses revenus lui suffisent. Non, ce qui la déciderait, c'est une sympathie pour vous, si vous savez la faire naître, et aussi l'espoir que vous ferez de la bisaïeule de son mari un portrait flatteur.

— Lord Spenser Swift est mort?

— Il n'était pas lord, mais baronet... Sir Alexander Spenser Swift... Le titre s'est éteint avec lui. Victoria habite encore la maison où est venu Byron... C'est dans le Gloucestershire, un charmant manoir élisabéthain. Voulez-vous tenter votre chance et y aller?

— Avec joie... si je suis invité à le faire.

— Cela, je m'en charge. Je vais écrire à Vic dès ce soir. Elle vous invitera certainement... Et n'ayez pas peur si le ton de la lettre est brusque. Victoria pense que le privilège de notre grand âge est de pouvoir tout dire comme on le pense. Qui ménagerait-on? Et pourquoi?

Quelques jours plus tard Hervé Marcenat traversait, dans sa petite voiture, les délicieuses campagnes du Gloucestershire. L'été avait été pluvieux, comme toujours. Les arbres et les fleurs s'en étaient

bien trouvés. Les moindres cottages laissaient voir, à travers les vitres, des riches bouquets. Les maisons, toutes bâties dans la belle pierre dorée du pays, demeuraient ce qu'elles avaient été au temps de Shakespeare. Hervé, très sensible aux aspects féeriques de l'Angleterre, fut enivré par le parc de Windhurst, qui était la maison de Lady Spenser Swift. Il roula, dans les allées sinueuses, entre des pelouses bien rasées, à l'herbe serrée, sur lesquelles régnaient des chênes géants. Des masses de fougères et de prêles entouraient un étang. Puis il découvrit le manoir, couvert de vigne vierge et s'arrêta devant la porte, le cœur battant. Il sonna. Point de réponse. Ayant attendu cinq minutes, il découvrit que la poignée tournait librement et il entra. Dans le hall sombre dont les fauteuils étaient chargés d'écharpes et de manteaux, personne. Pourtant, d'une chambre voisine, sortait une voix monotone qui semblait déclamer un texte. Hervé s'approcha et vit une longue pièce aux murs ornés de grands portraits. Un groupe de touristes était massé autour d'un superbe butler en habit et gilet gris foncé, pantalon rayé.

— Celui-ci, disait le butler en montrant un tableau, est Sir William Spenser Swift (1775-1835). Il a combattu à Waterloo; il était l'ami personnel de Wellington. Le portrait est par Sir Thomas Lawrence, comme aussi celui de sa femme, Lady Spenser Swift.

Il y eut, parmi les visiteurs, un murmure:

— Celle qui...

Le butler eut un imperceptible geste d'acquiescement et de complicité mais demeura digne et grave.

— Oui... dit-il à voix très basse, celle qui fut la maîtresse de Lord Byron. C'est pour elle qu'il a écrit le fameux sonnets. A Pandora. Un couple, dans le groupe, récita les deux premiers vers. D'un noble mouvement de tête, le butler approuva:

— Exactement, dit-il... Nous arrivons maintenant à Sir Robert Spenser Swift, fils du précédent (1808-1872). Le portrait est par Sir John Millais.

Penché vers ses oreilles il ajouta confidentiellement:

— Sir Robert était né quatre ans avant la visite de Lord Byron à Windhurst.

Une jeune femme demanda:

— Et pourquoi Byron était-il venu ici?

— Parce qu'il était l'ami de Sir William.

— Je vois, dit-elle.

Hervé Marcenat resta en arrière du groupe pour regarder plus longuement les deux portraits. Le mari avait un large face, rouge de grand air et de bon vin. Il semblait irritable et pompeux. La femme était d'une beauté aérienne, grave et chaste. Pourtant en la regardant mieux, on devinait, au-delà de ce regard candide, une sensualité secrète et une espièglerie peut-être cruelle. Le jeune homme rêvait encore quand le groupe repassa devant lui. Le butler se pencha et murmura discrètement:

— Excusez-moi, sir, mais avez-vous votre ticket? Vous êtes arrivé après les autres... Ils avaient déjà tous payé. Donc, si vous le voulez bien. Je ne suis pas un touriste, Lady Spenser Swift a bien voulu m'inviter à venir passer ici un week-end pour voir des papiers qui m'intéressent. Excusez-moi, Sir... Vous êtes le jeune Français recommandé par Lady Hampton? Un instant, sir; je reconduis ces gens, puis je vais prévenir Her Ladyship... Votre chambre est prête, Sir. Les bagages sont dans la voiture?

— Je n'ai qu'une valise.

Lady Spenser Swift les jours où elle ouvrait son château à des étrangers parce que ces visites lui donnaient droit à des exemptions fiscales, se réfugiait dans un salon du premier étage. Hervé Marcenat y fut conduit. Il trouva la vieille dame imposante, mais non terrifiante. Une rondeur allègre tempérait sa hauteur.

— Je ne sais, dit-il, comment vous remercier. Accueillir un inconnu...

— Nonsense! dit-elle. Vous n'êtes pas un inconnu: vous êtes présenté par ma meilleure amie; et j'ai lu vos livres. Je cherchais depuis longtemps quelqu'un qui fut capable de raconter cette histoire avec tact; je crois que vous êtes l'homme.

— Je l'espère, Madame, mais j'ai bien de la chance, venant après tant d'excellents biographes anglais, de trouver encore vos papiers inédits.

— Ce qui est arrivée, dit-elle. C'est que, tant que mon mari a vécu, il n'a jamais voulu communiquer à personne le journal de sa bisaïeule. Le pauvre Alexander avait là-dessus des préjugés archaïques.

— Est-ce que ces papiers contiennent des choses, terribles?

— Je n'en sais rien, dit-elle. Je ne les ai pas lus... Non... C'est d'une petite écriture qui m'écorche les yeux et nous savons tous ce que peut contenir le journal d'une femme de vingt ans, et d'une amoureuse. Mais il se peut. Lady Spenser Swift, que je trouve, dans ces papiers la preuve d'une liaison entre Byron et la bisaïeule de votre mari. Dans ces cas dois-je comprendre que je serai autorisé à tout dire?

Elle le regarda avec une surprise mêlée d'un peu de dédain:

— Evidemment. Sinon je ne vous aurais pas invité.

— Vous êtes vraiment la générosité même... Il y a tant de familles qui prétendent défendre, contre toute évidence, la vertu de leurs ancêtres, jusqu'à la trentième génération.

— Nonsense! dit-elle une fois encore. Sir William était un butor qui ne comprenait pas sa jeune femme et qui en outre la trompait avec toutes les filles du voisinage. Elle a rencontré Lord Byron qui était non seulement un grand poète, mais un homme au visage d'ange, spirituel comme un démon. Elle a choisi le meilleur. Qui peut la blamer?

Hervé sentit qu'il ne fallait pas insister. Pourtant il ne put s'empêcher de dire encore:

— Je m'excuse, Lady Spenser Swift, mais puisque vous n'avez pas lu les papiers, comment savez-vous que Lord Byron fut ici autre chose qu'un hôte du mari?

— C'est une tradition de famille, dit-elle sévèrement. Mon mari la tenait de son père qui lui même l'avait reçue du sien. D'ailleurs les preuves ne vous manqueront pas puisque, je le répète, les papiers sont à vous. Je vais vous les montrer et vous me direz comment vous souhaitez travailler.

Elle appela l'admirable butler:

— Miller, vous allez ouvrir le caveau rouge, y apporter des flambeaux et me donner les clefs du coffre. Je vais descendre avec M. Marcenat.



*Maurice
Druon
(1918)*

Maurice Druon est né en 1918 à Paris. Il reçoit son instruction au lycée Michelet, où il étudie les sciences politiques et la littérature. Plus tard il entre à l'école de cavalerie de Saumur. En 1940, Druon participe à la bataille de la Loire lors de l'avance des armées hitlériennes. Après la capitulation de la France Maurice Druon réussit à atteindre la zone libre non occupée par les Allemands, franchit les Pyrénées et gagne l'Angleterre. A Londres, Druon devient collaborateur du centre de radiodiffusion de la B.B.C. d'où il commence ses émissions à destination de la France occupée et de l'Europe. Tous ses messages lancés par la radio sont devenus les éléments de base de son premier livre "Lettres aux Européens", dans lequel il formule assez clairement ses principes humanistes et démocratiques appelant à la lutte contre les agresseurs hitlériens.

En 1943, M. Druon quitte l'Angleterre et passe en Algérie; il devient correspondant de guerre quand commence la libération de la France. Au cours des premières années de l'après-guerre, Druon écrit des scénarios de films et fait paraître son livre "La dernière Brigade". Les premiers essais littéraires de Druon sont passés presque inaperçus.

La reconnaissance et la grande popularité ne lui viennent qu'en 1948, après la parution de son premier roman "Les Grandes Familles", qui la même année, lui a valu l'attribution du prix littéraire le plus célèbre en France, le prix des frères Goncourt.

"Les Grandes Familles" est la première partie de sa trilogie "La Fin des hommes". Ce roman plein de mordant et à caractère révélateur qui jusqu'à présent reste la meilleure œuvre de l'écrivain, nous fait pénétrer dans le saint des saints: la vie, les mœurs et les rapports intimes des puissants de ce monde deux familles parmi les deux cents familles des plus puissants magnats français de la finance et de l'industrie, qui

déterminent en général la politique de la France capitaliste et dirigent son économie.

La seconde partie de la trilogie "La Fin des hommes", "La Chute des corps" (paru en 1950), est consacrée à la dégradation qui poursuit au sein des deux familles. Leurs membres sont trop vieux, trop patriarcaux pour continuer la lutte dans les nouvelles conditions. Noël Schoudler n'est pas en mesure de soutenir la concurrence, et il essuie un nouvel échec qui le mène à la ruine et à la mort. Le dernier roman "Rendez-vous aux enfers" (paru en 1951) parle du sort de la dernière génération des Schoudler.

Ayant montré la perte de deux familles aristocratiques et bourgeoises qui, en vertu des raisons historiques étaient condamnées à disparaître au cours de la période entre les deux guerres mondiales, M. Druon a reproduit de façon assez véridique, l'évolution de la lutte violente et impitoyable qui se déroulait continuellement dans la société bourgeoise agonisante.

Étant membre du Comité national des écrivains, Druon fait des discours aux congrès des partisans de la paix, il condamne violemment et à plusieurs reprises la politique coloniale du gouvernement français continuant à mener la sale guerre au Viet-Nam. Druon défend les libertés démocratiques. Druon visite l'ex-Union pour la première fois en 1952.

En 1954, M. Druon fait paraître un nouveau roman "La Volupté d'être" qu'on ne peut appeler une œuvre réussie.

Au cours des années 1955-1960 M. Druon termine une série de romans historiques sous le titre général "Les Rois maudits". Le sujet de ces romans repose sur des événements historiques du XIV^e siècle: trahisons, assassinats mystérieux et intrigues des descendants incapables de Saint Louis, luttes pour la couronne du roi de France et guerres intestines entre les grands féodaux, anéantissement de l'ordre des Templiers.

C'est en 1967, M. Druon fait paraître son merveilleux contre-allégorie "Tistou les pouces verts". Ce conte profondément humain, plein de nobles idées, fait comprendre l'inutilité des guerres pour les hommes et les appelle à sauvegarder la paix à tout prix.

En 1966 M. Druon est élu membre de l'Académie Française. En avril 1973 le président Georges Pompidou a proposé à M. Druon le poste de ministre des Affaires culturelles. Il y a longtemps que M. Druon n'est plus ministre.

RENDEZ-VOUS AUX ENFERS

Chapitre premier

Le bal des monstres

La préfecture de Police était tenue de fournir un officier de paix et un détachement d'agents dès qu'un ministre était attendu à une réception; c'était pourquoi, durant toute la seconde moitié du printemps, il ne se passait pas de jour qu'un service d'ordre spécial à la porte d'un académicien, d'un directeur de journal, d'une duchesse, d'un batonnier d'un grand banquier, ne canalisât la circulation et ne fit ranger les voitures en épi.

Les marronniers des avenues portaient leurs derniers thuyas blancs; les tulipes éclataient dans les massifs des Tuileries au pied des statues de marbre et des jeunes couples pétrifiés sur les bancs dans l'attitude de leur baiser.

Cependant chaque soir, entre cinq et huit heures, l'étranglement des guichets du Louvre ou les encombrements de l'Opéra, derrière les gros autobus verts ramenant leurs cargaisons de labour et de lassitude, se pressait le flot des voitures particulières à l'intérieur desquelles s'impatienzaient des gens importants ou qui croyaient l'être, ou qui voulaient l'être, et à qui chaque minute perdue était comme un nerf arraché. Paris était au plein milieu de sa "Saison". A tour de rôle, trois cents maîtresses de maison faisaient déplacer leur mobilier et fourbir leur argenterie, retenaient les mêmes serviteurs en extra, dévalisaient les mêmes fleuristes commandaient chez les mêmes fournisseurs les mêmes petits fours, les mêmes pyramides de sandwiches au pain de mie ou au pain de seigle, fourrés des mêmes légumes et des mêmes anchois, pour retrouver après le départ de leurs invités leurs appartements désolés comme par le passage d'une armée en campagne, leurs meubles jonchés de coupes vides et de vaisselle sale, leurs tapis roussis par les cigarettes, leurs nappes moirées de taches, leurs marqueteries frappées de cercles poisseux, leurs fleurs asphyxiées par les effluves de la foule, et pour se laisser choir, rompues, dans un fauteuil, en prononçant toutes la même phrase: "Dans l'ensemble, cela s'est très bien passé..."

Et toutes, le lendemain, sinon le soir même, surmontant leur fente ou leur réelle fatigue, se précipitaient à des réceptions, identiques. Car c'étaient toujours les quelques mêmes centaines de personnes, appartenant à ce qu'il y avait de plus notoire dans le parlement, les lettres, les arts, la médecine, le barreau, à ce qu'il avait de plus puissant dans la finance et les affaires, à ce qu'il y avait de plus marquant parmi les étrangers de passage (et qui souvent d'ailleurs ne passaient que pour cette occasion), à ce qu'il avait de plus prometteur ou de plus habile dans la jeunesse, de plus riche dans la richesse, de plus oisif dans l'oisiveté, de plus gratin dans l'aristocratie, de plus mondain dans le monde, que l'on voyait graviter, se bousculer, s'étouffer, s'embrasser, se sourire, se lécher, se juger, se haïr.

La parution d'un livre, la première d'un film, la centième d'une pièce de théâtre, le retour d'un explorateur, le départ d'un diplomate, l'ouverture d'une galerie, le record d'un pilote, tout était prétexte à quelque festivité.

Chaque semaine, une coterie, pourvu que la presse l'étayat, révélait un génie qui ne durerait pas deux mois, étouffé dans un succès ainsi qu'une torche dans sa fumée.

Paris étalait alors en fait de robes, de bijoux et d'ornements tout ce que ses métiers d'art et de mode pouvaient produire. L'invention et le goût, l'argent aussi, se dépensaient sans compter dans le vêtement, la parure et le décor.

Prodigieuse foire aux vanités, comme peut-être jamais il ne s'en était tenu sur la terre! Quel mouvement intérieur poussait ces gens à se recevoir, à s'inviter, à répondre aux invitations, à feindre le plaisir en des lieux où ils s'ennuyaient à crever, à danser par politesse avec des partenaires qui leur déplaisaient, à s'abstenir, par discrétion, de danser avec ceux qu'ils désiraient, à se vexer s'ils étaient omis sur une liste, mais à gémir chaque fois qu'ils recevaient un nouveau Bristol, à applaudir des œuvres ou des auteurs qu'ils méprisaient, à être méprisés de ceux ci mêmes qu'ils applaudissaient, à se répandre en sourires pour des indifférents à clamer leur misanthropie, leur lassitude du monde, et à perdre mutuellement en ces jeux curieux leur temps, leurs forces et leur fortune?

C'est qu'en cette foire où chacun était à la fois demandeur et offrant, acheteur et camelot, se pratiquaient le troc le plus subtil du monde, celui de la puissance et de la célébrité.

Le succès, le pouvoir ne sont pas, comme on le croit trop généralement, choses qui se vendent: ce sont choses qui s'échangent. Il existe infiniment moins de prévaricateurs, de concussionnaires, de prébendiers de thuriféraires payés et de franchises putains qu'on ne le dit.

Les règles de la partie sont bien plus fines; c'est le jeu de la réciprocité, un travail d'araignées humaines où chacun, pour pouvoir fabriquer sa toile, doit accepter de se laisser prendre les pattes dans les toiles des autres.

La foire aux vanités était aussi la foire aux femmes et aux garçons, car le pouvoir et le succès ne sont, en définitive, que des droits à l'amour, sauf à en être, à la limite, le remplacement...

Les pouvoirs publics donnaient à cette parade des vraies et des fausses valeurs, puisqu'ils en faisaient partie — une consécration officielle.

La nuit, les frontons des grands monuments étaient éclairés par d'énormes projecteurs qui conféraient aux masses architecturales aux bas-reliefs, aux colonnades et aux balustres une irréalité féérique. Les fontaines de la Concorde s'enveloppaient d'un poudroissement humide et lumineux. Et les premiers dignitaires de la République, entre des gardes culottés de peau blanche et coiffés de casques à crinières, montaient les escaliers des théâtres subventionnés pour présider à des fêtes qui se donnaient l'excuse de la charité.



*Jean Paul
Sartre
(1905-1980)*

Jean Paul Sartre est né à Paris en 1905. Il a fait ses études au lycée de la Rochelle, puis à Paris où il a passé son agrégation de philosophie. Professeur de lycée au Havre, à Laon, puis à Paris, il n'a pas interrompu ses recherches philosophiques qui l'ont amené en Allemagne où Sartre a étudié les théories des existentialistes allemands et étrangers. Les premiers ouvrages de philosophie de Sartre datent des années 1936-1940. C'est à cette époque que Sartre a publié ses premières œuvres littéraires: "La Nausée" (1938) et "Le Mur" (recueil de nouvelles, 1939) qui illustrent ses idées philosophiques. Le héros de "La Nausée", un célibataire isolé et désabusé, est, en même temps l'homme qui, d'après la philosophie de Sartre, est emprisonné dans sa conscience. Il est séparé de son passé, de tout ce qui l'entoure, du monde des choses et de la société des hommes. Sa solitude est atroce et inévitable, mais il ne le délivre pas du privilège et du devoir de penser. Il éprouve de l'angoisse à cause de sa responsabilité devant lui même, à cause de ce choix qu'il doit faire sans aucune aide venant d'autrui.

Pendant la guerre Sartre a pris part à la Résistance. Dans le Paris asphixié de 1943 Sartre a fait jouer sa première pièce "Les Mouches". A travers le mythe antique d'Oreste qui doit tuer sa mère pour venger le meurtre de son père Sartre traduit la révolte contre les crimes du fascisme. La pièce a beaucoup impressionné les spectateurs par la hardiesse des illusions, par sa satire politique qui se doublait d'une satire religieuse. C'est à la même année qu'a paru son ouvrage philosophique "L'Être et le Néant".

La deuxième pièce "Huis clos" (1944) est une œuvre dégagée des problèmes de l'actualité. Sartre y montre une connaissance parfaite de ce qui est laid, vicieux et faible dans les hommes, mais la pièce a un sens plutôt philosophique et moral que social.

La plupart de ses articles ont été réédités dans les trois recueils: Situations I, Situation II, Situation III.

Sartre renonce peu à peu aux thèmes dits universels en faveur de ceux d'actualité. Sa conception philosophique elle-même subit une certaine évolution: l'engagement de l'homme, sa situation, la liberté et la responsabilité de l'homme acquièrent un sens social et politique.

Sartre a publié trois romans: "Les Chemins de la liberté" (1945-49), "L'Age de raison", "Le Sursis", "La Mort de l'âme" et plusieurs pièces de théâtre.

"Morts sans sépulture" (1946) est un drame consacré à la Résistance. "La Putain Respectueuse" (1946), écrite après le voyage de Sartre en Amérique, est une satire purement sociale. Sartre y montre les victimes des puissants et de leurs passe-droits aux Etats Unis. "Les Mains sales" (1948) — œuvre bien discutable et beaucoup discutée posent le problème de la forme et des moyens de l'action sociale.

Dans "Le Diable et le Bon Dieu" (1951), drame situé à l'époque des révoltes de paysans allemands au Moyen Age Sartre pose le problème de la liberté humaine, incompatible avec l'idée de Dieu.

Ses activités pendant la guerre d'Algérie lui ont gagné les sympathies et la gratitude des Milliers d'Algériens et de Français. Il est devenu très populaire à l'étranger et surtout parmi les jeunes.

C'est pendant les années de lutte que Sartre a conçu l'idée de sa meilleure pièce de théâtre "Les Séquestrés d'Altona" (1960). Son ouvrage "Critique de la raison dialectique" date de la même année.

En 1964 Sartre fait paraître son premier livre autobiographique "Les Mots". Dans son récit sur son enfance et sur ses premiers essais littéraires il analyse cette influence néfaste que les préjugés, la vanité et l'hypocrisie des adultes ont sur la mentalité de l'enfant. Le livre de Sartre fait prévoir le pénible apprentissage du réel, par lequel son petit héros devait passer en avenir.

En 1964 Sartre a refusé le prix Nobel de littérature. Après sa mort ont paru notamment ses œuvres: "Cahiers pour une morale" (1983), "Carnets de la drôle de guerre" (1983) et "Vérité et Existence" (1989).

Marquée par la phénoménologie, la philosophie de Sartre connaît deux phases sans coupure chronologique nette. La première, axée sur l'existentialisme, considère la liberté comme le fondement de l'"être-au-monde", l'homme, et décrit son existence comme un combat moral entre cette liberté et son refus, la fuite vers l'en-soi, grâce notamment à la mauvaise foi. La seconde s'inspire du matérialisme dialectique et préconise l'engagement comme le seul comportement authentique de l'homme. Jean-Paul Sartre est mort à Paris en 1980.

En outre, cette année-là, l'Exposition universelle, dernière d'une lignée qui remontait à 1867, et qui avait déjà produit cinq générations de pavillons

en stuc, de propagande et de médailles d'or, l'Exposition allait ouvrir ses portes. Il y aurait, somme toute deux "Saisons", et à la seconde, comme il était nécessaire de la faire de temps à autre, le peuple serait en partie convié.

LES MOTS

Je ne cesse de me créer; je suis le donateur et la donation. Si mon père vivait, je connaîtrais mes droits et mes devoirs; il est mort et je les ignore; je n'ai pas de droit puisque l'amour me comble; je n'ai pas de devoir puisque je donne par amour. Un seul mandat: plaire; tout pour la montre. Dans notre famille, quelle débauche de générosité: mon grand-père me fait vivre et moi je fais son bonheur; ma mère se dévoue à tous. Quand j'y pense, aujourd'hui, ce dévouement seul me semble vrai; mais nous avons tendance à le passer sous silence. N'importe; notre vie n'est qu'une suite de cérémonies et nous consomons notre temps à nous accabler d'hommages. Je respecte les adultes à condition qu'ils M'idolâtrent; je suis franc, ouvert, doux comme une fille. Je pense bien, je fais confiance aux gens; tout le monde est bon puisque tout le monde est content. Je tiens la société pour une vigoureuse hiérarchie de mérites et de pouvoirs. Ceux qui occupent le sommet de l'échelle donnent tout ce qu'ils possèdent à ceux qui sont au-dessous d'eux. Je n'ai gardé, pourtant, de me placer sur le plus haut échelon; je n'ignore pas qu'on le réserve à des personnes sévères et bien intentionnées qui font régner l'ordre. Je me tiens sur un petit perchoir marginal, non loin d'eux, et mon rayonnement s'étend du haut en bas de l'échelle. Bref, je mets tous mes soins à m'écarter de la puissance séculière ni au-dessous, ni au-dessus, ailleurs. Petit-fils de clerc, je suis, dès l'enfance, un clerc; j'ai l'onction des princes d'Eglise, un enjouement sacerdotal. Je traite les inférieurs en égaux, c'est un pieux mensonge que je leur fais pour les rendre heureux et dont il convient qu'ils soient dupes jusqu'à un certain point. A ma bonne, au facteur, à ma chienne, je parle d'une voix patiente et tempérée. Dans ce monde en ordre il y a des pauvres. Il y a aussi des moutons à cinq pattes, des sœurs siamoises, des accidents de chemin de fer; ces anomalies ne sont la faute de personne. Les bons

pauvres ne savent pas que leur office est d'exercer notre générosité; ce sont des pauvres honteux, il rasant les mures; je m'élance, je leur glisse dans la main une pièce de deux sous et, surtout, je leur fais cadeau d'un beau sourire égalitaire. Je trouve qu'ils ont l'air bête et je n'aime pas les toucher mais, je m'y force; c'est une épreuve; et puis il faut qu'ils m'aiment; cet amour embellira leur vie. Je sais qu'ils manquent du nécessaire et il me plaît d'être leur superflu. D'ailleurs quelle que soit leur misère, ils ne souffriront jamais autant, que mon grand père; quand il était petit, il se levait avant l'aube et s'habillait dans le noir; l'hiver, pour se laver, il fallait briser la glace dans le pot à eau. Heureusement, les choses se sont arrangées depuis; mon grand-père croit au Progrès, moi aussi le Progrès, ce long chemin ardu qui mène jusqu'à moi.

C'était le Paradis. Chaque matin, je m'éveillais dans une stupeur de joie, admirant la chance folle qui m'avait fait naître dans la famille la plus unie, dans le plus beau pays du monde. Les mécontents me scandalisaient de quoi pouvaient-ils se plaindre? C'étaient des mutins. Ma grande-mère, en particulier, me donnait les plus vives inquiétudes; j'avais la douleur de constater qu'elle ne m'admirait pas assez. De fait, Louise m'avait percé à jour. Elle blâmait ouvertement en moi le cabotinage qu'elle n'osait reprocher à son mari; j'étais un polichinelle, un pasquin, un grimacier, elle m'ordonnait de cesser mes simagrées".

J'étais d'autant plus indigné que je la soupçonnais de se moquer aussi de mon grand-père; c'était "l'Esprit qui toujours nie". Je lui répondais, elle exigeait des excuses; sur d'être soutenu, je refusais d'en faire. Mon grand-père saisissait au bond l'occasion de montrer sa faiblesse; il prenait mon parti contre sa femme qui se levait, outragée, pour aller s'enfermer dans sa chambre. Inquiète, craignant les rancunes de ma grand-mère, ma mère parlait bas, donnait humblement tort à son père qui haussait les épaules et se retirait dans son cabinet de travail; elle me suppliait enfin d'aller demander mon pardon. Je jouissais de mon pouvoir; j'étais saint Michel et j'avais terrassé l'Esprit malin. Pour finir, j'allais m'excuser négligemment. A part cela, bien entendu, je l'adorais: puisque c'était ma grand-mère. On m'avait suggéré de l'appeler Mamie, d'appeler le chef de famille par son prénom alsacien, Karl. Karl et Mamie, ça

connaît mieux que Romeo et Juliette, que Philémon et Baucis. Ma mère me répétait cent fois par jour non sans intention: "Karlémami nous attendent; Karlémami seront contents, Karlémami..." évoquant par l'intime union de ces quatre syllabes l'accord parfait, des personnes. Je n'étais qu'à moitié dupe, je m'arrangeais pour le paraître entièrement: d'abord à mes propres yeux. Le mot jetait son ombre sur la chose: à travers Karlémami je pouvais maintenir l'unité sans faille de la famille et reverser sur la tête de Louise une bonne partie des mérites de Charles. Suspecte et peccamineuse, ma grand-mère, toujours au bord de faillir, était retenue par le bras des anges, par le pouvoir d'un mot. Il y a de vrais méchants: les Prussiens, qui nous ont pris l'Alsace-Lorraine et toutes nos horloges, sauf la pendule de marbre noir qui orne la cheminée de mon grand-père et qui lui fut offerte, justement, par un groupe d'élèves allemands; on se demande où ils l'ont volée. On m'achète les livres de Hansi; on m'en fait voir les images; je n'éprouve aucune antipathie pour ces gros hommes en sucre rose qui ressemblent si fort à mes oncles alsaciens. Mon grand-père, qui a choisi la France en 71, va de temps en temps à Gunsbach, à Pfaffenhofen, rendre visite à ceux qui sont restés. On m'emmène. Dans les trains, quand un contrôleur allemand lui demande ses billets, dans les cafés quand un garçon tarde à prendre la commande, Charles Schweitzer s'empourpre de colère patriotique; les deux femmes se cramponnent à ses bras: "Charles! Y songes tu? Ils nous expulseront et tu serais bien avancé!" Mon grand-père hausse le ton: "Je voudrais bien voir qu'ils m'expulsent: je suis chez moi!". On me pousse dans ses jambes, je le regarde d'un air suppliant, il se calme: "C'est bien pour le petit", soupire-t-il en me rabotant la tête de ses doigts secs. Ces scènes m'indisposent contre lui sans m'indigner contre des occupants. Du reste, Charles ne manque pas, à Gunsbach, de s'emporter contre sa belle sœur; plusieurs fois par semaine, il jette sa serviette sur la table et quitte la salle à manger en claquant la porte; pourtant ce n'est pas une Allemande. Après ce repas, nous allons gémir et sangloter à ses pieds, il nous oppose un front d'airain. Comment ne pas souscrire au jugement de ma grand-mère; "L'Alsace ne lui vaut rien; il ne devrait pas y retourner si souvent?" D'ailleurs, je n'aime pas tant les Alsaciens qui me traitent sans respect, et je ne suis pas si fâché

qu'on nous les ait pris. Il paraît que je vais trop souvent chez l'épicière de Pfaffenhofen, M. Blumenfeld, que je le dérange pour un rien. Ma tante Caroline a fait des réflexions à ma mère; on me les communique; pour une fois, Louise et moi nous sommes complices, elle déteste la famille de son mari. A Strasbourg, d'une chambre d'hôtel où nous sommes réunis, j'entends des sons grêles et lunaires, je cours à la fenêtre; l'armée! Je suis tout heureux de voir défiler la Prusse au son de cette musique puérile, je bats des mains. Mon grand-père est resté sur la chaise, il grommelle; ma mère vient me souffler à l'oreille qu'il faut quitter la fenêtre. J'obéis en boudant un peu. Je déteste les Allemands, parbleu, mais sans conviction. Du reste, Charles ne peut se permettre qu'une pointe délicate de chauvinisme; en 1911 nous avons quitté Meudon pour nous installer à Paris, 1 rue Le Goff; il a dû prendre sa retraite et vient de fonder, pour nous faire vivre, l'Institut des Langues Vivantes; on y enseigne le français aux étrangers de passage. Par la méthode directe. Les élèves pour la plupart, viennent d'Allemagne. Ils paient bien, mon grand-père met les louis d'or sans jamais les compter dans la poche de son veston; ma grand-mère, insomniaque, se glisse, la nuit, dans le vestibule pour prélever sa dime "en catimini" comme elle dit elle-même à sa fille; en un mot, l'ennemi nous entretient, une guerre franco-allemande nous rendrait l'Alsace et ruinerait l'Institut. Charles est pour le maintien de la Paix.



*Georges
Simenon
(1903-1989)*

C conteur de grande classe, Georges Simenon est né à Liège en 1903

d'une famille d'origine bretonne. Amené de bonne heure à gagner sa vie, Simenon se trouve mêlé fort jeune à des milieux très divers. A seize ans il est journaliste à la gazette de Liège. En 1921 il publie dans cette ville son premier roman "Au pont des Arches" sous le pseudonyme Georges Sim. A la fin de 1922 il s'installe à Paris, débute dans le roman populaire, sous de multiples pseudonymes, mais c'est en 1929-30 que commencera sa carrière extraordinaire et Simenon va vraiment devenir lui-même. Au cours d'un périple sur les canaux du Nord, il compose un récit "Pietr le Letton", où apparaît pour la première fois le fameux commissaire Maigret. Dès lors vont se succéder, en double file, et à un rythme sans exemple des romans courts et suggestifs, les uns dominés par Maigret, ayant pour centre un drame policier, les autres, formant des études de milieux, de caractères: Les frères Rico, Trois chambres à Manhattan, Quartier nègre, Le Président.

En 1935, Georges Simenon fait un tour de monde, vit au Canada et aux USA de 1945 à 1955 date à laquelle il revient en Europe, vivant d'abord sur la Côte d'Azur, puis en Suisse à partir de 1957. Il a donné avec "Pédigrée" en 1948 une précieuse autobiographie. Depuis 1952 il appartient à l'Académie Royale de Belgique. Georges Simenon a écrit plus de 400 romans et nouvelles et traduits presque dans toutes les langues. L'œuvre de Simenon se dégage, dans une sorte de poésie des rues et des brumes, un sentiment d'amour et de compréhension pour l'amour incarné dans le commissaire Maigret qui ne juge pas, qui cherche à vivre avec les êtres et pour ainsi dire en eux, fussent-ils tarés, coupables, hors la loi.

L'œuvre de Simenon est pénétrée du sens de l'angoisse tragique qui pèse sur la vie de la solide bourgeoisie.

Simenon, qui a débuté par le roman populaire, est d'abord apparu comme l'héritier des feuilletonistes du XIX siècle d'Eugène Sue.

Dans les meilleurs romans de Simenon chaque instant est d'une densité extrême, et la tension croît, jusqu'à la rupture. Ses personnages sont les héros d'une crise, le plus souvent liée à la découverte d'une vérité capitale inattendue, qui change le sens d'une vie, faisant de cette vie un destin. Georges Simenon est mort en 1989 à Lausanne.

LE TEMOIGNAGE D'UN ENFANT DE CHOEUR

Chapitre I

Les deux coups de la messe de six heures.

Il pleuvait tout fin, et la pluie était froide. Il faisait noir. Vers le bout de la rue seulement, du côté de la caserne où, à cinq heures et demie, on avait entendu des sonneries de trompettes et d'où parvenaient des bruits de chevaux que l'on mène à l'abreuvoir, on apercevait le rectangle faiblement éclairé d'une fenêtre: quelqu'un qui se levait de bonne heure, ou peut-être un malade qui avait veillé toute la nuit.

Le reste de la rue dormait. Une rue calme, large, presque neuve, aux maisons à peu près pareilles, à un étage, à deux étages au maximum, comme on en trouve dans les faubourgs de la plupart des grandes villes de province.

Tout le quartier était neuf, sans mystère, habité par des gens calmes et modestes, des employés, des voyageurs de commerce, des petits rentiers, des veuves paisibles.

Maigret, le col du pardessus relevé, s'était collé dans l'encoignure d'une porte-cochère, celle de l'école des garçons, et il attendait, sa montre à la main, en fumant sa pipe. A six heures moins le quart exactement, des cloches sonnèrent derrière lui à l'église de la paroisse, et savait que comme disait le gamin, c'était le "premier coup" de la messe de six heures.

Le bruit des cloches vibrait encore dans l'air mouillé qu'il percevait, qu'il devinait plutôt, dans la maison d'en face, l'éclatement énervant d'un réveille matin. Cela ne dura que quelques secondes. La main de l'enfant, dans l'obscurité, avait déjà dû se tendre hors de la moiteur du lit et atteindre en tâtonnant le cran

d'arrêt du réveil. Quelques instants plus tard, la fenêtre mansardée du deuxième étage s'éclairait.

Cela se passait exactement comme le gamin l'avait dit. Il se levait le premier sans bruit, dans la maison encore endormie. Maintenant il devait attraper ses vêtements, ses chaussettes, se passer de l'eau sur le visage et les mains, se donner un coup de peigne. Quant à ses souliers, il avait affirmé:

— Je les tiens à la main jusqu'en bas, et je les mets sur la dernière marche de l'escalier afin de ne pas éveiller mes parents. Il en était de même tous les jours, hiver comme été, depuis près de deux ans, depuis que Justin avait commencé à servir la messe de six heures à l'hôpital.

Il avait déclaré aussi:

— L'horloge de l'hôpital retarde toujours de trois ou quatre minutes sur celle de la paroisse.

Et le commissaire en avait la preuve. Ses inspecteurs, la veille, à la brigade mobile où il était détaché depuis quelques mois, avaient haussé les épaules devant ces histoires minutieuses de cloches, de "premier coup" et de "second coup".

Est-ce parce que Maigrêt avait été longtemps enfant de chœur, lui aussi, qu'il n'avait pas souri?

Les cloches de la paroisse d'abord, à six heures moins le quard. Puis le réveille-matin de Justin, dans la mansarde où couchait le gamin. Puis, à quelques instants d'intervale, les cloches plus grêles, plus argentines de la chapelle de l'hôpital, qui faisaient penser aux cloches d'un couvent.

Il avait toujours sa montre à la main. L'enfant mit à peine un peu plus de quatre minutes pour s'habiller. La lumière s'éteignit. Il devait descendre l'escalier à tâtons, toujours pour ne pas réveiller ses parents, s'asseoir sur la dernière marche et mettre ses chaussures, décrocher son pardessus et sa casquette au portemanteau de bambou qu'il y avait à droite dans le corridor. La porte s'ouvrit. Le gamin la referma sans bruit, regarda des deux côtés de la rue avec inquiétude, vit la lourde silhouette du commissaire qui s'approchait.

J'avais peur que vous ne soyez pas là. Et il se mettait à marcher vite. C'était un petit bonhomme de douze ans, blond, maigre, déjà volontaire. Vous voulez que je fasse juste la même chose que les

autres jours, n'est-ce pas? Je marche toujours vite, d'abord parce que j'ai fini par calculer les minutes qu'il me faut, ensuite parce que l'hiver, quand il fait noir, j'ai peur. Dans un mois, à cette heure-ci, il commencera à faire jour. Il prenait la première rue à droite, une rue calme encore, plus courte, qui débouchait sur une place ronde plantée d'ormes et que des voies de tramways traversaient en diagonale.

Et Maigret remarquait de minuscules détails qui lui rappelaient son enfance. D'abord que le gosse ne marchait pas le long des maisons sans doute parce qu'il avait peur de voir soudain surgir quelqu'un de l'ombre d'un seuil. Puis que, pour traverser la place, il évitait de même les arbres derrière le tronc desquels un homme aurait pu se cacher.

Il était brave, en somme, puisque, pendant deux hivers, par tous les temps, parfois dans un brouillard épais ou dans le noir presque absolu des nuits sans lune, il avait parcouru, chaque matin, tout seul, le même chemin.

— Quand nous arriverons au milieu de la rue Sainte Catherine, vous entendez le second coup de la messe à l'église de la paroisse.

— A quelle heure passe le premier tram?

— A six heures. Je ne l'ai vu que deux ou trois fois, lorsque j'étais en retard... Une fois parce que mon réveil n'avait pas sonné. Une autre fois parce que je m'étais endormi. C'est pour cela que je saute tout de suite du lit quand il sonne.

Un petit visage pâlot dans la nuit pluvieuse, des yeux qui gardaient un peu de la fixité du sommeil, une expression réfléchie, avec seulement un tout petit rien d'anxiété.

— Je ne continuerai pas à servir la messe. C'est parce que vous avez insisté que je suis venu aujourd'hui... Ils prenaient, à gauche, la rue Sainte-Catherine où, comme dans les autres rues du quartier, il y avait un réverbère tous les cinquante mètres. Une flaque de lumière, chaque fois. Et l'enfant marchait plus vite, inconsciemment, entre ces flaques que quand il traversait leur zone rassurante.

On entendait toujours la rumeur lointaine de la caserne. Quelques fenêtres s'éclairaient. Quelqu'un marchait, quelque part, dans une rue transversale, sans doute un ouvrier qui se rendait à son travail.

— Quand vous êtes arrivé au coin de la rue, vous n'avez rien vu? C'était le point le plus délicat, car la rue Sainte-Catherine était bien droite, déserte, avec ses trottoirs tirés au cordeau, ses réverbères régulièrement plantés, qui ne laissaient pas assez d'ombre entre eux pour qu'on n'aperçoive pas, fut-ce à cent mètres, deux hommes en train de se disputer.

— Peut-être que je ne regardais pas devant moi. Je parlais tout seul, je m'en souviens... Il m'arrive... souvent, le matin, quand je fais le chemin, de parler tout seul, à mi-voix... Je voulais demander quelque chose à ma mère, en rentrant et je me répétais ce que j'allais lui dire...

— Qu'est-ce que vous vouliez lui dire? Il y a longtemps que j'ai envie d'un vélo... J'ai déjà économisé trois cent francs sur les messes.

Etait-ce une impression? Il sembla à Maigret que l'enfant s'écartait davantage des maisons. Il descendait même du trottoir, pour y remonter un peu plus loin.

— C'est ici... Tenez... Voilà le second coup qui sonne à la paroisse... Et Maigret s'efforçait, sans souci du ridicule, de pénétrer dans cet univers qui était chaque matin l'univers du gosse.

— J'ai dû relever la tête... Vous savez comme quand on court sans regarder devant soi et qu'on se trouve devant un mur... C'était à cet endroit exactement...

Il désignait sur le trottoir, la ligne séparant l'ombre de la lumière d'un réverbère, dans laquelle la pluie fine mettait une poussière lumineuse.

— J'ai d'abord vu qu'il y avait un homme couché de tout son long et il m'a paru si grand que j'aurais juré qu'il occupait toute la largeur du trottoir.

C'était impossible, car le trottoir avait au moins deux mètres cinquante de large.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait au juste... J'ai dû faire un écart... Je ne me suis pas sauvé tout de suite, puisque j'ai vu le couteau dans sa poitrine, avec un gros manche en corne brune... Je l'ai remarqué parce que mon oncle Henri a un couteau presque pareil et qu'il m'a dit que c'était de la corne de cerf... Je suis sûr que l'homme était mort...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas... Il avait l'air d'un mort...

— Ses yeux étaient fermés?

— Je n'ai pas remarqué ses yeux... Je ne sais plus... Mais j'ai eu la sensation qu'il était mort... Cela s'est passé très vite, comme je vous l'ai dit hier dans votre bureau... On m'a tant de fois, fait répéter la même chose pendant la journée d'hier que je ne m'y retrouve plus... Surtout quand je sens qu'on ne me croît pas...

— Et l'autre homme?

— Quand j'ai relevé la tête, j'ai vu qu'il y avait quelqu'un un peu plus loin, peut-être à cinq mètres, quelqu'un qui avait des yeux très clairs, qui m'a regardé une seconde et qui s'est mis à courir. C'était l'assassin...

— Comment le savez vous?

— Parce qu'il s'est enfui à toute jambes.

— Dans quelle direction?

— Tout droit par là...

— C'est-à-dire du côté de la caserne?

— Oui... C'était vrai que Justin avait été questionné au moins dix fois la veille. Avant l'arrivée de Maigret au bureau, les inspecteurs en avaient fait même une sorte de jeu. Or, pas une seule fois il n'avait varié du moindre détail.

— Et qu'est-ce que vous avez fait?

— Je me suis mis à courir aussi... C'est difficile à expliquer. Je crois que c'est au moment où j'ai vu l'homme qui s'enfuyait que j'ai eu peur... Et alors j'ai couru de toutes mes forces...

— Dans la direction contraire?

— Oui.

— Vous n'avez pas eu l'idée d'appeler au secours?

— Non... j'avais trop peur... J'avais surtout peur que mes jambes mollissent tout à coup, car je ne les sentais pour ainsi dire plus... J'ai fait demi-tour jusqu'à la place du Congrès... J'ai pris l'autre rue, qui conduit elle aussi, à l'hôpital, mais en faisant un crochet.

— Marchons.

Des cloches à nouveau, des cloches grêles, celles de la chapelle. Après avoir parcouru une cinquantaine de mètres, on arrivait à un carrefour, et on trouvait à gauches les murs percés de meurtrières

de la caserne, à droite un immense portail faiblement éclairé, surmonté du cadran glauque d'une horloge.

Il était six heures moins trois minutes. [...] Aux dires du gamin, l'assassin s'était enfui à son approche et il était à ce moment six heures moins cinq minutes. Or, à six heures, le premier tramway passait, et le conducteur affirmait n'avoir rien vu. Il pouvait être distrait, avoir regardé dans la direction opposée. Mais, à six heures cinq, deux agents de police, qui achevaient leur ronde passaient sur le même trottoir. Et ils n'avaient rien vu!

A six heures sept ou six heures huit, un capitaine de cavalerie qui habitait à trois maisons de l'endroit désigné par Justin était sorti de chez lui, comme chaque matin, pour se rendre à la caserne. Il n'avait rien vu non plus!

Enfin, à six heures vingt, les agents cyclistes envoyés par le commissariat du quartier ne trouvaient pas d'avantage trace de la victime.



Françoise Sagan

(1935-)

Françoise Quoirez (Sagan) est née à Cajarc (Lot) en 1935. Elle a vécu tantôt à Paris, tantôt à Lyon. La libération de la France l'a amenée à Paris, où elle a passé son baccalauriat. Elle a écrit son premier roman "Bonjour Tristesse" en 1954, qui a rendu célèbre son auteur. Le succès accompagne l'apparition de nouveaux romans de Sagan "Un certain sourire" (1956), "Dans un mois, dans un an" (1957), "Aimez-vous Brahms?" (1959), "Les merveilleux nuages" (1961). Dans son premier roman il y avait quelques germes de sentiments et de pensées dont le développement aurait pu rendre plus profonde l'analyse du milieu choisi par Sagan.

Si Françoise Sagan a protesté contre la guerre en Algérie, si elle prend intérêt dans les événements politiques de notre époque, ses héros et surtout ses héroïnes préfèrent la vie insouciant qui les condamnent à l'aridité absolue.

Françoise Sagan est un écrivain bien doué. Ses descriptions sont simples et précises, ses analyses fines et parfois sagaces, Sa manière artistique la place parmi les écrivains de la lignée réaliste, mais l'influence de la philosophie de l'absurde corrompt sa méthode.

Dans le roman "Bonjour Tristesse" qui reste jusqu'à présent sa meilleure œuvre, Sagan raconte les premières expériences de sa jeune héroïne. Cécile passe ses vacances au bord de la Méditerranée avec son père, homme léger aux aventures faciles et nombreuses. Rien ne dérange leur vie d'une insouciance et d'une amoralité totales.

L'arrivée d'Anne, qui fut l'ami de la mère de Cécile complique la situation. Elle aime Raymond et veut refaire sa vie aussi bien que la vie de Cécile, sauver la jeune fille d'une dépravation certaine.

Cécile sent le danger. Des moyens pervers qu'elle emploie pour provoquer la rupture entre son père et Anne amènent la catastrophe que ni Cécile, ni son père ne prévoyaient. Ils souffrent, ou plutôt la souffrance

les effleurent, ce qui ne leur empêchent plus, quelques mois après la mort d'Anne, de reprendre leurs habitudes. Mais le sentiment de la tristesse glisse dans la vie de Cécile.

En 1969, Sagan écrit son roman "Un peu de soleil dans l'eau froide" et une pièce de théâtre "Le Château en Suède".

BONJOUR TRISTESSE

Le lendemain matin fut pénible, sans doute à cause des whiskies de la veille. Je me réveillai au travers de mon lit, dans l'obscurité, la bouche lourde, les membres perdus dans une moiteur insupportable. Un rais de soleil filtrait à travers les fentes du volet, des poussières y montaient en rangs serrés. Je n'éprouvais ni le désir de me lever, ni celui de rester dans mon lit. Je me demandais si Elsa reviendrait, quels visages auraient. Anne et mon père ce matin. Je me forçais à penser à eux afin de me lever sans réaliser mon effort. J'y parvins enfin, me retrouvai sur le carrelage frais de la chambre, dolente, étourdie. La glace me tendait un triste reflet, je m'y appuyai: des yeux dilatés, une bouche gonflée, ce visage étranger, le mien... Pouvais-je être faible et lâche à cause de cette lèvre, de ces proportions, de ces odieuses, arbitraires limites? Et si j'étais limitée pourquoi le savais-je d'une manière si éclatante, si contraire à moi-même? je m'amusai à me détester, à haïr ce visage de loup, creusé et fripé par la débauche. Je me mis à répéter ce mot de débauche, sourdement, en me regardant les yeux, et, tout à coup, je me mis sourire. Quelle débauche, en effet quelques malheureux verres, un gifle et des sanglots. Je me lavai les dents et descendis.

Mon père et Anne se trouvaient déjà sur la terrasse, assis l'un près de l'autre devant le plateau du petit déjeuner. Je lançai un vague bonjour, m'assis en face d'eux. Par pudeur, je n'osai pas les regarder, puis leur silence me força à lever les yeux. Anne avait les traits tirés, seuls signes d'une nuit d'amour. Ils souriaient tous les deux, l'air heureux. Cela m'impressionna: le bonheur m'a toujours semblé une ratification, une réussite.

— Bien dormi? dit mon père.

— Comme ça, répondis-je. J'ai trop bu de whisky hier soir. Je me versai une tasse de café, la goûtai, mais la reposai vite. Il y avait

une sorte de qualité, d'attente dans leur silence qui me rendait mal à l'aise. J'étais trop fatiguée pour le supporter longtemps.

— Que se passe-t-il? Vous avez un air, mystérieux. Mon père alluma une cigarette d'un geste qui se voulait tranquille. Anne me regardait, manifestement embarrassée pour une fois.

— Je voudrais vous demander quelques chose, dit-elle enfin.

— J'envisageai le pire:

— Une nouvelle mission auprès d'Elsa?

Elle détourna son visage, le tendit vers mon père: Votre père et moi aimerions nous marier, dit-elle. Je la regardai fixement, puis mon père. Une minute, j'attendis de lui un signe, un clin d'œil, qui m'eût à la fois indignée et rassurée. Je regardais ses mains. Je me disais: "Ce n'est pas possible, mais je savais déjà c'est vrai.

— C'est une très bonne idée, dis-je pour gagner du temps. Je ne parvenais pas à comprendre: mon père, si obstinément opposé au mariage, aux chaînes, en une nuit décidé... Cela changeait toute notre vie. Nous perdions l'indépendance. J'entrevis alors notre vie à trois, une vie subitement équilibrée par l'intelligence, le raffinement d'Anne, cette vie que je lui enviais. Des amis intelligents, délicats, des soirées heureuses, tranquilles... Je méprisai soudain les dîners tumultueux, les Sud Américains, les Elsa. Un sentiment de supériorité, d'orgueil, m'envahissait.

— C'est une très, très bonne idée, répétais-je, et je leur souris.

— Mon petit chat, je savais que tu serais contente, dit mon père. Il était détendu, enchanté. Redessiné par les fatigues de l'amour, le visage d'Anne semblait plus accessible, plus tendre que je ne l'avais jamais vu.

— Viens ici, mon chat, dit mon père. Il me tendait les deux mains, m'attirait contre lui, contre elle. J'étais à demi agenouillée devant eux, ils me regardaient avec une douce émotion, me caressaient la tête. Quant à moi je ne cessais de penser que ma vie tournait peut-être en ce moment mais que je n'étais pas effectivement pour eux un chat, un petit animal affectueux. Je les sentais au dessus de moi, unis par un passé, un futur, des liens que je ne connaissais pas, qui ne pouvaient me retenir moi-même. Volontairement, je fermai les yeux, appuyai ma tête sur les genoux, ris avec eux, repris mon rôle. D'ailleurs, n'étais-je pas heureuse? Anne était très bien,

je ne lui connaissais nulle mesquinerie. Elle me guiderait, me déchargerait de ma vie, m'indiquerait en toutes circonstances la route à suivre. Je deviendrais accomplie, mon père le deviendrait avec moi.

Mon père se leva pour aller chercher une bouteille de champagne. J'étais écœurée. Il était heureux, c'était bien le principal, mais je l'avais vu souvent heureux à cause d'une femme...

— J'avais un peu peur de vous, dit Anne.

— Pourquoi? demandai-je?

A l'entendre, j'avais l'impression que mon veto aurait pu empêcher le mariage de deux adultes.

— Je craignais que vous n'ayez peur de moi, dit-elle, et elle se mit à rire.

Je me mis à rire aussi car effectivement j'avais un peu peur d'elle. Elle me signifiait à la fois qu'elle le savait et que c'était inutile.

— Ça ne vous paraît pas ridicule, ce mariage de vieux?

— Vous n'êtes pas vieux, dis-je avec toute la conviction nécessaire car, une bouteille dans les bras, mon père revenait en valsant. Il s'asseyait auprès d'Anne, posait son bras autour de ses épaules. Elle eut un mouvement du corps vers lui qui me fit baisser les yeux. C'était sans doute pour cela qu'elle l'épousait, pour son rire, pour ce bras dur et rassurant, pour sa vitalité, sa chaleur. Quarante ans, la peur de la solitude, peut-être les derniers assauts des sens... Je n'avais jamais pensé à Anne comme à une femme, mais comme à une entité: j'avais vu en elle l'assurance, l'élégance, l'intelligence, mais jamais la sensualité, la faiblesse... Je comprenais que mon père fût fier: l'orgueilleuse, l'indifférente Anne Larsen l'épousait. L'aimait-il, pourrait-il l'aimer longtemps? Pouvais-je distinguer cette tendresse de celle qu'il avait pour Elsa? Je fermai les yeux, le soleil m'engourdissait. Nous étions tous les trois sur la terrasse, pleins de reticences, de craintes secrètes et de bonheur.

Elsa ne revient pas ses jours-là. Une semaine passa très vite. Sept jours heureux, agréables, les seuls. Nous dressions des plans compliqués d'ameublement, des horaires. Mon père et moi nous plaisions à les faire serrés, difficiles, avec l'inconscience de ceux qui ne les ont jamais connus. D'ailleurs, y avons-nous jamais cru?

Rentrer déjeuner à midi et demi tous les jours au même endroit, dînez chez soi, y rester ensuite, mon père le croyait-il vraiment possible? Il enterrait cependant allégrement la bohème, prônait l'ordre, la vie bourgeoise, élégante, organisée. Sans doute tout cela n'était-il pour lui comme pour moi, que des constructions de l'esprit.

J'ai gardé de cette semaine un souvenir que je me plais à creuser aujourd'hui pour m'éprouver moi-même. Anne était détendue, confiante, d'une grande douceur, mon père l'aimait. Je les voyais descendre le matin appuyés l'un à l'autre, riant ensemble, les yeux cernés et j'aurais aimé, je le jure, que cela durât toute la vie. Le soir, nous descendions souvent sur la côte, prendre l'apéritif à une terrasse. Partout on nous prenait pour une famille unie, normale, et moi, habituée à sortir seule avec mon père et à récolter des sourires, des regards de malice ou de pitié, je me réjouissais de revenir à un rôle de mon âge. Le mariage devait avoir lieu à Paris, à la rentrée.

Le pauvre Cyril n'avait pas vu sans un certain ahurissement nos transformations intérieures. Mais cette fin légale le réjouissait. Nous faisons du bateau ensemble, nous nous embrassons au gré de nos envies et parfois, tandis qu'il pressait sa bouche sur la mienne, je revoyais le visage d'Anne, son visage doucement meurtri du matin, l'espèce de lenteur, de nonchalance heureuse que l'amour donnait à ses gestes, et je l'enviais. Les baisers s'épuisent, et sans doute si Cyril m'avait moins aimée, serais-je devenue sa maîtresse cette semaine-là.

A six heures, en revenant des îles, Cyril tirait le bateau sur le sable. Nous rejoignons la maison par le bois de pins et, pour nous réchauffer, nous inventions des jeux d'Indiens, des courses à handicap. Il me rattrapait régulièrement avant la maison, s'abattait sur moi en criant victoire, me roulait dans les aiguilles de pins, me ligotait, m'embrassait. Je me rappelle encore le goût de ces baisers essouffés, inefficaces, et le bruit de cœur de Cyril contre le mien en concordance avec le déferlement des vagues, sur le sable... Un, deux, trois, quatre battements de cœur et le doux bruit sur le sable, un, deux, trois... un: il reprenait son souffle, son baiser se faisait précis, étroit, je n'entendais plus le bruit de la mer, mais dans mes oreilles les pas rapides et poursuivis de mon propre sang.

La voix d'Anne nous sépara un soir. Cyril était allongé contre moi, nous étions à moitié nus dans la lumière pleine de rougeurs et d'ombres du couchant et je comprends que cela ait pu abuser Anne. Elle prononça mon nom d'un ton bref.

Cyril se releva d'un bond, honteux bien entendu. Je me relevai à mon tour plus lentement en regardant Anne. Elle se tourna vers Cyril et lui doucement comme si elle ne le voyait pas :

— Je compte ne plus vous revoir, dit-elle.

Il ne répondit pas. se pensa sur moi et me baisa l'épaule avant de s'éloigner. Ce geste m'étonna, m'émut comme un engagement. Anne me fixait, avec ce même air grave et détaché comme si elle pensait à autre chose, Cela m'agaça : si elle pensait à autre chose elle avait tort de tant parler. Je me dirigeai vers elle en affectant un air gêné, par pure politesse. Elle enleva machinalement une aiguille de pin de mon cou et sembla me voir vraiment. Je la vis prendre son beau masque de mépris, ce visage de lassitude et de désapprobation qui la rendait remarquablement belle et me faisait un peu peur :

— Vous devriez savoir que ce genre de distractions finit généralement en clinique, dit-elle.

Elle me parlait debout en me fixant et j'étais horriblement ennuyée. Elle était de ces femmes qui peuvent parler, droites, sans bouger, moi il me fallait un fauteuil, le secours d'un objet à saisir d'une cigarette, de ma jambe à balancer, à regarder balancer....

— Il ne faut pas exagérer, dis-je en souriant. J'ai juste embrassé Cyril, cela ne me traînera pas en clinique...

— Je vous prie de ne pas le revoir, dit-elle comme si elle croyait à un mensonge. Ne protestez pas : vous avez dix-sept ans, je suis un peu responsable de vous à présent et je ne vous laisserai pas gâcher votre vie. D'ailleurs, vous avez du travail à faire, cela occupera vos après-midi.

Elle me tourna le dos et repartit vers la maison de son pas nonchalant. La consternation me clouait au sol. Elle pensait ce qu'elle disait mes arguments, mes dénégations, elle les accueillerait avec cette forme d'indifférence pire que le mépris, comme si je n'existais pas, comme si j'étais quelque chose à réduire et non pas

moi, Cécile, qu'elle connaissait depuis toujours, moi, enfin qu'elle aurait pu souffrir de punir ainsi. Mon seul espoir était mon père, il réagirait comme d'habitude: "Quel est ce garçon, mon chat? Est-il beau au moins et sain? Méfie-toi des salopards, ma petite fille". Il fallait qu'il réagit en ce sens, ou mes vacances étaient finies.

Le dîner passa comme un cauchemar. Pas un instant Anne ne m'avait dit: "Je ne raconterai rien à votre père, je ne suis pas délatrice, mais vous allez me promettre de bien travailler". Ce genre de cauculs lui était étranger. Je m'en félicitais et lui en voulais à la fois car cela m'eût permis de la mépriser. Elle évita ce faux pas comme les autres et ce fut après le potage seulement qu'elle sembla se souvenir de l'incident.

— J'aimerais que vous donniez quelques conseils avisés à votre fille Raymond. Je l'ai trouvée dans le bois de pins avec Cyril, ce soir, et ils semblent du dernier bien.

Mon père essaya de prendre cela à la plaisanterie, le pauvre:

— Que me dites-vous là? Que faisaient-ils?

— Je l'embrassais, criai-je avec ardeur. Anne a cru...

— Je ne rien cru du tout, coupa-t-elle. Mais je crois qu'il serait bon qu'elle cesse de le voir quelque temps et qu'elle travaille un peu sa philosophie.

— La pauvre petite, dit mon père... ce Cyril est gentil garçon, après tout?

— Cécile est aussi une gentille petite fille, dit Anne. C'est pourquoi je serais navrée qu'il lui arrive un accident. Et étant donné la liberté complète qu'elle a ici, la compagnie constante de ce garçon et leur désœuvrement, cela me paraît inévitable. Pas vous?

Au son de ce "pas vous?" je levai les yeux et mon père baissa les siens, très ennuyé:

— Vous avez sans doute, raison dit-il. Oui, après tout, tu devrais travailler un peu, Cécile. Tu ne veux quand même pas refaire une philosophie?

— Que veux-tu que ça me fasse? répondis-je brièvement. Il me regarda et détourna les yeux aussitôt. J'étais confondue. Je me rendais compte que l'insouciance est le seul sentiment qui

puisse inspirer notre vie et ne pas disposer d'arguments pour se défendre.

— Voyons, dit Anne en saisissant ma main par dessus la table, vous allez troquer votre personnage de fille des bois contre celui de bonne écolière, et seulement pendant un mois, ce n'est pas grave, si?

Elle me regardait, il me regardait en souriant: sous ce jour, le débat était simple. Je retirai ma main doucement:

— Si, dis-je, c'est grave.

COMMENTAIRES

Maures (pl) — les Arabes

glaive (m) — l'épée

incursion (f) — l'invasion, le raid

extirpation (f) — l'extermination, le déracinement

paganisme (m) —

assouvir (v) — satisfaire, contenter, apaiser, éteindre, calmer

témérité (f) — l'audace, la hardiesse, le courage, la bravoure,

l'intrépidité

transgresser (v) — violer, déroger, enfreindre

bouline (f) —

hauban (m.pl) — âàîòù, l'accore, le support

afrande (f) — le présent, le cadeau, le don

victuailles (f.pl) — les denrées alimentaires, les vivres

purger (v) — nettoyer, peler, épurer, purger avec de l'ellibore

Papefigues (m.pl) — ceux qui se raillent du pape en lui faisant la
figue, les huguenots, les protestants

Papimanes (m.pl) ceux qui ont voué au pape une dévotion qui tient
de la manie, les catholiques

Guaillardets (m.pl) — les réformés

tuteur (m) — des gens pieux —

imposteur (m) — le menteur, le trompeur —

inceste (m) —

alcoran (m) — ancien nom de Coran, livre sacré des musulmans

affecter (v) — ici; rechercher vivement, désirer

Médine (f) — ville d'Arabie qui a servi de refuge à Mahomet en
622. Ville sainte pour les musulmans de même que la Mecque.

Là se trouve le tombeau de Mahomet

les enfants — ici; Séide et Palmire

ennui (m) — ici; désespoir, douleurs (au sens fort)

délibérer (v) — ici; hésiter (au sens vieilli)

Ibrahim (ou Abraham) — patriarche des Hébreux. D'après la légende biblique, au moment où il allait sacrifier son fils Isaac, celui-ci fut sauvé par un ange

banc (m) d'Argenson — banc de l'Allée d'Argenson dans le jardin du Palais-Royal

libertinage (m) — ici; fantaisie, imagination inventive

café (m) de la Régence — café non moins célèbre que le café Procope, fréquenté par des écrivains et des artistes

arrêter (v) — ici: retenir

dissembler (v) — verbe inventé par Diderot

la Trappe — ordre religieux dont l'abbaye (fondée en 1140) était à la Trappe, près de Mortagne. La règle en était extrêmement sévère

Bernardins (m.pl) — religieux de l'ordre de Saint Benoît, réformé par Saint Bernard. Ils avaient la réputation de bons vivants

poudré — c'est-à-dire perruque poudrée

soin (m) — ici: souci (aujourd'hui ce mot a un sens plus restreint)

fiacre (m) — ici: cocher de fiacre

le Cours — Cours-la-Reine, avenue qui avait été la promenade favorite de la reine Marie de Médicis, d'où son nom

ils m'arrêtent — ici: ils attirent mon attention

ce musicien célèbre — il s'agit de Jean Philippe Rameau (1683-1764) compositeur célèbre, claveciniste et organiste. Il fut auteur de nombreux opéras: Hippolyte et Aricie, Les Indes galantes, Castor et Pollux, etc.

plaint-chant (m) — musique vocale rituelle de l'église catholique.
Ici au sens péjoratif

Lulli-Jean-Baptiste (1632-1687) — violoniste et compositeur d'origine italienne. Il a été nommé surintendant de la musique à la cour de Louis XIV. On lui doit des symphonies et plusieurs tragédies lyriques: Psyché, Proserpine, Armide, etc. Créateur de l'opéra en France.

le Florentin — c'est-à-dire Lulli qui était né à Florence

... sera enterré par les vertueuses italiens—allusion à la célèbre querelle musicale (guerre des Bouffons) qui a éclaté entre les partisans de la musique italienne et ceux de la musique française, à la suite des représentations données à l'Opéra en 1752 par une troupe de chanteurs italiens. Diderot, Rousseau et d'Holbach intervinrent en faveur de l'opéra bouffe créé par Pergolèse. Ils trouvaient que la musique italienne est plus naturelle et plus passionnée que la musique classique de Rameau. La querelle dura plus de dix ans.

Crébillon fils — Claude (1707-1777), romancier, qui s'acquit une réputation d'auteur licencieux, par des récits tels que Les Egarements du Cœur et de l'Esprit (1736) et surtout par le roman Le Sopha (1742). Fils de Prosper Crébillon, auteur tragique.

créature... décevante — c'est-à-dire trompeuse. Figaro qui a intercepté le billet par lequel Suzanne donne rendez-vous au comte, se croit trompé par sa fiancée

jouter (v) — c'est-à-dire vous mesurez avec moi

brocher (v) (fam) — faire la hâte, bâcler

la Sublime Porte-nom donné autrefois à l'Empire ottoman; les royaumes de Barca — c'est-à-dire Cyrénaïque, ancienne possession italienne en Afrique; Barca-surnom de la famille illustre de Carthage qui eut pour chefs Amilcar et ses deux fils: Annibal et Asdrubal.

mes joues creusaient — se creusaient

recors(m) — officier subalterne qui servait de témoin dans une saisie.

une question sur la nature des richesses — question posée par des physiocrates qui regardaient la terre comme source unique des richesses.

tenir les choses — c'est-à-dire connaître la matière.

les puissants de quatre jours-maître du jour, favoris au pouvoir temporaire.

cuver (v) — ici: dissiper, calmer

de quoi il est question — c'est-à-dire quel est le sujet de discussion à la mode

ma retraite économique—allusion ironique à son séjour en prison où il fut logé et nourri sans payer.

corps en crédit — c'est-à-dire influants dans l'Etat.

pauvres diables à la feuille — journaliste de basse classe, dits "feuillistes", payés tant la feuille.

on me supprime — c'est-à-dire on interdit mon journal

pharaon (m) — jeu de cartes très répandu à l'époque; le banquier tient le jeu contre un nombre indéterminé de joueurs.

cuir (m) anglais — cuir pour affûter le rasoir

fumée (f) — ici: illusion, espérance chimérique

... je le marie — allusion à l'aventure du comte Almaviva dans le Barbier de Séville.

mes parents m'arrivent à la file — Figaro vient de découvrir qu'il est fils de Marceline, qu'il a promis d'épouser et du doctor Bartolo (acte IV scène 1)

flétrir (v) — Stigmatiser, dégrader, déshonorer, diffamer

des tire-bouchons — ici: des cheveux crépus.

comparer les chaînes — jeu de mots: la chaîne des forçats et celle de l'esclavage

char fulgurant de l'Apocalypse — allusion au mythe chrétien selon lequel les damnés seront conduits au Jugement dernier sur un char de feu de la "fin du monde (l'Apocalypse)"

gémonies (f.pl) — à Rome, sur le mont Capitolin, on exposait les corps des suppliciés sur un escalier dit des gémonies: voir quelqu'un aux gémonies-le livrer aux outrages et au mépris de la populace.

pandémonium (m mythol) — exemple de démon

Bicêtre — une des prisons de Paris

Homuncio, dirait Plaute: Plaute (254-184 av.n.ère) poète comique latin; Homuncio (lat)-un tout petit homme.

culotte des pipes (fam) — fume des pipes du verbe culotter

... sur des abîmes sans fond-ce passage est une évocation romantique du voyage que George Sand avait réellement fait dans les Pyrénées.

l'inertie (f) — le mot était à la mode au début du XIX siècle: on le trouve dans les romans de Sénancour, chez Stendhal, dans l'Histoire de la peinture en Italie; ainsi que le mot apathie employé presque comme synonyme.

Pauvre terre! elle aussi s'en va! — allusion à la théorie de la "fin du monde" qui faisait partie du cercle des idées chères à certains romantiques, par exemple Charles Nodier et Sénancour. Elle représente un trait de plus renforçant la côté pessimiste, désespéré du personnage de Lélia.

voyage (m) — il s'agit d'une visite que Julien projetait de faire à son ami Fouqué

Sieyès (1748-1836) — homme politique français. Il fut membre du Directoire, publia une brochure célèbre sur le tiers état. Organisa avec Bonaparte le coup d'Etat du 18 brumaire, mais ce dernier l'écarta bien vite du pouvoir

le déboursé annuel — Sorel était payé une fois l'an, comme les travailleurs agricoles.

paraître aux adjudications — c'est-à-dire à la vente aux enchères faite avec publicité et concurrence.

Comme des héros d'Homère—allusion à un épisode de l'Odyssée où Ulysse est recueilli après son naufrage Alcinoos, roi de Phéaciens; tout en préparant le repas, Ulysse fait le récit de ses aventures.

le saint ministère des autels-périphrase désignant en langage religieux la vie ecclésiastique

Hercule — allusion au mythe grec, selon lequel Nessus, un centaure qui avait voulu enlever Déjanire, la femme d'Hercule, lui donna sa tunique comme talisman, afin qu'elle puisse ramener son époux s'il lui était infidèle. Hercule ayant revêtu cette tunique, symbole de la vertu, en éprouva de telles douleurs qu'il alla se brûler sur le mont Oeta.

M. de Lavalette — il s'agit de Henri de Lavalette, qui après les "Cents jours", fut condamné à mort, mais sa femme réussit à le sauver en organisant son évasion de la prison où il était détenu.

le grand peut-être — "Je m'en vais guérir le grand peut-être", paroles attribuées à Voltaire sur son lit de mort.

douzain (n) — Balzac explique lui-même la signification de ce mot, au début du roman, en ces termes: "Le douzain" ou "Douzain de mariage", est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situé au centre de la France. En Berry, en Anjou quand une jeune fille se marie sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se trouvent suivant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze cents pièces d'argent ou d'or. La plus pauvre des bergères ne se marierait sans son douzain".

roupies (f.pl) du Mogol — pièce de monnaie en or datant du XVI^e ou du XVII^e siècle et provenant de l'Empire du Grand Mogol
génovins (f.pl) — monnaies provenant de l'Empire de Gènes (XIV^e ou XV^e siècle).

Napoléon (m) pièce de 20 francs or à l'effigie de Napoléon I^{er} et
maîtresse dent — la plus grande des dents, une incisive
administrer (v) — dans la religion catholique, le prêtre bénit le
mourant et lui administre l'extrême onction
sa loupe remua — le père Grandet était affublé d'une excroissance
sur le front, sorte de tumeur lymphatique.

ma chaîne — don José était occupé à fabriquer une chaîne avec du
fil de fer.

gitanilla (f)esp) — diminutif de gitane, bohémienne.

cassie (f) — sorte d'accacia à fleur jeune et parfumée.

se signer — faire le signe de la croix, comme à la vue du diable.

épinglette (f) — longue épingle de métal qui servait à décrasser le
fusil.

le maréchal — maréchal de logis, c'est-à-dire sous-officier (vieilli)
Triana — ce marché se trouvait dans un des faubourgs de Séville où
habitait une importante colonie de gitans.

... assez d'un balai — Carmen traite ainsi la commère de sor-cièr
en faisant allusion au balai qui est leur attribut habituel

Corridor ... pour l'émoucher — en Espagne, du temps de
l'Inquisition les femmes accusées de sorcellerie ou de mœurs
légères étaient promenées dans les rues de la ville à dos d'âne.
La procession était conduite par un Corridor, magistrat chargé
de la police, et accompagnée de deux gardes qui avaient pour
tâche d'administrer des coups de fouet à leur prisonnière. Ce à
quoi fait allusion le verbe émoucher employé par la commère.

peindre un damier-pintar un javoque, peindre un "chebec". Les chebecs espagnols ont, pour la plupart, leur bande peinte à carreaux rouges et blancs. Les chebecs sont de petits navirs de guerre à trois mâts.

croix (f) — de Saint-André — selon la légende, saint André, un des apôtres de Jésus Christ, fut saisi tandis qu'il prêchait l'Evangile. Il fut ensuite crucifié; les branches de ses croix étaient placées de biais comme la lettre "x"/ cette forme de croix prend son nom de la légende.

rue du Serpent — Calle de las Sierpes, rue très animée au centre de la ville.

bai, jaona — oui, monsieur (note de P. Mérimée)

des provinces — il s'agit des trois provinces basques (Guipuzcoa, Biscaye, Alava), auxquelles on rattache habituellement la Navarre, province à moitié basque, à moitié castillane, patrie de don José.

laguna une biñotsarena — la traduction de Mérimée qui suit dans le texte est exacte; camarade de mon cœur. Mérimé tirait vanité de sa connaissance des langues.

un confesseur des provinces — il ne faut pas oublier que le récit de don José est fait en prison, à la veille de son exécution; il aurait voulu que son confesseur soit basque.

Elizondo — petite ville basque qui est située dans la vallée de la Bidassoa.

Etchalar — cette localité est située au nord-ouest d'Elizondo.

barratcea — enclos, jardin (note de P. Mérimée)

jaques — braves, fanfarons (note de P. Mérimée)

maquila (m) — baton ferré des Basques

ma lance — toute la cavalerie espagnole est armée de lances (note de P. Mérimée)

chez l'autre — il s'agit de Rosanette

enguirlander (fam) — invectiver grossièrement
 lanternement (m.pl) — vaines promesses faites pour perdre le temps
 le cotillon- — allusion au faible qu'avait Arnoux pour les femmes
 Vesta — déesse antique
 muscadin (m) — élégant du temps de la Révolution
 une prune — c'est-à-dire une prune macérée dans l'eau-de-vie;
 l'Assommoir — il est intéressant de noter que le nom avait existé
 réellement, désignant un cabaret proche des abbatoirs de
 Belleville; ce n'est que plus tard qu'il est devenu, par ironie, le
 nom de tous les cabarets.
 la sauce (fam) — l'eau-de-vie
 vitriol (m.argot) — l'alcool
 cheulards (m.pl.argot) — buveurs
 la mine à poivre (argot) — c'est-à-dire le cabaret; on appelle, en
 argot les ivrognes poivrots, à cause de leur nez rouge
 ribote (f.argot) — ivresse
 canon (m.argot) — un verre
 Mes-Bottes — sobriquet d'un camarade de Coupeau
 dés à coudre (iron) — petits verres insuffisants
 roussin (m.argot) — indicateur de la police; les cabaretiers servaient
 souvent d'indicateurs à la police, en argot (la rousse"
 avait un fichu grelot (fam) — était un fameux bavard
 le français de Cambronne — Cambronne était un général de l'armée
 napoléonienne; entouré à Waterloo par les troupes ennemies
 et sommé de se rendre il répondit par un juron. On dit aussi par
 euphémisme "le mot de Cambronne"
 Tanger — port du Maroc, sur le détroit de Gibraltar. L'expansion
 coloniale de la France au Maroc date de la seconde moitié du
 XIX siècle pourtant il ne fut annexée officiellement qu'à partir
 de 1904.

La Semaine Sainte (la Grande Semaine) — celle qui précède le dimanche de Pâques. Le premier jour de la Semaine Sainte 1815 Paris apprit la nouvelle du débarquement de Napoléon en France.

Géricault, J.L.A. Théodore (1791-1824) — peintre français, né à Rouen, mort à Paris. Il était élevé de Carle Vernet, puis de Guérin. En 1812 il exposa son "Chasseur de la garde", en 1814 "Le Cuirassier blessé". Les premiers tableaux de Géricault firent scandale. Sa manière artistique s'écartait trop des traditions académiques pour avoir été comprise d'emblée. Ce n'est que son "Radeau de la Méduse" (1819) qui remporta la victoire. On apprécia la hardiesse de son dessin et le pathétique des expressions. Dans l'histoire de la peinture c'est lui qui inaugurerait le mouvement romantique. Les nombreuses œuvres de Géricault (La Forge au village, La Pauvre famille et les autres) sont consacrées à la vie du peuple français.

Les Tuileries — palais et jardin des Tuileries — ancienne résidence des souverains de France, à Paris. Commencé par Philibert Delorme, le palais fut successivement continué par une suite d'architectes. Longtemps abandonnées par la monarchie, qui leur préférait Versailles les Tuileries furent, depuis la révolution, le siège du pouvoir exécutif, et depuis l'Empire la résidence des souverains, Elles ont été incendiées en 1871.

S.E. (abrév. de Son Eminence) — titre donné aux cardinaux, prélats catholiques qui composent le Sacré collège, c'est-à-dire qui sont électeurs du pape.

Sa Majesté Catholique — titre que porte le roi d'Espagne. Ici, il s'agit de Ferdinand VII.

Le Pavillon de Flore — partie du Louvre, longeant la Seine et orné sur sa façade centrale d'un relief de Carpeaux, Flore entourée par les Amours.

Le Palais du Louvre — ancienne résidence royale, aujourd'hui convertie en musée, à Paris. La construction du Louvre fut commencée en 1204, achevée au XIX siècle.

Jaucourt, Arnail-François, marquis de (1757-1852) — homme politique français qui servit successivement la Révolution et l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet.

Bourrienne, Louis-Antoine Pauvette de (1769-1834) — secrétaire de Napoléon I^{er}. Il servit la Restauration et publia des Mémoires, devenus célèbres.

Montesquieu-Ferensac, abbé, François de (1756-1832) — homme politique français. Il fut député du clergé aux Etats généraux de 1789. Au retour des Bourbons, il devint ministre de l'Intérieur.

Constant de Rebecque, Benjamin (1767-1830) — écrivain, publiciste et homme politique français, né à Lausanne, mort à Paris. Il entra dans la politique après le coup d'Etat du 18 Brumaire. Appelé au tribunal par le premier Consul, il fit bientôt de l'opposition, et fut éliminé. Il quitta la France pour un certain temps et se fixa à Weimar. A cette époque il composa outre les nombreux ouvrages son célèbre roman Adolphe (publié en 1816). Rentré en France en 1814 il soutint la cause des Bourbons. Plus tard il reprit sa place dans l'opposition libérale.

Talleyrand-Périgord, Charles-Maurice de (1754-1838) — célèbre diplomate français, né et mort à Paris. Ministre des relations extérieures sous Napoléon, il se railla à la Restauration et joua un rôle bien habile au Congrès de Vienne. C'était un diplomate plein de ressource, mais sans principes ni valeur morale.

Gros, Antoine-Jean (1771-1835) — peintre français, né et mort à Paris, auteur des Pestiférés de Yaffa et du Champ de bataille d'Eylau, peintures remarquables qui donnèrent le branle au romantisme.

Denon, Dominique-Vivant (1747-1825) — graveur français, directeur général des musées français sous le premier Empire.

Duhot, Andoche, duc d'Abrantès (1771-1813) — général français.

Aide de camp de Bonaparte pendant la première campagne d'Italie, il fit partie de l'expédition d'Egypte et prit Lisbonne en 1807. Il se suicida dans un accès de folie.

Gérard, François (1770-1837) — peintre français, connu par ses tableaux historiques.

David, Jacques-Louis (1748-1825) — peintre français né à Paris, mort en exil à Bruxelles. Républicain de bonne heure il prit l'intérêt le plus vif à la Révolution et devint le plus grand de ses peintres. Au commencement de sa carrière artistique il puisa les sujets de ses œuvres dans l'antiquité. Tels sont ses tableaux: "Le serment des Horaces (1788), Licteurs rapportant à Brutus les corps de ses fils (1788) et les autres. Peu après sans trahir les principes de l'art classique révolutionnaire il traita les sujets pris dans l'histoire vivante de la Révolution (Le serment du Jeu de Paume-toile inachevée. Son admiration pour Marat lui inspira son chef-d'œuvre Marat assassiné. Sous l'Empire David fut nommé le premier peintre de Napoléon et dut exécuter les tableaux destinés à la décoration de la salle du trône (Le Sacré, 1810, en est le meilleur). A la Seconde Restauration, il fut condamné à l'exil et mourut sans revoir la France.

Le soleil d'Austerlitz — Austerlitz est une ville de Moravie où Napoléon remporta la victoire sur les Autrichiens et les Russes en 1805. En 1812 avant la bataille de la Moscova, voyant le soleil monter dans tout son éclat, Napoléon s'écria: "Soldats, c'est le soleil d'Austerlitz"

Le Palais Royal — célèbre monument de Paris. Construit en 1629 par Lemercier pour Richelieu, cet édifice "après la mort du cardinal, est devenu propriété nationale.

Vernet, Horace (1789-1863) — peintre de batailles par excellence
fils de Carle Vernet, lui aussi peintre de batailles et le premier
maître de David.

La cocarde tricolore — insigne qui porte les couleurs de la France
Depuis le 1^{ère} République (1792) le drapeau de la France est
tricolore (bleu, blanc, rouge) sauf de 1815 à 1830 où la
Restauration adopta un drapeau national blanc à fleurs de lys.
Girodet-Trioson, Anne-Louis Girodet de Roussy, dit (1767-1824) —
peintre français (œuvres principales: Le Sommeil d'Endymion,
Le Déluge).

Prufhon, Pierre (1758-1823) — peintre français. On admire surtout
son tableau. La Justice et la Vengeance poursuivant le Crime.
Eylau — ville de Lituanie, près de Koenigsberg où Napoléon battit
les Russes et les Prussiens.

Thermopyles — défilé de la Thessalie en Grèce, où Léonidas, roi
de Sparte, avec trois cents Spartiates, essaya d'arrêter l'armée
de XerXès (480 avant J.C). Ici, il s'agit du célèbre tableau
de David Léonidas aux Thermopyles. Les sujets antiques n'étant
plus à la mode, David fut incertain du succès de son œuvre.

Robespierre, Maximilien-François Isidore de (1758-1794) —
homme politique français, un des chefs de la Grande
Révolution française de 1789, dès 1792 — conventionnel
montagnard. Orateur ardent, il était très populaire parmi le
peuple qui l'appelait "L'Incorruptible". Robespierre dirigea la
politique du gouvernement révolutionnaire. En 1793 il entra
au Comité de Salut public s'en assura le contrôle, se
débarrassant de tous ceux qu'il estimait dangereux pour l'avenir
de la Révolution, Guillotiné en 1794 après le coup d'état
contrerévolutionnaire de 9 Thermidor.

Fouché, Joseph (1759-1820) — conventionnel montagnard, ministre
de la police et duc d'Otrante sous l'Empire, trahit Napoléon

après les Cent-Jours et conserva son ministère sous la Restauration.

Valmy — village de département de la Marne où l'armée française remporta la victoire sur les Prussiens (1799).

La reine Hortense — fille de l'impératrice Josephine et du comte de Beauharnais. Elle épousa Bonaparte, roi de Hollande, et fut mère de Napoléon III.

La Barrière des Martyrs — rue de Paris. Montmartre — la colline de Montmartre, quartier artistique de Paris Saint-Denis et Montmorency — faubours de Paris.

Le Pavillon de l'Horloge — partie du Louvre construite par l'architecte J. Houdon.

Chamberlain, Joseph (1836-1914) — homme d'état anglais, un des promoteurs de la politique impérialiste.

Shelley, Mary Wollstoncraft (1797-1851) — femme de lettre anglais. Elle était la fille de William Godwin et la femme de Shelley. On a d'elle des romans *Frankenstein* ou le Prométhée moderne (1818), roman de terreur à base scientifique, qui eut un grand succès, un roman autobiographique *Lodore*.

Guiccioli, Teresa, née Gamba — jeune comtesse italienne aimée par Byron.

Boswell, James (1740-1795) — biographe écossais. On lui doit *La Vie de Samuel Johnson* (1791), une des premières œuvres biographiques dans la littérature anglaise.

Butler (m. angl) — majordome

Waterloo — commune de Belgique, au sud de Bruxelles. Elle a donné son nom à la bataille où Napoléon I fut vaincu par l'armée réunie des Anglais et des Prussiens.

Wellington, Arthur Wellesley, duc de (1769-1852) — général anglais. Il commandait les troupes alliées réunis contre la France en 1815 et gagna la bataille de Waterloo.

Millais, sir John Everett (1829-1896) — peintre anglais, un des fondateurs du préraphaélisme.

Her Ladyship (angl) — sa seigneurie.

Romeo et Juliette — personnages principaux d'une des plus célèbres tragédies de Shakespeare.

Philemon et Baucis (myth) — noms des époux passés dans la langue comme symbole de l'amour conjugal.

Fortiche (argot) — rusé

Bergson, Herri (1859-1941) — philosophe français. Son système philosophique, basé sur l'intuition métaphysique, est profondément antirationaliste. Ses conceptions idéalistes et sa sociologie réactionnaire ont influencé certains écrivains modernes de la France.

АДАБИЁТЛАР

1. Штейн А.Л., Черневич М.П., Яхонтова М.А. История французской литературы. Москва, 1988.
2. Заботкина О.С. Anthologie de la littérature française. XVIII siècle. Leningrad. 1976.
3. Завадовская С.Ю. Anthologie de la littérature française. XIX siècle. Leningrad, 1976.
4. Poètes français. XIX-XX siècles. Anthologie. S. Vélkovski. Moscou 1982.
5. А. Виноградов. Стендаль. ЖЗЛ. Москва. 1960.
6. А. Тузиков. Золя. ЖЗЛ. Москва. 1969.
7. А. Моруа. Олимпия, или жизнь Виктора Гюго. Москва. 1987.
8. А. Моруа. Прометей, или жизнь Бальзака. Москва. 1967.
9. А. Моруа. Лелия, или жизнь Жорж Санд. Москва. 1967.
10. А. Моруа. Три Дюма. ЖЗЛ. Москва. 1962.
11. Gustave Lanson. Histoire de la littérature française. Paris. 1916.

TABLE DES MATIERES

La littérature française du Moyen Age

Chanson de Rolland	17
Roman de Tristan et Iseult	24

La littérature française du XVI siècle

François Rabelais	36
Gargantua et Pantagruel	39
Pierre de Ronsard	47

La littérature française du XVII siècle

Pierre Corneille	55
Le Cid	57
Jean Racine	66
Phèdre	68
Jean Baptiste Poquelin, dit Molière	74
Le Tartuffe, ou l'imposteur	76

La littérature française du XVIII siècle

Montesquieu	86
Voltaire	89
Diderot	97
Jean-Jacques Rousseau	102
Beaumarchais	108

La littérature française du XIX siècle

Victor Hugo	117
George Sand	126
Stendhal	130
Honoré de Balzac	140
Prosper Mérimée	147

Gustave Flaubert	155
Emile Zola	163
Guy de Maupassant	168

La littérature française de XX siècle

Romain Rolland	180
R.M. Du Gard	186
Louis Aragon	196
André Maurois	205
Maurice Druon	212
Jean Paul Sartre	217
Georges Simenon	223
Françoise Sagan	230
Commentaire	238

83.3(Фр)
У 47

Умбаров Н., Соатжонов И.
Француз адабиёти тарихи. — Т.: Ўқитувчи, 2002. —
256 б.

1. Автордош.

ББК 83.3(Фр)я73



**УМБАРОВ НИШОН
СОАТЖОНОВ ИРГАШ**

“ФРАНЦУЗ АДАБИЁТИ” ТАРИХИ

Тошкент “Ўқитувчи” 2002

*Муҳаррир И. Файзуллаева
Бадий муҳаррир М. Калинин
Техн. муҳаррир Т. Грешикова*

Оригинал-макетдан босишга рухсат этилди 11.01.2002.
Бичими 84×108¹/₃₂. Кегли 10 н/шп. Таймс гарн. Офсет босма
узулида босилди. Шартли б.т. 13,44. Шартли кр.-отт. 13,69.
Нашр. т. 14,46. 1000 нусхада босилди. Буюртма № 6.

“Ўқитувчи” нашриёти. Тошкент, 129. Навоий кўчаси, 30.
Шартнома № 13-118-2001.

Ўзбекистон Республикаси Давлат матбуот қўмитасининг
Тошкент китоб-журнал фабрикаси. Юнусобод даҳаси,
Муродов кўчаси, 1. 2002.

"O'QITUVCHI"

